Bernard Amblard

Bernard Weinberg

Un rescapé de la frénésie antisémite

Bernard Amblard

BERNARD WEINBERG

Un rescapé de la frénésie antisémite

Atelier Édi-Sion Bernard Amblard

(en première page, caricature de Reuven Rubin)

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
trois cents exemplaires
numérotés 1 à 300

EXEMPLAIRE N°

Chez l'auteur, Les Beylons, 84220 Murs-en-Provence
ISBN 978 - 2 - 9508704 - 6 - 9

Copyright Bernard Amblard, 2012

Le tombeau de Bernard Weinberg

Dire que j'ai bien connu Bernard Weinberg, le second mari de ma grand-mère, est à la fois banal et trop faible. Une véritable complicité s'était établie entre nous, faite, j'ose le dire, de respect mutuel, d'intérêt commun pour bien des choses, au premier rang desquelles la musique, la peinture, la poésie. Je crois que je savais être aussi pour lui une oreille attentive bienvenue, car il était volontiers un conteur, qui se plaisait à me révéler ce qu'étaient ou avaient été ses amitiés, ses croyances et ses convictions, les épreuves par où il était passé, tant au cours de sa jeunesse roumaine que depuis son arrivée en France pour fuir l'antisémitisme rampant de son pays d'origine. Je ne crains pas de dire que j'aurai très vite été son confident privilégié, surtout à partir de l'époque où j'ai vécu chez lui à Paris, depuis l'année de mon baccalauréat jusqu'aux premières années de mes études supérieures.

Quand je fus moi-même en âge de faire le modeste bilan de ma propre vie, j'ai mieux compris la richesse de la sienne, la variété et la qualité de ses initiatives et de ses réalisations, lui que sa naissance modeste et les circonstances de la vie n'avaient pas particulièrement favorisé. Mon attachement pour lui s'était en particulier soldé par l'héritage d'un certain nombre de ses documents personnels et en particulier des témoignages matériels de ses compositions musicales (disques et autres), dont il savait que je prendrais grand soin. L'idée m'est alors venue de rassembler tous ces souvenirs, et d'essayer de reconstituer le parcours peu banal, et à quelques égards exemplaire, de sa vie. Je ne suis pas un historien. Mais après le livre que j'ai écrit sur ma propre femme après son décès survenu trop tôt, j'ai pris goût à la réalisation de ce genre de *tombeaux*, qui rendent hommage à telle ou telle personnalité qui fut marquante pour quelques-uns de leurs contemporains et de leurs amis. J'ai compris qu'il y avait là le moyen de prolonger un peu leur souvenir et, qui sait, d'inscrire leur nom de ces hommes et de ces femmes de bien de la petite histoire, souvent plus humaine que celle qui s'écrit avec un grand H. Puisse ce petit fascicule rendre à Bernard Weinberg l'hommage qu'il mérite, en dépit de ses imperfections, et surtout de ses manques !

Les premières années à Bucarest et l'installation à Paris

Bernard Weinberg était un juif d'origine roumaine, né à Bucarest le 2 décembre 1892. Il était d'une famille nombreuse, dont j'ai oublié le nombre d'enfants. Il aimait raconter l'anecdote suivante. Étant allé un jour consulter une diseuse de bonne aventure à Bucarest, celle-ci lui avait cité le nombre de ses frères et sœurs en le surévaluant d'une unité. Il avait protesté avec véhémence. Or la femme maintenait fermement ses dires. C'est alors qu'il s'est souvenu qu'en effet, sa mère avait une fois accouché d'un enfant mort-né. Quoique je l'aie toujours connu plutôt très rationnel, il en était resté impressionné. Le peu qu'il m'a raconté par ailleurs du début de sa vie en Roumanie, et qui reste flou dans mon souvenir, ne saurait remplacer ce qu'il en a écrit lui-même, dans un début d'autobiographie, qui, à ma connaissance, n'a jamais fait l'objet d'une publication. Voici donc son propre texte, dont je conserve pieusement le manuscrit autographe :

« Je suis Juif ! Né dans un des plus beaux pays du bassin danubien, j'aurais été heureux d'y vivre et mourir.

« L'antisémitisme, avoué des uns, hypocrite des autres, ne me l'a pas permis.

« Le monde civilisé croit généralement que la tragédie des Juifs habitant les pays notoirement antisémites est due surtout aux persécutions politico-économiques ou encore aux pogroms destructeurs et de fortunes. Erreur !

« Autant – sinon davantage – cette tragédie découle des grandes et petites vexations, des grandes et petites insultes et des grandes et petites injustices qui percent journellement les âmes sémites comme des millions de dards empoisonnés.

« Dans son *Jardin des supplices*, Octave Mirbeau parle avec horreur du martyre des Chinois – conspirateurs ou traîtres – condamnés à entendre du matin au soir et du soir au matin des (sons de cloche) qui finissent par les tuer dans des souffrances atroces, après les avoir rendus fous de douleur et de rage. [Ici, un point d'interrogation, signifiant probablement qu'il souhaitait vérifier cette information ou sa formulation.]

« Le martyre des Juifs de certains pays, obligés d'entendre à chaque instant de leur vie la cloche de l'insulte et de la calomnie antisémite, n'est pas moins hallucinant, ni moins douloureux que celui des tristes héros d'Octave Mirbeau.

« Et encore, les voleurs et les criminels chinois soumis à la torture de la cloche savent qu'ils doivent souffrir pour expier leurs forfaits. Mais les Juifs ? Quel crime ont-ils à expier ? Le simple caprice du hasard qui les a fait naître Juifs !...

« Pour moi, la cloche infernale de l'antisémitisme commencera à tinter dès ma plus tendre enfance.

« Mes parents habitaient un quartier où les Juifs pouvaient se compter sur les doigts de la main. J'avais donc pour camarades de jeu uniquement des petits Aryens et à leur contact de tous les jours, mon langage, mes habitudes, mes frêles sentiments, en un mot tout mon être spirituel s'était formé à leur image.

« L'idée que je pourrais être d'une autre souche que mes petits amis ne m'avait donc jamais effleuré jusqu'au jour terrible où la catastrophe – car pour tout enfant sensible ceci est une catastrophe – m'arrive.

« Parmi mes camarades, il y avait un petit garçon auquel j'étais lié par une affinité parfaite de goût et de pensées.

« Je m'étais donc pris pour lui d'une affection profonde, et comme cette affection m'était rendue, il me semblait qu'il n'existait pas de sacrifice au monde que je n'aurais été capable de faire pour lui être agréable.

« Ses joies étaient les miennes, ses peines m'affligeaient autant que lui et lorsqu'un jour, il contracta une pneumonie qui mit sa vie en danger, je crois bien que jusqu'à se guérison, je fus l'être le plus malheureux et le plus inconsolable de la terre.

« Or, un jour de Pâques, lorsque tout joyeux de passer avec lui un après-midi heureux, j'étais allé le trouver à l'endroit convenu, il me regarda de travers et, d'un ton que je n'oublierai jamais, me fit des reproches violents parce que mon père, le Juif, avait tué le petit Jésus…

« Assommé, sans rien comprendre à ce qui m'arrivait, sentant confusément qu'un grand malheur rôdait autour de moi, je courus en pleurant à la maison et j'ai demandé à mon père pourquoi il avait commis ce crime affreux.

« Mon père me regarda tristement, passa sa main dans mes cheveux, poussa un long et douloureux soupir et s'enfonça dans un silence mortel.

« Comment aurait-il pu, le pauvre, me faire comprendre à ce moment le grotesque, l'horrible mensonge dont on avait nourri l'esprit de mon petit ami et par lequel on commençait son éducation antisémite !...

« À partir de ce jour, la belle amitié qui m'unissait à mon petit camarade était morte et toutes les fois que, désemparé, craintif, malheureux, je sortais dans la rue où nous avions l'habitude de nous ébattre, c'était pour l'entendre crier avec tous mes autres anciens compagnons de jeu le mot affreux le mot horrible, dont – à ce moment – je ne saisissais que la signification empoisonnée et empoisonnante : Juif !

« Ding ! Dong ! Ding ! Juif ! Juif ! Juif !

« La cloche infernale une fois déclenchée se mit à tinter sans répit, à me dégoûter de toutes les joies de l'enfance, à me rendre fou avant d'avoir eu le temps de voir, d'apercevoir même le sourire de la vie…

« Toute ma jeunesse – sauf un rapide séjour en France - passa ainsi. Dans la rue, dans le tram, au restaurant, au théâtre, au cirque, au cinéma, aux réunions sportives, aux examens d'État et au conseil de révision, toujours et partout j'entendais, crié avec des éclats de voix rageurs ou murmuré avec moult nuances d'ironie et de dédain le même mot, suprême expression de toutes les bêtises, de toutes les haines, de tous les atavismes sauvages : Juif ! Juif ! Juif !

« Pourtant, un jour, j'ai cru cet affreux cauchemar fini. Ce fut au moment où mon pays entra en guerre aux côtés des alliés[1].

« Le péril que l'on allait affronter et l'exaltation patriotique de tous les citoyens – sans distinction de classe ni de croyance – avaient allumé un feu sacré qui paraissait vouloir purifier l'âme de la nation de toutes ses tares, de tous ses péchés.

« Étouffés par le clairon de l'appel aux armes, les sons de l'horrible cloche se turent et, dans le silence des passions chloroformées par l'union sacrée, il me sembla entendre la voix de la nation m'inviter à participer à l'exaltation et à l'effort communs.

« Hélas, je m'étais trompé !

« Bien que ma situation militaire me dispense d'un service immédiat, je me présentais le premier jour de la mobilisation, à mon unité, entraînant avec moi un grand nombre de camarades qui se trouvaient dans la même catégorie que moi.

« Le régiment, sans ordre précis en ce qui me concernait, nous admit et notre instruction commença aussitôt.

« Connaissant la prévention injuste, du pays et de l'armée, contre les soldats juifs, je m'étais mis en tête de montrer à mes supérieurs et à mes camarades qu'un Sémite pouvait faire son devoir aussi bien que tous les autres.

[1] Il s'agit vraisemblablement de la Seconde Guerre balkanique en 1913 : Bernard Weinberg avait alors 21 ans.

« J'étais donc, sans exagération aucune, appliqué, obéissant, toujours prêt à toutes les corvées – même les plus répugnantes – et toujours le dernier à solliciter la moindre faveur qui aurait pu me faire classer parmi les tire au flanc.

« Ne plus entendre le mot horrible, ne plus me heurter, dans mes élans patriotiques, au mur du doute, glacial ou moqueur, de mes concitoyens, pouvoir servir comme tous les autres, jusqu'au sacrifice suprême, sans voir la sincérité de mes sentiments suspectée et bafouée, c'était mon unique désir, mon unique récompense.

« Quel drame pour moi lorsque je me suis aperçu de l'absurdité, de l'impossibilité de cet espoir !...

« Un jour, peu de temps après la mobilisation – et lorsque notre instruction militaire n'étant pas finie, nous étions encore dans la ville natale – j'obtiens une permission de quelques heures pour aller voir ma mère malade.

« À quelques centaines de mètres de la caserne, située presque hors la ville, je vis venir en courant un vendeur de journaux qui annonçait à grands cris la prise par nos armées de la cité X.

« Cette ville était pour le pays d'une immense valeur symbolique et sa prise - ardemment, passionnément désirée et attendue depuis le début des hostilités – me transporta d'allégresse.

« Heureux, désirant être le premier à apporter au régiment cette bonne nouvelle, j'achetais le journal, retournais dans une course folle à la caserne et là, rencontrant près de la porte un de mes lieutenants, je lui tendis la feuille et lui dis d'une voix coupée par l'émotion : 'Ça y est, mon lieutenant, X est à nous.'

« Le lieutenant prit le journal, lut la bonne nouvelle, me regarda froidement, frappa de sa cravache le haut de ses bottes bien lustrées et me répondit avec un ton de mépris qui me perça comme un coup de stylet ;

« - Eh bien, espèce de Juif, qu'est-ce que ça peut te faire *à toi* que X soit prise ?...

« Je crois que l'alpiniste qui perd pied et tombe d'un pic lumineux de montagne dans les noires profondeurs d'un abîme ne doit pas ressentir une sensation de vide plus atroce que celle que j'éprouvais à entendre ces terribles paroles.

« La gorge serrée par l'angoisse et la colère, les yeux hagards, la tête courbée, ployant littéralement sous l'immense, l'écrasante déception que je venais de vivre, je m'éloignais traînant mes pas comme un homme malade tandis que, dans mes oreilles, le bourdon fatal carillonnait à nouveau : Ding, dang ! Juif ! Juif ! Ding, dang ! Paria ! Ding, dang, ding ! Juif ! Juif ! Juif !

« Juif ! Je l'étais bien sûr. Pas seulement par mon acte de naissance et par la marque rituelle incrustée dans ma chair, mais encore et surtout par le frémissement spécifique de mon âme blessée et enfermée dans un ghetto moral.

« De plus, interdit dans le camp commun, je m'étais mis à rechercher – dès mon âge de raison – les causes réelles qui me valaient la haine et le mépris de mes jeunes camarades.

« Et ces recherches, qui avaient pour terrain la vie quotidienne juive autant que l'histoire antique et moderne de ma race, m'avaient conduit à des révélations tellement lumineuses que, loin de me considérer déshonoré, je ressentais une espèce de tranquille fierté d'être ce que j'étais.

« Ce n'était donc pas la froide résonance du mot Juif qui empoisonnait ma vie, mais le sens péjoratif qu'on lui donnait, les exclusives, les calomnies, les insultes et les cruelles injustices qu'on voulait excuser et parfois légaliser sous le paravent de cette appellation maudite.

« La durée des hostilités fut pour moi comme pour tous mes coreligionnaires un véritable calvaire.

« Tous les maux du pays étaient dus aux Juifs. Le manque de vivres, le manque d'argent, le manque de médicaments, le manque de munitions, les corruptions que l'on mettait à jour de temps en temps et jusqu'aux défaites militaires étaient imputés aux youpins rapaces, usuriers, accapareurs, concussionnaires et traîtres.

« Pas un Juif n'aimait le pays. Pas un ne le servait. Pas un ne se faisait défaut de le trahir. Et lorsque parmi tant de héros juifs, restés anonymes, un se révéla d'une façon tellement éclatante qu'on ne pouvait pas le passer sous silence, son nom, cité à l'ordre du jour de l'armée, fut écorché de manière à perdre son euphorie sémite…

« La paix venue, les choses empirèrent. La cloche, la terrible cloche aux voix innombrables sonnait à toutes volées du matin au soir, du soir au matin, par pluie, par vent, par neige et par beau temps, comme si elle voulait me faire comprendre cruellement et irrévocablement que ma vie, c'étai *ça*. Il n'y avait plus rien au monde… Plus rien au monde !

« Je me suis alors souvenu d'un épisode - simple, mais d'une émouvante grandeur - , du procès intenté - après la catastrophe – au défenseur de Metz.

« Interrogé par le Président du Conseil de guerre, général Henri d'Orléans, duc d'Aumale, sur les circonstances de sa reddition, le Maréchal Bazaine prononça à un moment donné, pour sa défense, cette phrase terrible : ''Que pouvais-je faire, il n'y avait plus rien.''

« ''Monsieur, lui répondis le général d'Orléans, il y avait la France !...''

« La France ! Je la connaissais la France. Je la connaissais par son histoire, par sa littérature, par ses philosophes, par ses artistes, par les journaux, par son martyre pendant la grande tourmente, par ses sacrifices, l'héroïsme (surhumain) qui lui permit de gagner la guerre.

« Et puis je la connaissais pour l'avoir habité depuis août 1912 jusqu'au moment de la déclaration de la guerre quand - pour régulariser ma situation militaire – j'ai dû rentrer dans mon pays.

« Je la savais grande, bonne, généreuse aux opprimés, accueillante aux persécutés, tenant toujours haute, invaincue et invincible la flamme allumée par ses penseurs sur l'Himalaya de l'esprit humain.

« Je me suis donc décidé – la mort dans l'âme – de quitter mes parents, d'abandonner la patrie où j'étais sans patrie, et de chercher un asile en France.

« Il y a de cela 14 ans.

« Quatorze ans de vie libre ; sans insultes et sans humiliations à chaque pas. Quatorze ans, pendant lesquels j'ai pu obtenir la naturalisation française, travailler en paix, nouer des relations agréables, lier des amitiés qui me sont chères, fonder un foyer, vivre enfin comme Pierre et Paul, sans être affolé, détruit par la cloche injuste et assassine.

« Je ne sais si les Aryens qui liront éventuellement ces pages pourront se rendre compte de ce que signifie pour moi ce changement de climat. Mais ce dont je suis certain, c'est que tous mes coreligionnaires, obligés par les impératifs de l'existence de vivre dans des pays antisémites, me comprendront facilement quand je leur dirai que, dans les premiers temps surtout, je me faisais l'impression d'un aveugle qui a retrouvé la vue ou d'un paralytique ayant recouvré, tout d'un coup et par miracle, l'usage de ses membres et de sa voix.

« Quelle dette de reconnaissance l'aveugle ou le paralytique n'auraient-ils pas envers celui qui les aurait sauvés ?

« Moi, c'est d'une telle dette totale et pour la vie que je me reconnais envers la France.

« Et c'est pour m'acquitter d'une petite fraction de cette dette que j'ai conçu l'idée de cet ouvrage.

« Car je ne suis pas le seul débiteur de la France.

« Des millions de mes coreligionnaires dispersés sur la surface du globe ont envers la France une dette immense.

« Mais ils ne le savent pas tous. Ou bien ils le savent mal, car – à ma connaissance – aucun ouvrage, jusqu'à présent, n'a réuni dans un tout les initiatives françaises en faveur du Judaïsme ainsi que les influences directes et indirectes de l'esprit et de la législation français sur la vie juive de presque partout.

« C'est donc pour combler cette lacune qu'avec la collaboration de… j'ai fouillé l'histoire politique et spirituelle de la France pour y trouver le matériel de cet ouvrage.

« Et ces feuilles m'ayant permis de voir de plus près tout ce que le Judaïsme et le monde en général doivent à l'esprit français et (m'ayant) mieux fait comprendre Michelet quand il dit que toutes les fois que la France régresse, la civilisation humaine est en danger…

« Je crois donc profondément, et j'ose le dire à haute voix – sans craindre les traits que l'on pourrait me décocher pour cette franchise -, que l'intérêt *vital* du Judaïsme, comme du reste celui de tous les peuples attachés à une civilisation *civilisée*, est de souhaiter de tout cœur et de soutenir au besoin de toutes leurs forces la grandeur et la marche en avant de la France immortelle. »

B.W.
Le 9/II/1937

Ici s'arrête ce premier fragment autobiographique, daté de l'année précédant celle de ma propre naissance à Paris. On voit qu'il était destiné à introduire un ouvrage plus volumineux, qui n'a jamais été réalisé. La faute en est-elle à la tourmente internationale qui allait bientôt suivre, et risquer de l'emporter lui-même, à la suite de la défaite de la France et à son occupation par les Allemands, dans les difficultés tragiques que je décrirai plus loin, je ne saurais le dire. Peut-être aussi a-t-il tant entrepris qu'il était normal qu'il n'ait pas eu le loisir de tout réaliser. Nous verrons qu'il fut homme de cinéma, auteur compositeur de poèmes, de musiques légères et de musiques symphoniques, mais aussi et surtout homme d'affaires entreprenant et toujours plein d'initiatives. Il faut également souligner qu'il n'eut pas le loisir d'entreprendre des études supérieures, et qu'il fut autodidacte dans tout ce qu'il entreprit. On ne peut que regretter qu'il n'ait pas fait suite à ses projets d'historien, mais il y a tant d'autres choses à lui devoir !

C'est sous la plume de son ami, le peintre israélien Reuven Rubin[2] (de son vrai nom Zelicovici), que j'ai glané quelques précisions supplémentaires sur ses relations en Roumanie. Né en 1893 à Galatz, Rubin était le cadet d'une année de Bernard Weinberg. Avant de rencontrer ce dernier à Bucarest en 1920, lui qui alors, je crois, n'était encore jamais sorti de Roumanie, Rubin avait, quant à lui, déjà fait plusieurs voyages à l'étranger. Il avait commencé par un premier séjour d'étude en Palestine, puis un autre à Paris, brutalement interrompus par l'entrée en guerre de la France en 1914. Et après son retour en Roumanie, il avait effectué un autre voyage en Italie et en Suisse, avant de revenir dans son pays d'origine, entré en guerre auprès des Russes. Ce n'est ainsi que deux ans après la fin de la Grande Guerre qu'eut lieu sa rencontre avec mon grand père, qui allait devenir son ami et correspondant permanent à Bucarest, puis à Paris. Alors que Rubin cherchait à réunir des fonds pour aller à New York, il écrivait dans son autobiographie : « Après de nombreuses tentatives infructueuses, un ami, qui reste encore comme un frère pour moi après quelques cinquante années, Bernard Weinberg, me suggéra de parler à son employé, Lazare Margulies, à cette époque une grande figure de la finance. Weinberg était lui-même un grand amoureux d'art et de musique, un compositeur talentueux de même qu'un homme d'affaires. Il pensait que je gagnerais la sympathie de Margulies, je doutais de mon succès et étais méfiant sur la possibilité de l'approcher, mais mon terrible besoin me donnait de la force. » Dès sa première

[2] Reuven Rubin, *My life, my art. An autobiography and selected paintings*. With an introduction by Dr. Haim Gamzu, director, Tel Aviv Museum. Sabra books, Funk & Wagnalls, New York, 1969.

visite à Margulies, comme l'avait en effet prévu Bernard Weinberg, ce financier lui fit un chèque devant couvrir ses frais de voyage à New York. Je pense que dans le texte cité, Rubin faisait allusion aux futurs talents de compositeur de son ami Weinberg, qui à cette époque n'avait encore produit et publié que des poèmes. Peut-être était-il déjà homme d'affaire en Roumanie, avant le devenir en France. Quant à Lazare Margulies, j'en ai par la suite souvent entendu parler par mon grand père, qui était resté son ami.

Qui lirait toute la correspondance entre Rubin et Weinberg qui allait s'ensuivre durant les cinquante années de leur indéfectible amitié, correspondance qui est consultable au Musée Rubin de Tel-Aviv, apprendrait certainement beaucoup d'autres détails sur la vie de mon grand père, en particulier avant ma naissance. Je ne m'y suis pas moi-même essayé, d'une part pour n'être pas allé à Tel-Aviv, et d'autre part parce que ces lettres étaient vraisemblablement écrites en roumain, leur langue maternelle commune. Mais ils possédaient également très bien tous les deux la langue de Molière, et il n'est pas impossible qu'ils se soient également écrits en français, ou même en anglais. Il se trouvera certainement un jour quelqu'un pour écrire une biographie de Rubin, et l'on peut espérer que le déchiffrage de cette correspondance apportera quelque éclairage nouveau également sur la vie de Bernard Weinberg.

En famille

Je regrette de ne pas avoir eu la présence d'esprit de prendre des notes, lorsque Bernard Weinberg m'a raconté, à plusieurs reprises, les vexations de sa vie en Roumanie, puis les péripéties de son arrivée en France en 1922 (date attestée par une lettre de son ami Reuven Rubin, que je citerai plus loin). Je veux rappeler d'abord ce que fut la condition des Juifs roumains au temps de son enfance et de son adolescence à Bucarest. Selon Hannah Arendt[3], « on peut dire sans exagérer que la Roumanie était le pays le plus antisémite de l'Europe d'avant-guerre. » [D'avant la Seconde Guerre mondiale] C'était au point, ajoute ce même auteur, qu' « à la fin de la Première Guerre mondiale, tous les Juifs roumains – à l'exception de quelques familles juives séfarades ou de quelques Juifs d'origine allemande – étaient toujours des résidents étrangers. Lors des négociations du traité de paix, il fallut toute la puissance des Alliés pour 'persuader' le gouvernement roumain d'accepter un traité de minorité et d'accorder aux Juifs une citoyenneté de minorité. » Bernard Weinberg, de famille modeste, devait donc seulement disposer de cette demi-citoyenneté roumaine lorsqu'il quitta son pays d'origine pour venir en France. Je n'ai pas connaissance de date de sa nationalisation française, qu'il a obtenue par la suite, assez rapidement et facilement je crois.

Ce dont je me souviens des récits sur les débuts de sa vie à Paris, c'est de la circonstance, sinon de la date, de sa rencontre avec ma grand-mère maternelle Yvonne Gunsbourg. Bernard Weinberg m'a donc raconté que lorsqu'Yvonne est entrée la première fois dans son bureau de l'avenue des Champs-Élysées, pour lui demander son aide afin d'écouler quelque wagon d'huile, dont elle essayait de faire le commerce, il s'est rué vers elle et l'a embrassée sur la bouche avant qu'elle n'ait pu dire le premier mot. Si ce n'est pas ce qu'il est convenu d'appeler le coup de foudre, alors ce choc émotionnel n'a jamais existé ! Curieusement, ce coup de foudre peut être rapproché de celui qu'a connu son ami Rubin. Celui-ci rencontra sa future femme sur le bateau le ramenant de son second voyage à New York en Palestine en 1929. Il y rencontra une belle et brillante étudiante, Esther Davis, qu'il demanda en mariage quelques heures à peine après avoir fait sa connaissance. Ainsi pouvons-nous penser que la pétulance et la fidélité ont été à la base tant du mariage et du rapprochement de ces deux jeunes Roumains que de leur fidélité conjugale et amicale.

Lia-Dora (dite Yvonne) Gunsbourg était la fille naturelle de Samuel-Raoul Gunsbourg, d'origine roumaine et naturalisé français, qui se disait homme de lettres, et d'Emma Crombac, artiste lyrique domiciliée à Paris. Yvonne était née à Saint-Pétersbourg, le 28 septembre 1888. Elle avait de la même mère une sœur ainée, Isabelle, qui devait épouser le docteur Benjamin (dit James) Triller et en avoir deux enfants, Raoul et Yves. Yvonne fut elle-même mariée (par son propre père, alors maire de Cormatin) une première fois le 4 septembre 1906 à Cormatin avec Joseph Lazare (mon vrai grand père, lui aussi d'origine roumaine, et nationalisé français vers la fin de sa vie). Yvonne eut avec lui deux enfants, ma mère Rosemonde Corinne (dite Rolande) et mon oncle Michel (dit Cyril). Yvonne divorça de Joseph à Marseille le 22 décembre 1926. Bernard Weinberg l'épousa ensuite rapidement, probablement peu avant 1930[4], mais il n'eut pas d'enfant avec elle. Fut-ce un choix ou le fait

[3] Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem*. Gallimard, 1966 pour la première traduction française. 2002 pour la collection Folio-histoire.

[4] Je n'ai, en effet, retrouvé ni la date ni le lieu du mariage de Bernard Weinberg avec Yvonne Gunsbourg. Je suppose seulement que c'était entre l'année du divorce d'Yvonne d'avec Joseph Lazare, le 22 décembre 1926, et

d'un hasard malheureux, je ne saurais le dire. Toujours est-il qu'il aimait beaucoup les enfants, ce qui correspondait peut-être à une certaine frustration de n'en avoir pas eu lui-même. Il joua volontiers plus tard avec les miens, comme l'atteste la photo qui le montre, dans son jardin de Cannes, jouant à faire avec eux le salut militaire. Il reporta toujours, en effet, son affection paternelle sur les enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants de sa femme, qu'il ne manqua jamais d'assister quand ils étaient dans le besoin. Il m'a moi-même hébergé chez lui à Paris, à partir de la dernière année de mes études secondaires au Lycée Jean-Baptiste Say, et lors de mes premières années à la Sorbonne. J'ai eu alors le plaisir et le privilège, pendant quelques années, de vivre chez mes grands parents dans leur superbe appartement du 76 de l'avenue Foch. Ils ont occupé cet appartement après avoir vécu avant la guerre avenue Henri Martin, et depuis la Libération, dans un petit appartement de la rue du Colonel Moll.

Mon grand père Bernard Weinberg - je devrais plutôt dire le second mari de ma grand'mère maternelle, mais c'est ainsi que je continuerai pourtant toujours à l'appeler - me parlait souvent de son beau-père, Raoul Gunsbourg, qui avait été directeur de l'Opéra de Monte-Carlo pendant près de 60 ans, de 1892 à 1951. Je l'ai moi-même très peu connu, étant à l'époque très jeune, et faisant surtout partie d'une branche 'moins noble' de la famille, qui tirait un peu le diable par la queue, et qu'il ne fréquentait pas volontiers, en particulier en raison du caractère irascible de mon père vis-à-vis de ses beaux-parents et du caractère quelque peu enfantin de ma mère, fille de sa propre fille Yvonne. Bernard Weinberg aimait beaucoup Raoul Gunsbourg, l'inspirateur du livre de Jérôme Dumoulin, *Monsieur Bel Canto*, publié bien plus tard chez Gallimard (en 1993). Bernard Weinberg avait une grande admiration pour cet homme de théâtre génial et truculent, sans pour autant perdre son esprit critique à son égard.

Raoul Gainsbourg était également un Juif d'origine roumaine, né à Bucarest le 6 janvier 1860, d'un père français et d'une mère roumaine. Il aura connu un parcours pour le moins mouvementé, qu'il a retracé de façon quelque peu enjolivée dans son autobiographie. Distingué par le Tsar Alexandre III pour ses exploits héroïques pendant la guerre russo-turque, et la prise de Nicopoli, alors qu'il n'était qu'infirmier, il devint son ami et son médecin personnel. Il fut en 1983 courrier personnel du Tsar Alexandre III et joua un rôle diplomatique dans le cadre de l'alliance franco-russe entre le Tsar et Sadi Carnot. Puis le Tzar le nomma directeur du premier Théâtre d'opéra français de Saint-Pétersbourg, qu'il créa en 1885. Il fonda de plus à Moscou une section d'opéra français en 1881. Entre 1888 et 1892, il se partagea entre la France et la Russie. De 1888 à 1889, en effet, il devint directeur du Grand Théâtre de Lille, puis de 1889 à 1891, directeur de l'Opéra de Nice. Puis, pour des raisons de santé, d'après ce que l'on disait dans la famille, et sur recommandation du Tsar auprès du Prince Albert 1er de Monaco, ce dernier le nomma Directeur de l'Opéra de Monte-Carlo, un poste qu'il occupa de 1892 à 1951, sous un climat nettement plus clément que celui de Saint-Pétersbourg ou de Lille. Il fut à Monaco le grand homme de théâtre que l'on sait. Sous sa direction inspirée, l'Opéra de Monte-Carlo connut ses heures de gloire par l'arrivée de tous les plus grands chanteurs de l'époque, au premier rang desquels Caruso et Chaliapine[5], ainsi que pour les créations mondiales de nombres d'œuvres devenues célèbres, telles que « L'enfant et les sortilèges », que Raoul Gunsbourg avait commandé à Maurice Ravel, sur un

---

1930, date de la première photo, prise au jardin d'acclimatation de Paris, où on peut voir Bernard apparemment marié à Yvonne, et en compagnie des enfants de celle-ci, Cyril (mon oncle) et Rolande (ma mère).

[5] Dans le second volume de son livre consacré à l'Opéra de Monte-Carlo, *Monte-Carlo Opera. 1910-1951*, paru en 1986 aux Éditions Boethius Press (Kilkenny, Ireland), T J Walsh remercie Bernard Weinberg de lui avoir aimablement communiqué une photo de Raoul Gunsbourg avec Chaliapine et une autre avec Lily Pons, lors d'une visite qu'il lui fit à Cannes. Ces mêmes photos sont reproduites dans mon livre autoédité *Une vie de rêve*, publié en 2006 et consultable à la Bibliothèque nationale de France François Mitterand. Elles sont également consultables sur ma page Facebook http://www.facebook.com/bernardamblard.

livret de Colette, et qui fut donné à Monte-Carlo en 1925 sous le titre initial « L'enfant ». Raoul Gunsbourg proposa également à Monte-Carlo de nombreuses créations majeures de Massenet (*Don Quichotte*), Saint-Saëns (*Hélène)*, Fauré (*Pénélope*) ou encore Ibert et Honegger (*L'Aiglon*). Il s'enorgueillissait également d'avoir porté à la scène *La Damnation de Faust* de Berlioz, jusqu'à lui uniquement donnée en Oratorio. Il disait avoir découvert des éléments lui permettant de croire que le projet initial de Berlioz avait été d'en faire un véritable opéra. C'est ce qu'il explique lors d'une interview radiophonique accordée 1949 à Radio Monte-Carlo, dont je reproduis le texte en annexe II. Je préfère ne pas rapporter ce que quelques grands compositeurs de son temps ont pensé de cette initiative de Raoul Gunsbourg. Ce ne serait pas toujours flatteur pour lui ! Néanmoins, cet opéra devait depuis connaître l'immense succès international que l'on sait. Mademoiselle d'Alba, qui devait devenir sa femme, avait la première tenu le rôle de Margueritte lors de la saison 1892-1893. Pour clore ce bref rappel des initiatives du Directeur de l'Opéra de Monte-Carlo, j'ajouterai que Raoul Gunsbourg invita également les Ballets Russes à venir se produire sur la scène de ce théâtre.

Auteur et compositeur autodidacte lui-même, comme le sera Bernard Weinberg, on doit à Raoul Gunsbourg diverses œuvres lyriques, qui connurent un sort variable :

- *Le Vieil Aigle* (1909), opéra en 1 acte de Raoul Gunsbourg, sur un livret du compositeur, donné le 13 février 1908 à Monte-Carlo et 26 juin 1909 à Paris ;
- *Ivan le Terrible*, opéra en 3 actes, qui fut donné au Théâtre de la Monnaie à Bruxelles le 20 octobre 1910 ;
- *Venise*, opéra en 3 actes, donné à Monte-Carlo le 8 mars 1913 ;
- *Maître Manole*, opéra en 3 actes, donné à Monte-Carlo le 17 mars 1918 ;
- *Les Neuf images de Satan*, opéra en 9 tableaux, donné à Monte Carlo le 20 mars 1920 ;
- *Lysistrata*, opéra en 3 actes, donné à Monte-Carlo le 20 février 1923 ; et enfin :
- *Les Dames galantes* d'après Brantôme, opéra en 5 scènes, écrit en collaboration avec Maurice Thiriet et Henri Tomasi, et donné à Monte Carlo le 12 février 1946 (Gunsbourg avait alors 86 ans !)

Le 26 juin 1909, le Syndicat de la presse parisienne organisa, au palais Garnier, une soirée de gala au profit des sinistrés du Midi. La principale originalité d'un copieux programme, était la première parisienne du premier des sept ouvrages lyriques de Gunsbourg, *Le Vieil Aigle*[6], inspiré d'une légende tartare de Maxime Gorki et créé avec succès à Monte-Carlo le 13 février précédent. Gunsbourg n'était en fait pas réellement compositeur et s'il affirmait la paternité de l'ouvrage, nous savons que l'orchestration était entièrement de la main de Léon Jehin, directeur musical de l'orchestre monégasque. L'accueil du public ne pouvait être que chaleureux, et l'on put lire dans les *Annales du Théâtre et de la Musique* : « Cette œuvre, d'une saveur intense, a marqué, comme on l'a dit, l'éclatant début dans la carrière musicale d'un homme admirablement doué pour le théâtre : il a révélé, chez M. Raoul Gunsbourg, de remarquables qualités de vigueur dans le sens scénique, d'émotion dans l'expression mélodique, servies par une imagination singulièrement féconde ». L'œuvre, pourtant, malgré sa sincérité et son caractère poignant, semblait trop uniquement tournée vers des modèles du passé et pêchait par une harmonie simpliste. Elle offrit toutefois un grand succès à Chaliapine, dans un rôle tragique écrit sur mesure.

Je conserve également les textes de deux pièces de théâtre de Raoul Gunsbourg : *La fille de Don Juan*, pièce en trois actes, et *Djaileh, la conteuse du Padighah*, Tragédie en vers d'après une légende ancienne du Hamoun. Je ne saurais dire si ces pièces ont été représentées.

[6] Avec Fédor Chaliapine (Kan Asvabel Moslaïm) Charles Rousselière (Tolaïk) Marguerite Carré (Zina), sous la direction musicale de Léon Jehin.

Raoul Gunsbourg fut enfin Maire de Cormatin de 1900 à 1912, puis conseiller municipal de 1912 à 1919. Le 22 octobre 1898, il acquit de Pierre de Lacretelle le château de Cormatin, qu'il revendit en 1923 à James Plain, industriel de Chalon-sur-Saône. Sur une légende des photos retraçant l'historique de la restauration du château, on peut lire : « Raoul Gunsbourg, directeur de l'Opéra de Monte-Carlo, achète un château en très mauvais état. Il restaure les toitures, les façades, fait replacer des meneaux et réouvre (sic) les fenêtres murées. Á l'intérieur, il fait peindre, sur ses propres idées, de nombreuses pièces : chambre gothique, chambre Louis XIV, appartement byzantin, chambre romaine, etc. Par chance, les boiseries peintes au XVIIe siècle sont scrupuleusement respectées, sans restauration ni ajouts intempestifs : attitude respectueuse très rare à l'époque. Dès 1903, Raoul Gunsbourg fait reclasser le château au titre des monuments historiques. » Gunsbourg intégra néanmoins ses propres initiales RG sur quelques-unes de ces boiseries pour y marquer son passage. Il reçut dans ce château de nombreux chanteurs d'opéra, qui venaient y répéter. Quand il fut maire, il donna chaque année un opéra dans les jardins du château, chanté par de grandes voix de l'époque, dont Caruso et Chaliapine[7]. J'ai de plus toujours entendu dire par ma grand-mère qu'en tant que Maire de Cormatin, procédant en particulier à de nombreux mariages, son père avait l'habitude d'offrir toujours une montre en or au marié et des dentelles ou manteaux de fourrure à la mariée ; c'était là une initiative peu banale, qui n'a sans doute pas inspiré beaucoup d'autres élus municipaux. Gunsbourg a écrit un petit livre plein de verve, *Cent ans de souvenirs ou presque*, publié à titre posthume aux Éditions du Rocher en 1959. S'il y raconte quelques souvenirs de ses parents et de sa propre vie de jeune homme, il trace surtout de nombreux portraits des personnalités qu'il a rencontrées tout au long de sa vie, et ne parle curieusement ni de sa parenté en France ni de son séjour à Cormatin.

À Monte-Carlo, Raoul Gunsbourg avait tenu table ouverte à l'Hôtel de Paris, proche de l'Opéra, et où, fait rare qui mérite d'être signalé, il avait sa cave personnelle constituée des plus grands vins. Lors de ses repas mémorables, où il invitait amis et artistes de passage, il exigeait d'être servi non pas dans de luxueux plats, où les mets ne pouvaient que refroidir, mais dans les casseroles mêmes dans lesquels ils avaient été préparés. Et Bernard Weinberg, qui s'est toujours attaché à suivre un régime, dont je ne suis pas sûr qu'il était toujours justifié, riait immanquablement en évoquant l'insistance mise par son beau-père à l'en dissuader, en particulier quand il était convié à l'Hôtel de Paris.

Sur la fin de sa vie, la seconde femme de Raoul Gunsbourg, Amélie, – née Leturc, et qu'il avait épousée à Cormatin en 1905 - était semble-t-il une mégère, qu'il appelait *mon chameau de femme*. Il ne s'en vantait pas moins de lui faire l'amour trois fois par jour jusqu'à sa nonantaine bien sonnée, ce qui donne une idée des excès ou exagérations de ce personnage haut en couleurs. Raoul Gunsbourg est décédé à Monte-Carlo le 31 mai 1955. Il repose dans la 97e division des israélites du cimetière du Père Lachaise à Paris. Une plaque commémorative à été apposée à Monaco, à l'endroit de la *Villa Hélène*, dans laquelle il a vécu.

On peut lire, dans le *Journal de Monaco* du 23 mai 1975, dont mon grand père m'expédiait une photocopie : « Raoul Gunsbourg… qui fut, pendant 59 ans, le très illustre Directeur de l'Opéra de Monte-Carlo faisait de cette scène, à l'orée du siècle, l'égale des plus grandes… et je pense, en particulier à la Scala, de Milan ou au Metropolitan, de New York… s'éteignait, paisiblement, dans sa maison – la villa Hélène – de la rue Grimaldi, le 31 mai 1955.

« Il était âgé de 95 ans et jusqu'à ses tout derniers jours avait tenu, haut et ferme, la barre de son intelligence – qui était vaste, et rayonnante – s'intéressant, passionnément,

[7] On en lira plus sur ces fêtes dans les divers ouvrages suivants : Felia Litvine, *Mémoires* ; Jérôme Dumoulin, *Monsieur Bel Canto*, Gallimard, 1993 ; Jérôme Dumoulin, *La Belle Époque*, in : Cormatin, Connaissance des Arts, Hors Série n° 58, 2006.

comme tout au long de sa longue vie, à l'actualité artistique, la seule, disait-il, qui ne déçoit pas.

« La villa Hélène a, depuis, disparu, engloutie dans le raz de marée urbain qui, la première émotion passée, nous offre, désormais, une citée taillée à la mesure du temps que nous vivons.

« Sur l'emplacement de cette demeure, élégante et racée, et à laquelle on accédait par un passage, escarpé peut-être, mais joliment fleuri de géraniums, s'élève, maintenant, un immeuble de vastes et pourtant belles proportions. Le panorama qui, prenant la relève de la villa Hélène, aura, prochainement, l'honneur de rappeler aux passants, par une plaque commémorative, due à la bienveillante initiative de S.A.S. le Prince, le souvenir incomparable, haut en couleur et toujours vivant, de Raoul Gunsbourg. »

Cette plaque fut apposée le 22 juin 1979 (année de centenaire de l'opéra de Monte-Carlo), en présence de diverses personnalités officielles de la Principauté, ainsi que de Bernard et Yvonne Weinberg, Cyril Lazare leur fils, Yves Triller leur neveu et l'auteur. Le *Journal de Monaco* omet de préciser que par diverses démarches insistantes auprès de la Principauté, c'était Bernard Weinberg qui avait été à l'origine de cet hommage. Il avait eu également l'initiative de faire réaliser par la Principauté, en 1950, un livre d'or en hommage à son beau-père, que devaient signer nombre de personnalités de l'époque, contactées par lui-même. C'est ainsi qu'à côté de beaucoup d'autres, il obtient les hommages du Prince de Monaco (19 novembre 1949), et, en 1950, ceux de l'écrivaine Colette, du compositeur Georges Auric, des chanteurs Tito Schipa, Lauri Volpi, Titta Ruffo et de la Comtesse Greffulhe. Ce livre d'or fait maintenant partie des collections des archives du Palais. Tout ceci montre bien à quel point Bernard Weinberg était lui-même désireux que soit rendu un vibrant hommage à son beau père, qu'il admirait tant et auquel il fut si attaché.

Bernard Weinberg avait eu par ailleurs beaucoup à se battre avec la parenté de Raoul Gunsbourg, après le décès de celui-ci, pour obtenir l'autorisation de publier ses mémoires, qui parurent finalement en 1959. C'était un dernier hommage à son beau-père, qui allait m'inspirer une démarche semblable vis-à-vis de Bernard Weinberg cinquante ans plus tard (un bienfait n'est jamais perdu…) Mais je n'ai pu, quant à moi, que rassembler pour cela quelques souvenirs personnels et quelques rares écrits épars de mon grand père, encore en ma possession.

Et pour en revenir à Yvonne, fille préférée de Raoul Gunsbourg, elle avait eu ce qu'on peut sans hésitation appeler une enfance dorée. Ayant passé les trois premières années de sa vie à Saint-Pétersbourg, elle racontait volontiers l'histoire de sa présentation au Tzar Alexandre III, qui lui avait offert un cheval nain. Passant plus tard sa jeunesse dans le château de Cormatin, propriété de son père, elle y fut non seulement particulièrement choyée, mais à même de vivre ces expériences exceptionnelles que constituaient les visites des grands personnages du monde artistique de l'époque et des représentations d'Opéra données à proprement parler à domicile. Comment dès lors, quand de telles aventures vous arrivent à l'âge le plus tendre, ne pas se croire investie d'un rôle privilégié au sein d'une classe sociale qui a tous les droits au luxe et à la considération ? De fait, ma grand-mère s'est toujours comportée comme si elle avait droit de naissance à de tels égards. Si elle divorça de son premier mari, mon véritable grand père Joseph Lazare, qui ne s'en est jamais remis, c'est parce que celui-ci, malgré son statut enviable d'ingénieur issu de l'école polytechnique de Zurich et les grands travaux qu'on lui confiait, ne pouvait subvenir suffisamment à ses dépenses quasi princières. Lorsque Bernard Weinberg prit la suite, ce fut l'un de ses soucis permanents d'assurer à Yvonne le train de vie auquel elle aspirait. Mais il dût néanmoins freiner autant qu'il put les dépenses du ménage, en particulier durant sa retraite, inquiet qu'il était toujours de n'avoir pas les moyens de tenir le rythme jusqu'au bout.

C’est en venant prendre les eaux à La Bourboule, avec sa mère et son beau-père, Yvonne et Bernard Weinberg, que Rolande Lazare, fille du premier mari d’Yvonne Weinberg et qui allait devenir ma propre mère, rencontra son futur second mari, Pierre Amblard. Celui-ci était le directeur et le propriétaire du Grand Hôtel de Paris, dans lequel ils étaient descendus. Je ne connais pas la date exacte de cette première rencontre, mais la situerai peu avant le Front populaire de 1936. Mon père a dû, en effet, se défaire ensuite de cet hôtel à l’époque du Front populaire, ne réussissant plus à assurer les frais résultant des nouveaux droits de son personnel d’alors. Il en voulut toujours au gouvernement socialiste de cette déchéance, que vinrent plus tard accentuer la guerre et les restrictions de l’Occupation.

De gauche à droite, Michel (Cyril) Lazare, Yvonne et Bernard Weinberg et Rolande Lazare au jardin d'acclimatation de Paris, pentecôte 1930.

Á gauche, Yvonne Lazard-Gunsbourg en 1908. Á droite, Bernard Weinberg vers 1932.

Á gauche, Bernard et Yvonne Weinberg à Chatelguyon en 1931.
Á droite, Bernard et Yvonne Weinberg à Venise, avec leur chien Whisky, sans date.

Bernard Weinberg et Raoul Gunsbourg, sans date.

Bernard Weinberg sur le balcon de son bureau des Champs-Elysées

Ayant donc dû abandonner l'hôtel de La Bourboule, mon père fut quelque temps un collaborateur de Bernard Weinberg à Paris, jusqu'à la déclaration de guerre. Puis il fut envoyé au front, en Alsace, où il m'a raconté avoir vécu dans la maison réquisitionnée d'Albert Schweitzer. Pendant les premiers temps de l'Occupation, il nous avait expédiés en 1940 à Royan, alors en zone libre. Et il revint à Clermont-Ferrand, sa ville natale, avec ma mère et moi, en 1942, année de naissance de ma première sœur Maryvonne. Pour des actions dont je n'ai pas gardé le souvenir, il fut nommé plus tard Chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire par décret du 11 janvier 1961. Il souhaita recevoir cette distinction des mains de son beau-frère Cyril Lazare. À son retour du front, il eut pendant quelques années les plus grandes difficultés à assurer la subsistance de sa famille à Clermont-Ferrand. Nous vécûmes alors dans la maison de la vieille ville, qui avait abrité le fameux restaurant *Le Gastronome*, qui avait avant guerre appartenu aux parents de mon père. Ce restaurant était réputé pour sa gastronomie, et les nombreux repas de fête qu'il organisait. C'était là que mon père avait fait ses classes de restaurateurs, sous la férule sévère et compétente de son propre père, puis de son beau père à la mort de son père. Il me racontait qu'alors, il était courant de servir des truffes comme légume, une habitude bien perdue depuis le succès de ce champignon rare et la montée en flèche de son prix. Toujours est-il que le talent de cuisinier de mon père ne se démentit jamais, et qu'il nous permit, pendant l'Occupation et ses restrictions, d'avoir toujours su table de quoi nourrir la famille, au meilleur prix et avec ce que l'on pouvait trouver, c'est-à-dire souvent pas grand-chose.

Et pour en revenir à Bernard Weinberg sans quitter le sujet des préoccupations culinaires, habitué qu'il était des restaurants huppés, où il ne réussissait pas à obtenir les aliments les plus simples que recommandait son régime, il fut tout étonné, lors d'une visite

qu'il me fit un jour à Genève, d'obtenir avec la plus grande facilité un steak grillé sans matière grasse et des légumes cuits à l'eau, dans un petit restaurant de quartier où je l'avais conduit, sur la route de Genève à Meyrin, qui longe l'aéroport. Je me souviens qu'une autre fois, alors qu'il me conviait au restaurant de l'hôtel Président de Genève, l'entrée nous en fut refusée sous le prétexte que je n'avais pas de cravate… Cet épisode ne fit que renforcer mon mépris pour ce genre d'hôtel au luxe arrogant.

J'ai déjà évoqué la bienveillance active de mon grand père à l'égard des enfants et petits-enfants d'Yvonne, bienveillance qui s'étendait d'ailleurs aux membres plus éloignés de sa famille. C'est ainsi qu'à la Libération et à son retour de la résistance, au cours de laquelle, en particulier, il avait procédé, comme lieutenant-colonel commandant la compagnie FTP 93/21, à l'attaque du poste frontière de Saint-Gingolph le 22 juillet 1944[8], Michel (Cyril) Lazare fut associé à l'activité de Bernard Weinberg, à laquelle il resta attaché jusqu'à la vente de la Société Cinépresse en 1965. J'ai déjà dit que Bernard Weinberg s'attacha aussi un temps les services de mon père Pierre Amblard avant la guerre, et cela jusqu'à ce que ce dernier soit mobilisé et envoyé en Alsace. Cette dernière collaboration ne reprit pas à la fin de la guerre, et je crois que ce fut pour beaucoup en raison d'une certaine incompatibilité d'humeur entre mon père et sa belle-mère. Quant au neveu de mon grand père, Yves Triller, s'il ne s'attacha pas ses services, c'est lui, néanmoins, qui lui donna l'idée de créer une entreprise de vente de chocolats et de bonbons dans les cinémas, en lui assurant la clientèle de ses propres salles parisiennes.

En 1956, mon père avait repris du service comme officier de réserve dans l'armée d'occupation de l'Allemagne. C'est ainsi que j'ai vécu deux ans à Coblence avec ma famille, avant d'aller faire mes études à Paris. Puis mes parents déménagèrent à plusieurs reprises en Allemagne, allant de Coblence à Trèves, puis à Rastatt et enfin à Fribourg en Brisgau. Après ce séjour en Allemagne, mes parents partirent en Algérie, où mon père dirigea des SAS à Beni-Amran, puis à Perette. De retour d'Algérie enfin, il vint s'installer à Créteil, avec l'intention de tenir une laverie-teinturerie. Mon grand père, une fois de plus, vint alors à son secours, en lui prêtant de l'argent sans intérêt pour acheter une laverie à Bonneuil-sur-Marne et un appartement à Créteil Mont-Mesly. Par ailleurs, je dois à l'amabilité de Monique Triller[9] l'information selon laquelle, au moment où il prit sa retraite, Bernard Weinberg demanda à son neveu Yves Triller d'associer symboliquement à son entreprise ses beaux-fils Cyril Lazare, mon oncle maternel, et Pierre Amblard, mon père, et de leur verser régulièrement une petite rente.

[8] Cette opération est relatée dans le livre d'André Zénoni, *Entre lac et montagnes du Chablais… Haut lieu de la Résistance française. Saint-Gingoph et sa région frontière dans la résistance*, 1994, ainsi que dans le chapitre *L'aviateur au maquis*, témoignage de Cyril Lazare dans le livre *Les Maquis au Combat*, textes et témoignages réunis et présentés par Jean Freire. Julliard, Paris, 1970.

[9] Monique est la veuve d'Yves Triller, qui était un neveu d'Yvonne Weinberg.

Raoul Gunsbourg, beau-père de Bernard Weinberg et auteur, entre quelques-autres, de l'opéra *Le vieil Aigle*. Gravure, 1913.

Rue Grimaldi à Monaco, Yvonne Weinberg dévoile la plaque commémorative en hommage à son père Raoul Gunsbourg le 22 juin 1979. Derrière elle, son file Cyril.

À gauche, Yvonne et son beau-frère Benjamin (James) Triller, mari d'Isabelle et père d'Yves, sans date.
À droite, devant la Villa Les Palmiers à Cannes, Yvonne avec son neveu Yves et Monique, femme de ce dernier, en 1973. Bernard Weinberg a inscrit au dos de cette photo :
« Deux jolies femmes et un beau garçon. »
À noter qu'Yves avait eu un frère, Raoul, porté disparu au cours du Débarquement allié de 1944.

À gauche, Michel Lazare (dit Mickey).
À droite, ses parents Michel Lazare (dit Cyril) et sa femme Raymonde en 1979, chez l'auteur à Murs.

Le Grand Hôtel de Paris à la Bourboule, qui était la propriété de mon père lorsqu'Yvonne et Bernard Weinberg y sont venus en cure avec leur fille Rolande, qui devait devenir ma mère.

Sur cette photo prise par Cyril Lazare en février 1940, on reconnaît de gauche à droite ma grand-mère maternelle Marie-Louise Langlais, ma mère et mon père Rolande et Pierre Amblard, Bernard Weinberg et sa femme Yvonne. On voit également à gauche le petit chien Whisky de mes grands parents, qui sera cité dans un poème de Bernard Weinberg reproduit plus loin.

À gauche, l'auteur et sa sœur Maryvonne sur les genoux de notre grand père à Solignat, en 1944, peu avant son arrestation et son emprisonnement à Clermont-Ferrand. À droite, mes propres enfants, Yves et Aline, avec Bernard Weinberg, dans le jardin de sa villa de Cannes, vers 1975.

Mes grands parents venus nous rendre visite à Coblence le 13 septembre 1953. Ici à la forteresse d'Erhenbreitstein. En arrière et de gauche à droite : Yvonne Weinberg, l'auteur, Bernard Weinberg et ma mère Rolande Amblard. En avant et de gauche à droite, mes frère et sœurs Geneviève, Jean-Jacques, Andrée et Maryvonne

Dans la pièce dite « la lingerie » de l’appartement de l’avenue Foch vers 1961. De gauche à droite, ma grand-mère Yvonne Weinberg, l’auteur, Michel (Cyril) Lazare (fils d’Yvonne) et Bernard Weinberg.

Bernard Weinberg dans son appartement de l'avenue Foch, hiver 1961.

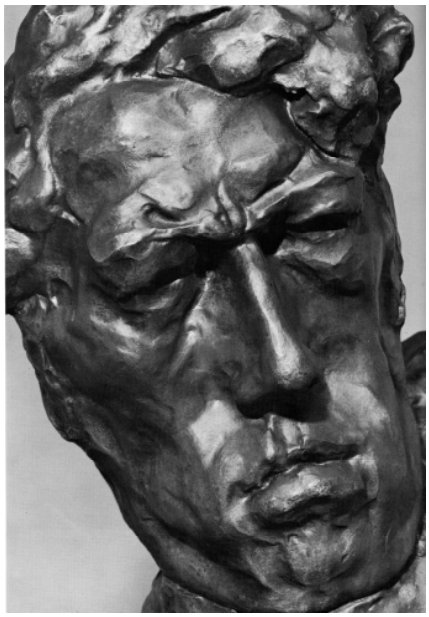
Bernard Weinberg intime

Entre autres traits de caractère, Bernard Weinberg était avide de s'entourer d'amis, qu'il recrutait volontiers dans le monde artistique, si stimulant pour lui. C'est ainsi que mes grands parents recevaient volontiers avenue Foch leurs nombreux amis ainsi que des personnalités parisiennes. À l'époque où je m'y trouvais moi-même, de même que plus tard quand j'eus acquis mon indépendance financière et que je leur rendais simplement visite, j'ai vu passer chez eux nombre de personnalités du monde des arts, dont la fréquentation enrichissait la pensée créatrice de mon grand père et comblait son désir d'échapper aux seuls calculs d'efficacité de son métier principal. L'écrivain Michel Georges Michel, chroniqueur des *Montparnos*, que j'ai eu le bonheur de rencontrer ainsi à plusieurs reprises, nous régalait de ses souvenirs des artistes peintres qu'il avait connus. Aimé Maegh, l'éditeur d'art bien connu, habitait avenue Foch un appartement au-dessus de celui de mes grands parents. Je me souviens de lui comme d'un homme qui allait régulièrement promener son chien-loup au Bois de Boulogne, et que je rencontrais en allant moi-même promener celui de ma grand-mère, sans beaucoup de conviction, je dois le dire, à l'époque ou je logeais moi-même avenue Foch. Mes grands-parents avaient évidemment des relations cordiales avec lui, mais sans qu'ils l'aient invité chez eux, à ma connaissance. Mon cousin Michel Lazare avait l'habitude, avec ses parents, de venir déjeuner avenue Foch tous les jeudis. Il m'a raconté qu'à la suite de l'un de ces repas de famille, auquel Frédéric Rossif avait participé, ils eurent l'occasion de le raccompagner chez lui. Ce fameux réalisateur habitait près de Georges Brassens, et il leur a rapporté que ce dernier se livrait à de fréquents esclandres au milieu de la nuit, en mettant bruyamment à la porte l'une ou l'autre de ses conquêtes d'une nuit qui l'avait mis hors de lui. À l'occasion de ces mêmes déjeuners du jeudi, Bernard Weinberg appelait mon cousin Mickey auprès de lui et lui faisait chanter une rengaine écrite par lui-même à cet effet, et disant à peu près : « Tu me donne un bisou, je te donne cent sous… » Ces petites inventions musicales à destination de ses petits enfants ou neveux étaient habituelles chez lui, et il était le premier à s'en amuser.

Je parlerai plus loin des musiciens, dont Bernard Weinberg chercha l'amitié et les compétences, et qui devaient lui porter assistance dans ses projets de compositeur autodidacte. Parmi les personnalités que mon grand père recevait aussi dans ses bureaux des Champs-Élysées, je citerai, outre son ami Reuven Rubin, le peintre d'Anty. C'est ainsi que d'Anty lui croqua rapidement quelques dessins dans ce bureau, que mon grand père m'a donnés plus tard. De même, il m'a raconté qu'une fois dans ce bureau, en l'attendant, Rubin dessina de tête et en couleur un très joli petit portrait de rabbin, que j'ai toujours vu exposé dans ce bureau. Plus tard à Cannes, où mon grand père prendra sa retraite, ce tableautin lui sera volé par sa dernière femme de chambre, ce qui lui causera une peine profonde.

Étant encore jeune (en 1920 : il avait 27 ans), Rubin avait réalisé pour mon grand père son propre buste en plâtre, peint en vert, tel qu'il s'imaginait à un âge plus avancé. Il est saisissant de voir à quel point son anticipation était juste. Bernard fit par la suite réaliser une copie en bronze, avec l'accord de Rubin, craignant la fragilité du plâtre et la maladresse des femmes de ménage. J'ai toujours vu ce buste à la meilleure place dans les résidences successives de mes grands parents. Il est reproduit dans l'autobiographie de Rubin, à laquelle j'empreinte sa photographie. Mes grands parents avaient également pour amie Chana Orloff, sculpteur d'origine ukrainienne, qui avait réalisé un buste en bronze d'Yvonne, que j'ai toujours connu chez eux, et dont je n'ai conservé qu'une mauvaise photographie. Chana Orloff fut également pendant plus de quarante ans une amie de Rubin, qui fit sa connaissance

à Paris en 1924, époque à laquelle elle réalisa un autre buste de lui. Elle devait mourir en Israël en 1968.



À gauche, buste en bronze de Rubin par lui-même, tel qu'il l'a reproduit dans son autobiographie (photo de Zafrir). À droite, buste en bronze d'Yvonne Weinberg par Chana Orloff.

Mais arrêtons-nous un instant à des souvenirs plus personnels, qui aideront le lecteur, le l'espère, à mieux appréhender la personnalité de Bernard Weinberg. Il était d'abord un intellectuel autodidacte, féru de musique et de littérature. Poète amateur dès sa jeunesse, il allait aussi, sur le tard, devenir compositeur, comme nous le verrons plus loin. Il m'avait raconté que dans sa jeunesse, après son départ de Bucarest, il avait appris l'italien seul et pour le plaisir, en ne faisant rien moins que lire dans le texte original *La divine comédie* de Dante. Son goût pour la langue française dépassait celui du bon français enseigné dans les écoles. Il éclatait d'un rire franc et rigolard chaque fois qu'il pensait à l'expression argotique des « mecs à la redresse, » qualifiant en argot les individus bien pensants et bien éduqués. Comme beaucoup d'intellectuels et de poètes, il était aussi passablement *dans la lune*. Dans une lettre du 16 novembre 1971, il m'écrivait : « Si tu ne savais pas encore que je suis le plus grand étourdi de la terre, voici la preuve en annexe ; une lettre du 8 novembre qui m'est revenue ce matin, puisque je me suis imaginé que ton nom était assez célèbre – du moins en France – pour que le courrier t'arrive même sans désignation de ville. Comment ai-je pu expédier cette lettre sans indiquer la ville je me le demande ; mystère et tuyau de pipe !... » Lorsque je vivais chez lui et ma grand-mère avenue Foch, il m'appelait facilement au secours quand il lui arrivait quelque mésaventure. Je me souviens avec amusement d'une fois où il m'a appelé dans sa chambre, pour constater qu'avant de s'endormir, il avait par mégarde mis son tube dentifrice ouvert sous son oreiller. Résultat évident : le tube y avait déversé tout son contenu pendant la nuit, entraînant le désarroi autant que la rigolade de mon grand père à son réveil.

Bernard Weinberg était un époux attentif et de nature conciliante. Par contre, ayant été l'enfant gâtée et préférée de son père, Yvonne n'était pas une épouse de tout repos, avec ses habitudes de luxe et ses raisonnements de classe. Sans le montrer souvent, il arrivait à Bernard de bouillir d'impatience et de perdre le contrôle, lui qui était un *self-made-man* d'origine plus que modeste, sans *a priori* de classe ni besoin de luxe ostentatoire. Ma sœur Maryvonne se souvient de l'avoir vu blanc de fureur et tout tremblant, après une prise de bec avec Yvonne

portant sur ses exigences personnelles ou de maîtresse de maison, et allant de coucher sous sa couverture de fourrure pour se calmer.

Je l'ai toujours connu de santé fragile, ce qui s'était aggravé depuis les premières opérations qu'il avait dû subir. L'*Épitre à Jeanne*, que je reproduis en annexe, révèle déjà sa participation, avec Yvonne, à une cure à Caux-sur-Montreux en Suisse dès l'année 1937, où Bernard s'est décrit « alité, souffrant et morne, sous le chaud des cataplasmes », pour soigner ses « crises de foie. » Durant l'occupation, mes grands parents ont également fréquenté la petite ville d'eau de Royat, au pied du Puy-de-Dôme et à proximité de Clermont-Ferrand. Alors que j'étais moi-même hospitalisé au Val de Grâce à Paris pour une jaunisse, durant ma période militaire, il m'écrivait, dans une lettre du 27 mars 1966, qu'il était « candidat au billard pour la 7e fois en 15 ans, » ce qui me permets de situer sa première opération en 1951. Il avait alors souvent l'occasion de me parler de ses « petites misères » de santé. Une première opération mal conduite, ayant impliqué par la suite qu'il ne cesse de se maintenir l'abdomen dans un corset et qu'il évite l'effort de porter des poids trop lourds, l'avait déjà handicapé depuis les années 1950. Et les opérations devaient alors se suivre avec un rythme soutenu. Dans une lettre du 4 mars 1969, en effet, il me parlait de ses toubibs parisiens, « qui connaissent mes boyaux pour les avoir mis à nu en 1965 et 1966. » Divers autres ennuis de santé ont suivi, l'ayant incité par exemple à aller régulièrement en cure avec sa femme, en particulier à Bourbonne-les-Bains en août 1966 et plusieurs autres fois. Je ne possède pas beaucoup de détails précis sur ces ennuis de santé, outre ceux dont il m'a fait part dans une lettre ou une autre. C'est ainsi que dans une lettre du 25 septembre 1967, il m'écrivait : « Il m'est tombé sur la tête une 'tuile' de la grosseur d'une montagne, à laquelle je ne m'attendais vraiment pas.

« Nous partons à Paris vendredi le 29 septembre et le 8 octobre je rentre en clinique pour une nouvelle opération de polype, car une nouvelle excroissance sur le colon – pareille à celle extirpée l'année dernière – est apparue ces derniers mois. »

Dans une autre lettre expédiée de Cannes le 5 mars 1970, il me parle « des phénomènes analogues à ceux qui ont précédé mes deux opérations de polype sur le colon [et qui] ont déterminé l'excellent spécialiste que nous avons à Cannes d'ordonner une nouvelle radiographie.

« Le résultat de cette radiographie, qui m'a été fourni avant-hier, n'est pas mauvais, dans le sens que je ne serai pas obligé de passer une troisième fois sur le billard, mais je ne sais vraiment pas si et quand je verrai la fin de ces misères. »

Je sais également qu'à une date que j'ai oubliée, il s'est fait opéré de la cataracte, recouvrant alors avec ravissement une vue normale. Depuis ce temps cependant, il craignait la lumière trop vive et portait facilement des lunettes de soleil. À mentionner encore ce qui n'était peut-être pas un handicap d'origine physiologique, mais qui n'en a pas moins longtemps empoisonné sa tranquillité : sa hantise de toutes espèces de bruits, dont il se plaignait souvent qu'ils l'empêchaient de dormir au cours de ses siestes diurnes quotidiennes ou pendant la nuit. Dans une carte postale envoyée de Cannes, en juin 1965, alors qu'il n'avait pas encore aménagé dans sa villa, il m'écrivait par exemple : « Ne pouvant supporter la vie d'hôtel, nous avons pris un joli appartement meublé à l'adresse ci-dessus [Isola Bella, 104, avenue de Vallauris]. Malheureusement, dans ce quartier super résidentiel, qui m'a semblé très calme, j'ai trouvé la journée un concert canin et toute la nuit une symphonie de crapauds. Je vis donc avec des boules dans les oreilles. » Anecdote amusante, alors qu'il vivait déjà depuis plusieurs années dans sa villa Les Palmiers, il avait sollicité l'aide de ma femme pour écrire une lettre au maire de Cannes, afin de lui demander de déplacer des tourterelles, dont les roucoulements perpétuels l'énervaient au plus haut point. Inutile d'ajouter que cette lettre n'eut pas de suite !

Autres ennuis domestiques, ceux qu'il devait connaître avec ses derniers employés de maison, qu'il hésita longtemps à renvoyer, et sans enfin s'y résoudre, car il était foncièrement bon et charitable. En effet, pour avoir lui-même connu la précarité dans sa jeunesse roumaine, il ne pouvait voir un mendiant sans lui donner quelque pièce. J'ai déjà mentionné le vol de son portrait de rabbin, crayonné par Rubin dans son bureau des Champs-Élysées. Il avait encore déploré la mystérieuse disparition de quelques souvenirs précieux, auxquels il tenait beaucoup, comme il me l'écrivait le 25 septembre 1967, et son honnêteté naturelle lui faisait alors seulement supposer un oubli ou une étourderie de sa part. Dans cette lettre, il me demandait « si par hasard, je t'ai fait cadeau d'un canif et d'un crayon en or 2 couleurs. C'est un souvenir très cher qui me vient de Mr Margulies, et je ne sais pas où il se trouve. Depuis 48 heures je cherche comme un fou et – par acquit de conscience – je frappe à toutes les portes, car avec ma mauvaise mémoire actuelle, tout est possible. » Semblable mésaventure était déjà arrivée à ma femme (disparition d'un collier) et à moi-même (disparition de boutons de manchette ayant appartenu à mon arrière-grand-père Gunsbourg). Or j'apprenais par mon grand père que ma mère avait été également victime d'un vol à la villa Les Palmiers. Dans une lettre du 28 août 1971, il m'écrivait en effet : « Nous venons de recevoir une lettre de ta mère qui – en liaison avec la perte du collier de Fernande – nous dit qu'à elle aussi il lui a manqué un bijou de valeur l'année dernière, lors de son séjour à la villa.

« La coïncidence lui paraissant bizarre, elle nous met en garde de ce qui pourrait arriver à d'autres invités chez nous.

« J'avoue que nous sommes troublés. J'apprends <u>à peine maintenant</u> la disparition du bijou de ta mère. Si elle nous l'avait dit plus tôt il est probable que nous aurions fait le nécessaire pour que de tels faits ne se reproduisent plus. Je ne sais pas ce que nous allons faire maintenant. Surtout que Hugo et sa femme [Josette] partent en vacance le 1er septembre et nous ne pouvons plus approfondir la question avec eux avant leur retour. Nous sommes littéralement empoignés par cette question !... »

En réalité, aucune suite ne fut donnée à ces larcins, qui n'étaient ni les premiers ni les seuls (faisant suite à diverses disparitions d'objets de valeur dans la villa, que ma grand-mère me signalait régulièrement) et cette Josette réussit à s'accrocher chez mes grands parents, et plus tard chez ma grand-mère restée seule, et la dépouilla proprement de tous ses biens (y compris des souvenirs de famille), sans que je réussisse à faire intervenir préventivement la justice cannoise en essayant, avec l'aval de son neveu Yves Triller, d'obtenir qu'Yvonne soit mise sous tutelle pour la protéger. Je n'eus pour toute consolation que le plaisir d'avoir publié un poème vengeur dans ma plaquette *Un chat un chat* :

Prenant prenant !

Grand maman solitaire, entourée par excès
De graines de rapine et plantes carnivores ;
Grand maman millionnaire, par le menu taxée,
Aveugle ne voit plus fondre son cocon d'or.

Un petit personnel a, préoccupé d'elle,
Sous l'œil indifférent du juge des tutelles,
De main de maître embobiné la centenaire,
Et s'est employé à la mettre à découvert.

Nettoyage accompli, ces vers nécrophages
Sont à leur tour entrés en vieillesse dorée,
Attendant des suivants les ultimes hommages

D'un élan spontané vers cet âge adoré.

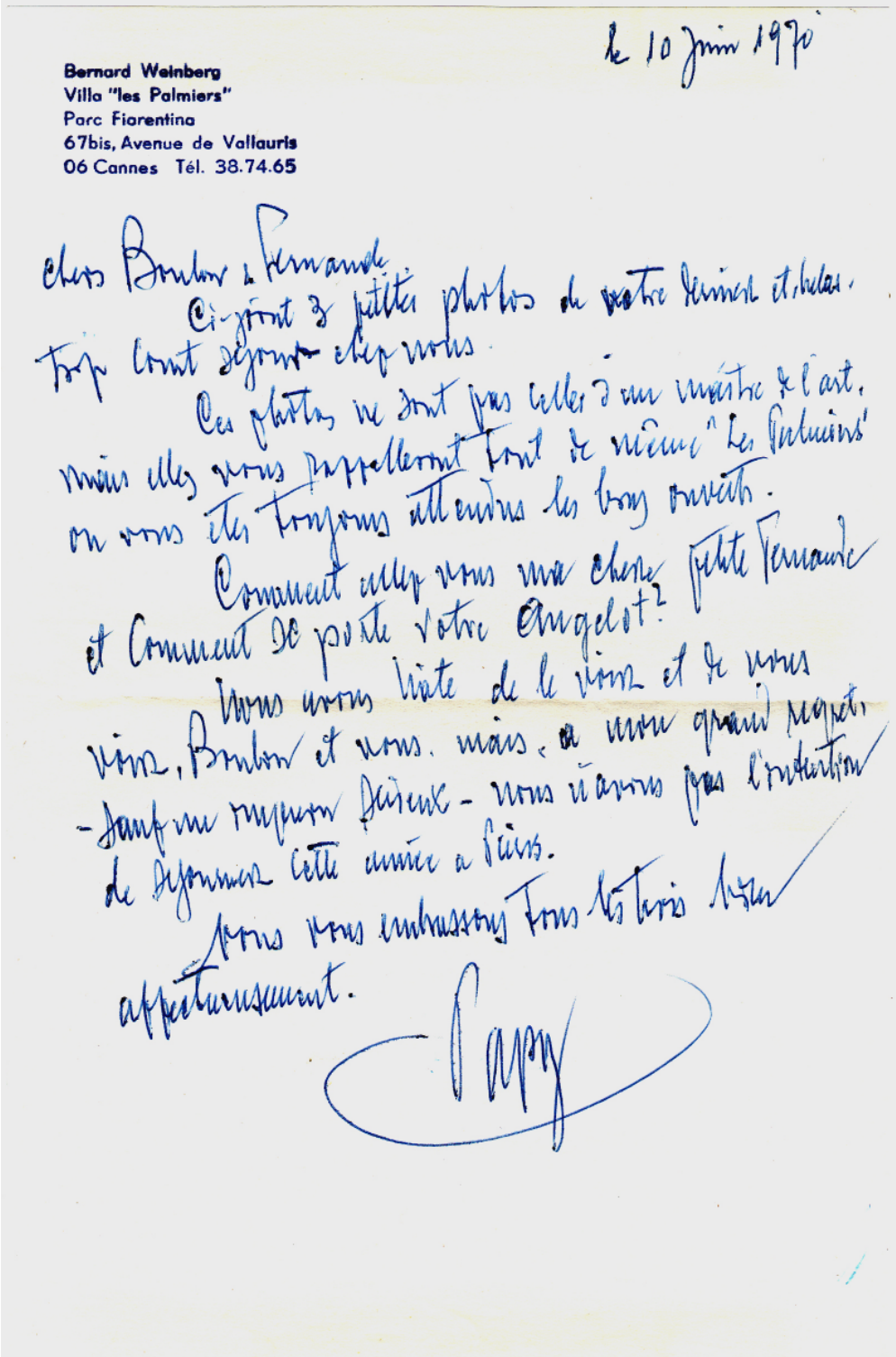
Ils ont vidé l'aïeule, et le crime a payé,
Jusqu'à ce que voleur à son tour volé
Renouvelle sans fin un décor sauvage,
Où l'ouragan d'amour ne fait guère de ravages.

Ainsi prenant-prenant va la gent parasite,
Misère aérobie au grand jour vautrée.
Pourquoi voudriez-vous qu'un prédateur hésite,
Quand la proie se défend à petits pas feutrés ?

Et pour ne pas finir sur cette note sombre, je citerai un dernier détail pour documenter quelque peu ce que fut la vie privée de mes grands parents. Yvonne et Bernard ont toujours aimé avoir des chiens, auxquels ils étaient très attachés. J'ai déjà mentionné le premier chien *Whisky* que je leur ai connu, figurant à la fois sur une photo précédemment reproduite et sur un poème de Bernard que je cite plus loin. Je dois tout spécialement mentionner aussi le chien loup qu'ils possédaient à l'époque où je logeais chez eux avenue Foch. Il était alors dans mes attributions de le sortir régulièrement pour ses besoins, et je détestais copieusement l'idée que ma grand-mère me surveillait alors de sa fenêtre, pour me reprocher toujours ensuite d'avoir trop accéléré le mouvement en tirant sur la laisse de *Flic* et en l'empêchant de prendre son temps. Ce chien loup a dût être euthanasié, après avoir méchamment mordu ma grand-mère sans raison apparente, et ce ne fut pas sans beaucoup de regrets que mes grands parents le firent piquer. Témoigne encore de leur amour des chiens leur chagrin, quand ils allaient perdre l'un d'eux. Dans une lettre expédiée de Cannes, le 7 février 1972, mon grand père m'écrivait : « La semaine dernière, nous avons eu un jour d'immense chagrin ; *Sica* [leur petit chien d'alors] a été opérée de tumeur dans le ventre (et nous ne savons pas encore si cette tumeur est cancéreuse ou non). »

Bien que ce ne soit pas là un trait particulier de son amour des bêtes, je mentionnerai enfin une anecdote amusante, survenue lors de l'une des visites de ma petite famille à Canes. Mon grand père avait décidé de nous emmener en promenade en direction d'un étang de la région, où, avec rémunération, on pouvait pécher des truites mises là en quantité à cet effet. Je reverrai toujours Bernard péchant avec facilité, et probablement pour la seule fois de sa vie, des truites qu'il faisait détacher de sa ligne par son chauffeur, répugnant à le faire lui-même, ce qu'il n'aurait d'ailleurs pas su faire pour avoir toujours été très maladroit de ses dix doigts. Ma grand-mère et sa cuisinière se chargèrent ensuite de nous faire déguster ces poissons péchés fièrement par nous-mêmes.

Yvonne et Bernard dans leur salle à manger de l'appartement de l'avenue Foch en 1965. A l'extrême gauche, mon père, et à l'extrême droite ma mère.



le 10 Juin 1970

Bernard Weinberg
Villa "les Palmiers"
Parc Fiorentina
67bis, Avenue de Vallauris
06 Cannes Tél. 38.74.65

chers Boulou & Fernande,

Ci-joint 3 petites photos de votre Yvonnet et bébé.

Trop court séjour chez vous.

Ces photos ne sont pas celles d'un maître de l'art, mais elles vous rappelleront tout de même "Les Pelouses" où vous êtes toujours attendus les bras ouverts.

Comment allez vous ma chère petite Fernande et Comment se porte votre Angelot?

Nous avons bien de la vie et de vous vous, Boulou et vous. mais, à mon grand regret, - sauf un imprévu heureux - nous n'avons pas l'intention de séjourner cette année à Paris.

Nous vous embrassons tous les trois bien affectueusement.

Papy

Lettre de Bernard Weinberg (« Papy ») à l'auteur (Yvonne et Bernard m'ont toujours appelé « Boulou »), alors que ma femme Fernande et moi avions annoncé à ses arrières-grands parents la naissance de notre « angelot », notre fils Yves, né le 15 mais 1970. Nous étions nous-mêmes à Gif-sur-Yvette à cette époque. Je reproduis cette lettre pour les amateurs de graphologie, qui auraient l'heureuse idée de s'intéresser à cet homme d'exception en analysant son écriture. Elle sera à comparer avec son écriture d'un poème de l'époque roumaine, reproduit plus loin.

Le chien-loup *Flic*, endormi dans l'appartement de l'avenue Foch et croqué par l'auteur en avril 1953…

… puis promené par le même sur l'avenue Foch à Paris, devant la maison d'Yvonne et Bernard.
La photo a été prise par ce dernier.

Un homme de cinéma

Je n'ai pas d'informations détaillées sur ce que fut la vie professionnelle de Bernard Weinberg pendant les dix premières années de son séjour à Paris, avant la création de la Société Cinépresse en 1932. Je me souviens tout au plus, ce que j'appris de sa propre bouche, qu'il œuvra dans le transport du pétrole, ainsi que le rappelle la courte notice biographique citée plus bas en photocopie, ce qui lui permit vraisemblablement de réunir les fonds nécessaires à la création de la Société Cinépresse.

Dans une « lettre à propos du dernier "Archives" consacré à Lo Duca » et datée du 29 décembre 2007, Jean-Jacques Meusy écrit que Bernard Weinberg « fonda en 1932 la société Cinépresse (…), avec de faibles moyens financiers. Le capital initial était en effet de 200 000 francs lorsqu'il ouvrit la première salle " Ciné Paris-Soir " à Paris, au 5, avenue de la République avec l'appui du journal éponyme. La formule et la programmation étaient comparables à celles des Cinéac. Sa société se développa au cours des années trente et Paris comptait à la veille de la Seconde Guerre mondiale cinq " Ciné Paris-Soir " dont un sur les Champs-Élysées. » Dans l'*Annuaire biographique du cinéma et de la télévision en France 1953-1954*, Paris, Contact Organisation, 1953, on peut lire cette notice, rédigée par Bernard Weinberg lui-même : « Directeur de Circuit d'Exploitation. Né le 02-12-1892 à Bucarest (Roumanie) – D'abord dans les pétroles Fonde en 1932 circuit Cinépresse [salles 'Paris-Soir'] – Conférencier – réalisateur de courts métrages en format réduit. Président directeur général de Cinépresse (Exploitation des salles 'Monte-Carlo', 'Les Reflets' et 'Les Images' à Paris). Conseiller technique de la Commission du Choix des Films du Cinéma d'Essai. Dom. : 78 [en réalité 76], Av. Foch, Paris (16e) KLE. 86-68. Bureaux : 52, Champs-Élysées, Paris (8e). BAL 50-68. » Notons en passant que dans ses propres choix de programmation, mon grand père ne se laissait pas facilement influencer par les gens de la profession. Je me souviens d'avoir assisté à la sortie du film d'Hitchcock, *Mais qui a tué Harry ?*, au cinéma Monte-Carlo en 1955. Tous les collègues de Bernard Weinberg avaient alors estimé que c'était folie de programmer un Hitchcock au mois d'août à Paris. Or le film eut d'emblée l'immense succès que l'on sait, et resta à l'affiche aux Champs-Élysées pendant trois mois, ce qui était exceptionnel.

Jean-Jacques Meusy explique encore (communication personnelle) : « Les salles de la société anonyme Cinépresse passaient à l'origine, comme les salles Cinéac, des actualités et des courts métrages. Elles portaient alors toutes le nom du journal Paris-soir (Ciné Paris-Soir – futur Monte-Carlo – sur les Champs-Élysées, Ciné Paris-Soir Ternes – futur Reflets puis Calypso – dans le 17e, Ciné Paris-Soir Raspail – futur Studio Raspail – dans le 13e, Ciné Paris-Soir Clichy – futur Les Images - en association avec Robert Philippe dans le 18e, Ciné Paris-Soir République – futur Studio République – dans le 11e.) Il s'agissait d'une entente publicitaire analogue à celles passées par le réseau Cinéac avec plusieurs grands journaux. La plupart des gens croyaient que ces salles appartenaient à Paris-soir, ce qui n'était pas le cas. »

J'ajoute que le cinéma des Champs-Élysées, qui se nommait, en effet, le *Monte-Carlo* quand je l'ai connu et fréquenté, était situé au n° 52, qui était également l'adresse de la société Cinépresse. C'était une salle assez petite (environ 300 places), mais qui bénéficiait d'une situation exceptionnelle. Exceptionnelles aussi étaient les soirées d'inaugurations de certains films projetés en exclusivité, une formule qui a maintenant presque disparu. Certaines de ces soirées avaient été honorées de la présence d'invités prestigieux, tels Walt Disney, qui avait des bureaux dans ce même immeuble, ou Fellini et sa femme, à l'occasion de la sortie du film *La Strada*, auquel j'eus alors le privilège d'assister. Le cinéma *Monte-Carlo* a depuis été

remplacé par un magasin *Virgin Mégastore*. Autre manifestation, qui s'est tenu cette fois au cinéma Clichy, à laquelle je n'ai pas assisté, mais dont j'ai gardé un enregistrement sur disque 33 tours non commercial, un Gala Cinépresse fut donné le 29 janvier 1946 à l'occasion de la projection en première exclusivité, le lendemain et au cinéma Monte-Carlo, du film *La grande épreuve*, film de synthèse réalisé par le Service Cinématographique des Armées et qui retrace l'ensemble de la Seconde Guerre mondiale, en adoptant le point de vue des Forces Françaises Libres. Ce Gala a été l'occasion de glorifier la résistance et la Libération récente de la France. Il fut donné en présence du ministre des Armées Edmond Michelet, et l'on y acclama Germaine Sablons dans le *Chant des partisans*, qu'elle avait chanté pour la première fois le 30 mai 1943 à Londres. La première partie musicale de ce Gala fut retransmise sur les ondes de la Radiodiffusion française. Mais ceci se passait, en effet, après l'Occupation, période dramatique dans la vie de Bernard Weinberg, où il avait dû abandonner provisoirement ses activités de Directeur de Circuit d'Exploitation.

Dans sa *lettre à propos du dernier "Archives" consacré à Lo Duca*, déjà citée, Jean-Jacques Meusy précise encore : « Au moment de l'Occupation, Bernard Weinberg fut contraint d'abandonner les établissements qu'il dirigeait. Il reprit après la Libération trois de ses anciens " Ciné Paris-Soir " parisiens, dont celui du 27, avenue des Ternes, qu'il rebaptisa Les Reflets. La formule des cinémas d'actualités, déjà en perte de vitesse à la fin des années trente, appartenait désormais au passé. Les Cinéac qui subsistaient ne conservaient plus que le nom et passaient en fait des longs-métrages. En 1949, Bernard Weinberg fut l'un des fondateurs du " Cinéma d'Essai ", émanation de l'Association française de la critique de cinéma, à laquelle il apporta l'appui logistique de sa salle des Ternes. » Je me souviens très bien de cette soirée chez mes grands-parents, où Bernard Weinberg cherchait un nouveau nom pour son cinéma de l'Avenue des Ternes, dont il renouvelait la programmation ; il a de suite adopté le nom que je lui suggérais moi-même, *Les Reflets*, un nom qui m'avait été inspiré par l'idée que le film, et spécialement le film d'actualité, peut être considéré comme étant un reflet de la réalité. Mes grands-parents occupaient alors un petit appartement de la rue du Colonel Mol, dans le 16e arrondissement, avant d'avoir trouvé leur dernier logement parisien au 76 de l'avenue Foch. Mais revenons au texte déjà cité de Jean-Jacques Meusy : « D'après Evelyne Cauhépé (cinéma Cardinet, cofondatrice de l'AFCAE[10]), le cinéma Les Reflets, 500 places, avait été entièrement converti au " Cinéma d'Essai " avec Lo Duca à la programmation, mais le succès n'avait pas toujours été au rendez-vous. La biographie de Bernard Weinberg mentionne le rôle de conseiller technique qu'il assurait alors auprès de la " Commission du choix des films du Cinéma d'Essai ". »

Je tiens encore de l'amabilité de Jean-Jacques Meusy les informations suivantes concernant la période de l'occupation allemande, après la défaite française de la dernière guerre et l'armistice du 22 juin 1940 : « D'après un entretien que j'avais eu avec Jean-Paul Thirriot et sa sœur en 1987, Bernard Weinberg aurait demandé au début de l'Occupation à leur père, Marcel Thirriot, de prendre en charge ses affaires (dans des conditions que j'ignore) pour les préserver des lois anti-juives. À la Libération, la famille Thirriot a conservé les salles du 11e et du 13e (dans des conditions que j'ignore également, mais il ne semble pas qu'il y ait eu de malversation.) »

Nous voici donc arrivés à la période la plus tragique de la vie de mon grand père et de ma grand-mère, celle de l'Occupation. Outre la sinistre parenthèse de la prison pour cause de judaïsme, ce fut une période d'inactivité professionnelle forcée, mais riche d'une activité artistique nouvelle, comme nous le verrons plus loin. Mais en attendant, plongeons quelque temps dans l'horreur de la domination nazie en France.

[10] Association Française des Cinémas d'Art et d'Essai.

La prison

Il me faut, en effet, revenir maintenant sur les événements qui ont marqué la vie de Bernard Weinberg pendant l'Occupation. Ayant donc été contraint d'abandonner la conduite de ses affaires à Paris, il s'était réfugié à Clermont-Ferrand, ville natale de mon père, et où ma famille vivait alors depuis son retour de Paris en 1941. Mon grand père n'était pas seulement en danger en tant que Juif, mais il était particulièrement recherché par les Allemands pour avoir, avant la guerre, réalisé un film 16 mm hostile à Hitler. C'est du moins ce qu'il m'a dit, mais je n'ai pas su retrouver trace de ce film.

Après que la zone Sud avait été à son tour occupée par les Allemands, et que Bernard et Yvonne Weinberg s'y cachaient sous un faux nom, ils connurent une première mésaventure qui aurait pu tourner au tragique. Sortant un jour de leur appartement, ils voient à leur porte une affiche indiquant que ce dernier était réquisitionné pour les Allemands. Ils apprirent que ces derniers étaient venus sonner à leur porte, et que rien ne s'était passé en raison d'une panne providentielle d'électricité. Mes grands parents s'empressèrent alors de quitter cet appartement. Ils se sont ensuite réfugiés dans un petit village auvergnat, Solignat, et ma sœur et moi avons été confiés à leur garde, loin des périls de la grande ville. Mon grand père me répétait souvent, mi-riant mi-épouvanté, une mauvaise frayeur qui lui était arrivée par ma faute dans la ferme que nous habitions alors : un jour, il a trouvé ma sœur installée par moi-même sur une chaise perchée sur une table. Cela n'aurait pas été trop grave si, pour couronner le tout, la table n'avait pas été tout près du poêle chauffé à blanc ! (C'est-à-dire tout rouge !) J'ai alors eu droit à une mémorable fessée : mémorable surtout pour mon grand père, qui ne m'avait jamais frappé auparavant, car moi-même, je n'en ai pas gardé le moindre souvenir. Mon souvenir le plus marquant de cette époque était d'avoir vu, dans la cour de la ferme, courir une oie qu'on venait de décapiter !

Et à Solignat, mes grands parents ne gardèrent pas longtemps le même anonymat qu'à Clermont-Ferrand, puisqu'un jour, ils ont été dénoncés comme Juifs. J'en arrive ainsi à la seconde partie de son autobiographie, que Bernard Weinberg a intitulé *Le 'violon'. Histoires vécues*, et qui relate cette période sombre de sa vie où il connut la prison à Clermont-Ferrand, à proximité de l'appartement où vécu l'écrivain auvergnat Alexandre Viallate, un ami de ma tante Julie Borel. Bernard Weinberg prévoyait vraisemblablement de tirer un ouvrage de cette expérience carcérale, sous le pseudonyme de Charles Bernard (son nom d'emprunt sous l'Occupation), et dont il avait établi comme suit le schéma :

Préface
L'arrestation à Solignat (26 mars 1944)
L'arrivée au 'Central' [Fiche d'écrou ; fouille ; règlement qui s'oppose à l'usage des médicaments ; l'aspect du *violon* ; mes camarades de détention (les 'jeunes détenus politiques' ; le prestidigitateur ; le voleur blond ; les jeunes chenapans chanteurs.)]
Première nuit au *violon* (le ciment ; les couvertures ; les rats ; la *tinette* ; l'horloge de la cathédrale ; l'attente ; les dormeurs ; l'insomnie ; les [mot illisible] cassés.)
Premier jour au *violon* [le réveil ; le ménage ; la toilette ; le petit déjeuner ; la fiche anthropométrique ; la 'relaxation' ; le *violon* des femmes (la voleuse de la {mot illisible} et son mari) ; le déjeuner ; l'après-midi ; le soir ; le vieil ivrogne ; l'agent Bayol.)
Types et moments caractéristiques [les agents ; les officiers ; les *Bicots* ; les voleurs de bicyclette ; l'ivrogne d'Imbert ; le chiromancien ; les terroristes ; la bohémienne ; la

grosse voleuse ; la petite fille irrespectueuse ; les inspecteurs de police ; la {vieille} voleuse d'enfants ; Pélagie ; la première promenade après trois semaines ; les nuits (bruits ; alertes ; nouveaux entrants) ; les amis de la Gestapo ; (et avec un point d'interrogation : défense impossible ; enfin l'avocat ; demandes inutiles ; changement de défenseur ; {mot illisible} d'internement) ; lutte finale ; libération le 10 mai 1944).

Conclusion

Voici le texte dactylographié de ce récit (dont je conserve les fautes légères) :

« Encore un livre sur les tragi-comédies en marge de l'immense drame vécu par la France sous l'occupation du boche maudit.

« Ce n'est certes pas, le kaléidoscope, grand et poignant du martyre supporté par des dizaines de milliers de Français et de Françaises, arrêtés, torturés, déportés, assassinés par la Gestapo et par ses odieux acolytes de Vichy. C'est tout simplement le récit véridique d'une détention de 44 jours dans l'un des ignobles *violons* de France, qui ont servi aux bourreaux de Vichy comme antichambre des camps d'internement où ils avaient coutume d'expédier les patriotes tombés entre leurs griffes.

« Le *violon* ! – Je me suis demandé depuis le jour où je l'ai connu (et je me le demande encore) qui et pourquoi a donné le nom de l'instrument divin à ces cages infectes, où l'homme le plus énergique et le plus trempé dans la souffrance, finit par se sentir réduit à l'état de bête malpropre et malodorante…

« L'étrange baptiseur a dû probablement se dire que les cris et les larmes qui (un blanc) dans ces horribles cages ressemblent bien aux sanglots du violon. C'est la seule explication que je puis trouver à cette homonymie.

« Et pourtant, j'ai rencontré dans cette prison sordide, des cœurs et des âmes, de Français et de Françaises, qui brillaient dans ce cloaque comme l'or dans la boue. De nobles cœurs, des âmes simples, mais profondes qui oubliaient leurs propres souffrances devant celle des autres et qui supportaient leur martyre vaillamment, ne perdant pas un seul instant leur confiance dans l'étoile de la France.

« Où sont à présent ces braves, ces admirables patriotes les *réfractaires*, les *bolcheviks*, les *terroristes*, les *agents de l'Étranger* qui, pour avoir tout simplement voulu rester français, ont été envoyés, après des semaines et des mois de souffrance au *violon*, expier leurs crimes dans les camps d'internement ?

« Où êtes-vous DANIEL, le G.M.R. gaulliste venu en *tôle* avec votre uniforme ? Et vous ALEXANDRE, BRUN, DUCROY, BRUNET, jeunes gens ayant à peine trempé vos lèvres dans la coupe de la vie ? Et vous MARTIN, père de famille arraché à votre foyer parce que *subversif* ? Et qu'est donc devenu votre inséparable Grolier, ce gros bourru, mais brave ami qui parfois montrait un bon sens étonnant et qui n'avait qu'une crainte ; celle que son fils *maquisard* ne vint avec des *copains* pour essayer de le délivrer ?

« Je pense à vous, mes chers camarades de mauvais jours et comme je serais heureux d'apprendre que vous êtes tous revenus sains et saufs après les horreurs que vous avez vécues. Hélas, j'ai des motifs de craindre le sort de beaucoup d'entre vous, surtout de ceux que le tigre germanique a ramenés dans sa tanière !

« C'est donc en premier lieu, en hommage à votre vaillance et à la mémoire de ceux d'entre vous qui sont tombés pour la France que j'écris ce livre.

« Et puis il y a une autre question qui me tient à cœur.

« En tant que Juif, j'ai eu ma part de calvaire que mes coreligionnaires de France, comme, hélas, de tant d'autres pays, ont eu à gravir pendant l'omnipotence allemande.

« Plus que mes souffrances physiques, les tortures morales que j'ai subies du fait de la législation vichyssoise et des miasmes antisémites exhalés par LAVAL, HENRIOT, DÉAT & Cie, ont touché parfois les limites de l'endurance humaine.

« Je pouvais donc craindre que sous l'influence des lois, de la radio, de la presse, des mots d'ordre lancés dans les réunions et des slogans affichés dans la rue, et dont celui de *Mort aux Juifs* n'était pas le plus odieux, l'âme de la France prit le pli antijuif qu'on s'efforçait de lui donner.

« Or, j'ai pu constater pendant ma captivité, que les boches, allemands et français, perdaient leur temps et leur jeunesse avec leur propagande antisémite. L'âme de la France, pétrie par 150 ans de liberté et de compréhension humaines, réfutait d'instinct, les brumes dont on voulait l'envelopper et loin de se laisser prendre aux filets des GOEBBELS de tous calibres, compatissait à la douleur juive et essayait d'améliorer, par sa chaude sympathie, et souvent par des actes empreints de la plus haute noblesse, le sort terrible des victimes de la haine raciale.

« Il y eut, certes, même en dehors de Vichy et de ses meutes, quelques Français empoisonnés par le virus hitlérien. Mais leur nombre fut si réduit par rapport à la grande masse restée parfaitement saine, qu'on peut dire en toute tranquillité que les efforts des antisémites ont fait un fiasco complet.

« D'autres, plus qualifiés que moi, raconteront sans doute les multiples preuves de solidarité humaine données par le peuple français aux Juifs malheureux pendant cette époque tragique. Et on apprendra là-dessus des histoires dignes de figurer dans une anthologie de la bonté chrétienne. Comme, par exemple, celle de mes chers amis P.T. qui au péril de leur vie ont recueilli une fillette juive de 6 ans, dont les parents s'étaient sauvés pour échapper à la Gestapo, et qui, pendant plus de 2 ans l'ont choyée comme si elle avait été leur propre enfant. Et comme ils furent joyeux et malheureux en même temps le jour où, les boches partis, les parents de la gosse purent ressortir à la lumière et venir reprendre leur enfant !

« Je suis persuadé qu'aujourd'hui encore, ces admirables amis rient d'un oeil et pleurent d'un autre lorsqu'ils pensent à la petite juive, qu'ils ont sauvée, qu'ils adoraient de tout leur cœur de braves gens et dont ils durent se séparer lorsque le péril disparut. Des êtres comme les P.T. font honneur à la France et au genre humain tout entier.

« Mais, en dehors de ces grandes actions, j'ai vu au *violon* des gestes qui, pour ne pas être aussi importants, m'ont prouvé que le cœur de la France est toujours le même.

« Des petits, des humbles, qui auraient du avoir assez de leurs propres peines, se sont penchés sur mes souffrances, et sur les souffrances de ma femme, prisonnière comme moi, et nous ont aidé, par leurs paroles et par leurs actes, à supporter, sans fléchir, l'horreur de notre situation. Il y a même eu des agents de police, des simples *flics* préposés à notre garde, qui nous ont donné de telles preuves de compréhension et de solidarité humaine que nous ne pourrons jamais oublier ce que nous leur devons. Et pourtant, ils savaient tous que nous étions juifs. Je crois même que c'est précisément parce qu'ils le savaient, qu'ils ont souvent risqué leur situation et peut-être leur liberté, pour adoucir notre régime.

« Il faut que cela se sache ! Il faut que le monde connaisse dans ses moindres recoins l'âme de la France, de la vraie, de celle qui, saignant par mille blessures, trouvait encore le moyen de soulager la douleur des autres.

« Et il faut qu'ISRAEL aussi sache et se souvienne que la France à qui nous devons notre émancipation européenne a été digne de sa grande tradition pendant l'horrible tornade qui a failli emporter nos communautés continentales.

« Si mon récit contribuait un peu à cela, je me considèrerais libéré d'une petite parcelle de l'immense dette de reconnaissance contractée envers ma patrie adoptive, cette France admirable, aussi grande dans ses revers que dans ses triomphes.

CHAPITRE PREMIER
ARRÊTÉS !

« - Police française ! Vos papiers ! Ces 4 mots prononcés par une voix métallique, dans la petite entrée de notre masure campagnarde, me frappèrent au cœur comme 4 coups de stylet. Et dans mes oreilles, encore bourdonnantes de grippé, résonnèrent distinctement les 4 coups du destin par lesquels débute l'immortelle 5ème de BEETHOVEN.

« Police française ! Il était donc là le malheur que je redoutais depuis si longtemps et dont, les derniers jours notamment, je sentais l'invisible présence autour de moi !

« Et bien puisque le jeu est fini ; puisque nous sommes découverts, allons-y, ouvrons la porte et faisons face à notre destinée !

« Cela se passait par un beau dimanche de fin mars, à trois heures de l'après-midi. Mal remis d'une mauvaise grippe, je m'étais allongé après déjeuner, dans ma chambre, pour prendre un peu de repos. Mon gendre et ma belle-fille, venus la veille pour passer le week-end avec nous et avec leurs deux enfants [l'auteur et sa sœur Maryvonne : voir la photo page $], confiés à notre garde, faisaient également la sieste. Dans sa chambre ma femme lisait. Le village, où nous étions allés nous camoufler et mettre à l'abri nos deux petits enfants, trop exposés aux bombardements dans la grande ville, était paisible comme d'habitude. Je le croyais du moins.

« Je saute donc de mon lit, j'ouvre la porte et je vois devant moi, immobile comme une statue et braquant sur moi sa mitraillette, un G.M.R.[11] botté, casqué. C'était un tout jeune homme. Les contours de sa figure ont disparu de ma mémoire. Mais je revois encore, ses yeux d'acier, son regard fixe, inquiet et inquiétant, dont je n'oublierai jamais le souvenir.

« Dans la chambre de ma femme, contiguë à la mienne, un policier en civil, scrute ses papiers. Trapu, des grands yeux exorbités, mais pas antipathiques au fond.

« - Vos papiers, Monsieur, m'enjoint-il brièvement. Je le prie de me suivre dans ma chambre. Là je lui montre ma carte d'identité établie par le Maire du village. Il hoche la tête. J'attends angoissé, le cœur battant à tout rompre.

« - J'ai des motifs de croire que cette carte ne correspond pas à votre véritable identité, prononce-t-il, enfin, d'une voix bourrue. Ça y est, on est pris. J'essaie néanmoins de lutter un peu.

« - Venez donc tous les deux vous expliquer à la Mairie, ordonna-t-il à nouveau.

« Je regarde ma femme. Elle est livide. Mon gendre et ma belle-fille sont sur le pallier. Nos regards se croisent. Rien à faire. Il faut se soumettre.

« Nous enfilons vite nos manteaux et sortons suivis par le policier en civil et par le G.M.R. toujours mitraillette au poing. En bas, devant la femme de ménage, étrangement tranquille pour la circonstance, un autre G.M.R., mitraillette en bataille. Le régime de Vichy fait bien les choses !

« En route vers la Mairie je me confesse au policier : je lui déclare ma véritable identité.

« - Je le savais, me répond-il, car vous avez été dénoncés en même temps que des paysans faisant partie de la Résistance. Vous avez donc bien fait de me dire la vérité.

« Je le regarde stupéfait. Il y a donc une rafle dans le village ? Et cela, à la suite d'une dénonciation ? Qui a pu commettre une telle monstruosité et pourquoi ?

---

[11] **GMR** = Groupe mobile de réserve.

« Nous arrivons à la Mairie. De tous les côtés, des G.M.R. mitraillette au poing. Ils sont une centaine. Un inspecteur assis à une grande table, vérifie les papiers des dénoncés. Il y a des jeunes, des vieux, des femmes aussi. Chez certains on a trouvé des armes. Chez d'autres des autos, de l'essence. Un vieux couple de fermiers a été amené parce que leur fils s'est sauvé. Les pauvres gens sont hébétés. Ils ne comprennent pas ce qu'on leur veut ; à leur porte aussi, le destin vient de frapper les 4 coups fatidiques.

« L'inspecteur qui paraît être le chef de l'expédition prend nos papiers. Il les examine. Je lui dis à lui aussi, la vérité. Il me fait la même réponse que le policier qui nous avait arrêtés, et me montre dans son dossier, le passage de la dénonciation qui nous concerne.

« Il note ma déclaration et nous fait savoir qu'il est obligé de nous emmener immédiatement. Le cœur galope, le plafond tourne. Pourtant, il faut obéir.

« Nous demandons à voir nos enfants, à prendre un peu de linge. Accordé. Un inspecteur, revolver à la main, nous accompagne chez nous. Une petite valise. Des adieux déchirants aux petits enfants que nous adorons, un regard navré à notre vieux petit toutou qui jappe, comme s'il avait compris notre malheur et le sien et nous voilà de retour à la Mairie. Attente. Les interrogatoires des suspects ne sont pas terminés. Il y en a qu'on relâche. Il y en a que l'on retient. Les vieux fermiers, quelques femmes, plusieurs jeunes gens ; 25 prisonniers en tout. Et en route.

« Encadrés par les agents, nous traversons le village à pied, sous les regards navrés des habitants. Personne ne parle. Chacun pense à ses malheurs, nous à ce qui nous attend demain, les policiers, probablement à ce qu'ils deviendront un peu plus tard…

« Environ 1à minutes de marche. Après, une espèce d'autobus, où on monte avec les policiers. Le convoi s'ébranle. Ne reverrons-nous jamais les chers nôtres ?

« Une idée me poursuit depuis le début du drame. Qui sont les gens qui ont ordonné la rafle ? Est-ce la Gestapo ? Est-ce la Milice ? Est-ce la collaboration des deux gangs ?

« À côté de moi, deux agents en civil commencent à parler allemand. Je frissonne ! C'est la Gestapo ! J'apprends un peu plus tard que je m'étais trompé. Ce sont deux Alsaciens qui font parti de la Police française. Il n'y a pas de miliciens non plus. C'est déjà un peu mieux.

« Le car va vite. Des paysages admirables défilent devant nos yeux. Des pics de montagne éclairés par les derniers rayons de soleil, des vallées riches en hauts sapins. Un cours d'eau qui suit en cascadant, sa route éternelle, comme si la guerre ne faisait pas rage, comme si les G.M.R. n'avaient pas fait une rafle ce jour-là, comme si ma chère compagne de vie et moi-même ne devions pas entrer le soir même dans l'antichambre de la mort…

« Puissance de la nature humaine ! Malgré mes transes, je regarde, j'admire. Je vis sur deux plans différents, l'un rivé à la terre et à ses misères, l'autre voguant dans l'espace azuré…

« Arrêt. Nous y sommes. On descend. Sur l'ordre de l'inspecteur en chef, un jeune homme nous demande de le suivre. Nos valises à la main, nous marchons à côté de lui. Une centaine de mètres à parcourir. Et on entre dans une grande et morne bâtisse : le 'Commissariat Central', le siège du *violon*.

« Un frisson me parcourt de la tête aux pieds. Je n'avais jamais eu à faire à la Police. Tout me paraît lugubre, funeste.

« Nous voici devant le bureau du *planton* : deux agents de service.

« Le jeune policier leur passe la consigne. C'est parfait. On va nous écrouer pour fausse carte d'identité. On nous assure que ce n'est pas trop grave. Maximum 48 heures de *violon* pour la vérification de la véritable identité. Après, probablement, la correctionnelle, avec liberté provisoire jusqu'au jugement. Je ne me fie pas beaucoup à ces assurances, mais je bénis tout de même celui qui nous les a données, car elles calment un peu les angoisses de ma femme.

« Formalités d'écrou. Nom, prénom, religion, etc. Et on passe à la fouille. Lecteur, vous ne savez pas ce que c'est que la fouille ? On vous enlève tout simplement vos papiers, votre argent, votre cravate, votre cache-nez, votre crayon, votre canif, tout ce qui peut vous servir pour écrire ou pour … vous pendre. Jusqu'aux lacets de chaussures. Jusqu'à votre montre et à vos cigarettes. Quelle importance cela a-t-il ? En prison, le temps ne compte pas. Quant au tabac, il est le privilège de l'homme libre. Les *violonistes* ne le sont plus – C'est le règlement. On comprend ça. Mais ce que l'on comprend moins, ce qui est moins drôle, c'est qu'on vous enlève même votre mouchoir, afin que vous ne puissiez pas vous étouffer. Pourtant, on vous donne une couverture. Quoi de plus simple que de se supprimer avec, par pendaison ou par étouffement ! C'est clair, mais le règlement prévoit la couverture et pas le mouchoir. Tant pis pour les enrhumés et pour ceux qui n'ont pas l'habitude de se moucher avec leurs doigts !...

« Autre bizarrerie, celle-ci plus grave. J'étais encore grippé. J'avais horriblement souffert d'une névralgie faciale. J'en souffrais encore. De plus, mon nez était complètement bouché. J'avais donc emporté la pharmacie nécessaire pour me soigner. Interdit ! Pourquoi ? Mais parce qu'on ne veut pas que vous puissiez vous empoisonner ou que vous vous tranchiez la gorge avec un éclat de bouteille. Que faire alors de mon nez bouché, de mes oreilles bourdonnantes, de mon faciès torturé par la névralgie ? Rien, ce soir. On verra ça demain.

« La fouille est finie. – Par ici l'entrée. On suit le gardien. Son trousseau de clefs tinte lugubrement. Quelques marches à descendre, un couloir sombre, qui sent le moisi, à traverser. Une grande porte en fer qui s'ouvre en grinçant. Encore quelques marches et voilà le *violon*.

« Les yeux s'habituent mal à la lumière funèbre de l'endroit. Je distingue pourtant une très grande pièce divisée par des barreaux capitonnés de grillage. Dans cet enclos, les détenus. Une porte s'ouvre dans la grille. On me la fait passer. La porte se referme, la clef tourne dans la serrure. On ne s'appartient plus !

« Votre vie, votre dignité humaine, est à la merci des bourreaux ! On sent qu'on devrait crier, hurler, essayer d'enfoncer les portes, lutter pour sa liberté. Pourtant, on ne fait rien, on est anéanti, prostré, avec de la cendre dans la bouche et dans l'âme. On regarde les camarades d'infortune, ils vous le rendent bien. Il y en a une douzaine accroupise sur une espèce d'estrade en ciment, d'environ 8 mètres sur 4. Des vieux, des jeunes, des enfants presque. Personne ne parle ; pendant quelques secondes seulement. Puis, les conversations reprennent et vous vous sentez épié du coin de l'œil. Vous êtes las, brisé par les émotions et la fatigue. Vous vous laissez tomber sur l'estrade. Le ciment est froid et dur. Dans la pâle lumière qui filtre à travers les petits carreaux de la grille, le décor me rappelle une scène de GORKI. Ma carrière d'*Individu dangereux pour l'ordre public* commence.

CHAPITRE II
NOCTURNE…

« Voici déjà 60 minutes depuis que je suis derrière les barreaux. Le premier quart d'heure fut affreux. Les détails de l'arrestation, les images de nos petits enfants chéris, le cadre shakespearien du violon, les figures mal éclairées de mes compagnons d'infortune, et l'éternelle question 'va-t-on nous remettre à la Gestapo ?' piétinaient mon esprit comme une chevauchée des Walkyries. Mais, petit à petit, la fièvre tombait et l'atmosphère morale devenait plus respirable. Mes *camarades* de *violon* après avoir respecté mon silence pendant une quinzaine de minutes se mirent à me questionner. Pourquoi suis-je là ? Vol, marché noir, faux papiers ou *terrorisme* ? Je répondais brièvement, car je n'avais vraiment pas envie de *causette*. Ils ne semblaient pas désappointés par ma froideur. Plus tard, ils m'expliquèrent que mon attitude ne les avait ni surpris, ni fâchés, car chacun se doutait, de par sa propre expérience, de ce que je pouvais penser et sentir à ce moment.

« Un grand jeune homme, âgé d'une vingtaine d'années, m'adressa quelques paroles amicales. »

Ici s'interrompt le manuscrit. Son résumé préalable seul me permet de dater la fin du supplice : mes grands parents ont été libérés le 10 mai 1944. Il est remarquable qu'en dépit de ce qu'il a vécu, Bernard Weinberg ait gardé tête froide et un esprit d'analyse dénué de toute intention de condamnation et de vengeance. S'il a connu à Clermont-Ferrand les tourments de l'innocence persécutée, il a néanmoins pu y constater que tous ses habitants n'étaient pas des crapules à la solde de l'ennemi. Il n'est que de lire le livre très intéressant et bien documenté de John F. Sweets[12] pour comprendre que Clermont-Ferrand, sous l'Occupation, n'était pas le nid de vipères que décrit le film de Marcel Ophuls : « Dans les années 1970, les critiques de la vision gaulliste d'une France 'nation de résistants' n'ayant jamais accepté la défaite ont souligné l'importance du sentiment collaborationniste : ainsi des films comme *Le Chagrin et la Pitié*, de Marcel Ophuls (1971), et *Lacombe Lucien*, de Louis Malle (1974), ou des livres provocateurs comme *L'Idéologie française* de Bernard-Henry Lévy. ». En fait, les ordres de Vichy rencontrèrent en Auvergne beaucoup de résistance de la part d'une population très vite largement hostile à l'antisémitisme de commande. Si bien que John Sweets a pu écrire qu' « un fonctionnaire allemand du service de la main-d'œuvre se vit dans l'obligation honteuse d'expliquer à ses supérieurs SS à Paris pourquoi on avait envoyé un train spécial à Clermont-Ferrand afin de ramener 3 hommes alors qu'on en avait promis 250. Bref, grâce au coup de main de nombreux fonctionnaires, d'agents de différents services et à l'aide de la population locale, grâce aussi à leur détermination à ne pas se laisser piéger, la plupart des Juifs d'Auvergne qui auraient dû être déportés échappèrent à ce destin. » Sur un plan moins anecdotique, ce même auteur explique que « la majorité des documents dont nous disposons semblent indiquer un rejet de la propagande antisémite vichyssoise et une opposition grandissante à la politique du gouvernement. Comme dans le reste de la France, il y eut peu, à Clermont-Ferrand, d'opposition visible au statut des Juifs et aux premières mesures discriminatoires prises contre eux (…) Clermont-Ferrand figurait parmi les régions où l'opinion était jugée favorable aux Juifs. Des enquêtes des services de renseignements britanniques de l'époque signalent qu'un 'nombre considérable' de militaires français et de responsables de la police de la zone sud ont refusé de procéder à l'arrestation de Juifs et concluent ; 'Il ne semble pas faire le moindre doute que la population française en général désapprouve fortement la campagne.' » Et John Sweets de conclure : « Si l'antisémitisme fut 'la plus grande honte' du régime de Vichy, la réaction d'un large segment de la population de l'Auvergne à cette politique fut assurément l'un des chapitres les plus encourageants de l'histoire de ces années tragiques. » De son côté, Hannah Arendt[13] avait noté, dès 1966 : « Les Français se refusèrent obstinément à remettre leurs propres Juifs aux Allemands (…) Les antisémites eux-mêmes ne désiraient pas se rendre complices de meurtres de masse. » Juif moi-même par ma mère, et ayant passé cette période de l'Occupation à Clermont-Ferrand, je peux également témoigner du fait que l'enfant que j'étais alors n'a jamais eu à connaître la moindre marque de défiance ou d'hostilité chez ses concitoyens en raison de sa provenance ethnique. Le véritable culte que Bernard Weinberg vouait à la France et à ses traditions de tolérance n'était donc pas sans fondement. Quant à la hiérarchie catholique locale, cependant, elle ne fut pas particulièrement exemplaire. L'Évêque de Clermont-Ferrand, Mgr Gabriel Piguet, n'aura pas été plus déterminé que son Pape Pie XII pour condamner la frénésie antisémite des nazis.

---

[12] John F. Sweets (1996) *Clermont-Ferrand à l'heure allemande*. Plon, Paris. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par René Guyonnet de *Choices in Vichy France*, Oxford University Press, 1986.
[13] Op. Cité.

Plus généralement et en dépit des atrocités et des lâchetés du gouvernement français de la collaboration, il faut bien reconnaître que les Juifs de France sont très loin d'avoir connu en nombre de victimes le degré d'inhumanité de certains autres pays comme l'Allemagne nazie ou la Pologne. Et si tous les Français ne sont pas entrés en résistance active, ils n'ont en effet jamais mis la meilleure volonté du monde pour obéir aux ordres insensés de leurs occupants de l'extérieur ou collaborateurs de l'intérieur. Ainsi Bernard Weinberg aura-t-il finalement été un autre exemple du peu d'empressement des Français à trahir leurs Juifs. Ce fut l'intervention d'une tante de mon père du côté maternel, Julie Borel[14], qui aida finalement à mettre fin au calvaire de mes grands parents, en intervenant je ne sais ni comment ni auprès de qui (semble-t-il avec l'intervention de Maître René Demai, avocat à Clermont-Ferrand). Je sais seulement que mes grands-parents lui restèrent reconnaissants jusqu'à sa mort. Ils manifestèrent une égale reconnaissance à l'égard des agents de police de la prison de Clermont-Ferrand, qui avaient tenté d'adoucir leur séjour autant qu'ils le pouvaient. Mon grand père avait à cœur, annuellement et en période de Noël, de leur envoyer de petits présents joints à ses meilleurs vœux.

Julie Borel à Coblence, vers 1954, avec mon père Pierre Amblard, mon frère Jean-Jacques et ma sœur Maryvonne. Julie Borel fut un 'Juste parmi les nations', quoiqu'elle n'ait pas encore été officiellement reconnue comme telle.

Le frère Élias de Bernard Weinberg, qu'il avait fait venir en France avant la guerre, eut moins de chance que lui. Alors qu'il s'était réfugié à Cavaillon, il fut dénoncé et fait prisonnier. Bernard Weinberg m'a toujours parlé avec un chagrin jamais atténué de son malheureux frère Élias, de la disparition duquel il devait se sentir un peu responsable. Celui-ci fut, en effet, déporté à Auschwitz. J'ai découvert sa trace dans le CD-ROM 'SHOAH'

[14] Julie Borel était la belle-sœur de ma grand-mère maternelle Marie-Louise Langlais, née Borel, dont le frère, époux de Julie, avait été un proche collaborateur de Michelin, le fondateur de l'industrie clermontoise du pneumatique de renommée internationale.

[produit par Endless, S.A. (Belgique), le Club d'Investissement Media (Programme de la Commission européenne), Sitac S.A. (Belgique) et coédité et distribué par Softissimo (France)], dans lequel on peut lire : « Weinberg Elias, né le 13-12-1902 à Bucarest. Déporté le 7-12-1943 à Auschwitz (convoi n° 64). » Le nom d'Élias Weinberg figure également dans la longue liste de ceux qui sont gravés dans la pierre, sur le mur du Mémorial de la Shoah à Paris, car il ne revint jamais d'Auschwitz. Si mes souvenirs sont exacts, il laissait en Roumanie une fille, dont mon grand père s'est toujours soucié. Il l'aidait financièrement à chacune de ses demandes, sachant combien sa vie était difficile dans ce pays communiste depuis 1945, devenu exsangue sous la dictature de Nicolas Ceausescu.

Yvonne Weinberg en prison à Clermont-Ferrand (photographie envoyée à mes grands parents par l'agent Bayol, l'un de leurs anciens gardiens, avec qui ils étaient restés en excellent contact).
Je n'ai malheureusement pas retrouvé la photographie correspondante de Bernard Weinberg.

L'après guerre

J'en arrive maintenant à une époque où les souvenirs que j'ai de mon grand-père deviennent plus précis et relatifs à des relations personnelles qui n'ont cessé de croître et de nous rapprocher, tant affectivement qu'intellectuellement. En réalité, nos relations privilégiées datent surtout de mon arrivée chez mes grands-parents dès la dernière année de mon second cycle d'études. J'y reviendrai plus loin.

Le dynamisme naturel de Bernard Weinberg n'ayant pas souffert des épreuves de l'Occupation, il s'est rapidement remis à ses affaires d'exploitation de salles de cinémas parisiens. Mais il ne se satisfaisait jamais de n'être qu'un homme d'affaires. Il ne fut pas alors seulement un exploitant de salles de cinéma, ayant retrouvé trois de ses salles à la libération, et l'un des premiers convertis au concept de cinéma d'essai. Il a joué également un rôle déterminant, dans l'immédiat après-guerre, pour relancer l'idée du Festival de Cannes. Ce *Festival international du film* avait été fondé en 1939, année prévue pour la première manifestation, sous l'égide de Jean Zay, ministre des Beaux-arts du Front populaire. Or par malheur – mais pas seulement pour le Festival ! -, le 1er septembre, jour de l'ouverture officielle, les troupes allemandes pénètrent en Pologne, mettant du même coup fin à cette première édition d'un Festival mort-né, et le 3 septembre, c'est la déclaration de guerre de la France et du Royaume-Uni à l'Allemagne. Après la guerre, la première véritable édition du Festival se déroula, du 20 septembre au 5 octobre 1946, dans l'ancien casino de Cannes. C'est alors que Bernard Weinberg imagina de lui consacrer un palais plus spacieux et plus digne de lui. Sur son initiative, « au début de l'année 1947, la Municipalité Picaud décide la construction, sur l'emplacement du Cercle Nautique, d'une salle destinée au Festival du film et confie l'étude du projet et la surveillance des travaux à MM. Gridaine et Nau, architectes à Paris. » [15] Dans ce même article est citée une lettre de M. Gridaine et E. P. Nau, que ces derniers ont adressée à mon grand père, en date du 1er juin 1947 :

« Cher Monsieur Weinberg,

« Nous avons enfin le plaisir de vous informer que les travaux du Palais des Festivals internationaux de Cannes sont commencés et nous profitons de cette circonstance pour vous remercier d'avoir bien voulu nous intéresser à l'étude de cette affaire.

« Au surplus, nous sommes heureux de vous faire savoir que ce sont précisément les plans dont vous aviez eu la primeur qui ont trouvé un accueil chaleureux auprès de la Municipalité cannoise et des Ministères intéressés.

« Votre conception d'un Palais des Festivals internationaux est donc devenue une réalité et vous pouvez, à juste titre, éprouver quelque fierté de l'avoir inspiré à un moment où tout semblait rendre sa réalisation impossible.

« Veuillez agréer, cher Monsieur WEINBERG, l'expression de nos sentiments les meilleurs.

« M. Gridaine et E. P. Nau. »

Ce palais du Festival sera construit par la Fédération CGT des syndicats du spectacle dans la précipitation. Dans son numéro du 8 mai 1985, Nice Matin titrait : « Le palais Croisette construit en quatre mois et sans permis ! », rappelant les circonstances éclair et quelque peu cavalières de la construction de ce premier palais. L'article déjà cité des *Mémoires cannoises* précise que « Le premier Palais du Festival connaît une naissance mou-

[15] *D'un Palais à l'autre,* article des *Mémoires cannoises.*

M. GRIDAINE et E. P. MAU
A R C H I T E C T E S
48, RUE MARBEUF - PARIS 8e

"LE PALAIS DES FESTIVALS INTERNATIONAUX A CANNES"

PARIS, le 1er Juin 1947

Monsieur Bernard WEINBERG
Président-Directeur-Général de
la Société "CINEPRESSE"
52 Avenue des Champs-Elysées
PARIS

Cher Monsieur WEINBERG,

Nous avons enfin le plaisir de vous informer que les travaux du Palais des Festivals Internationaux de CANNES sont commencés et nous profitons de cette circonstance pour vous remercier d'avoir bien voulu nous intéresser à l'étude de cette affaire.

Au surplus, nous sommes heureux de vous faire savoir que ce sont précisément les plans dont vous aviez eu la primeur qui ont trouvé un accueil chaleureux auprès de la Municipalité Cannoise et des Ministères intéressés.

Votre conception d'un Palais des Festivals Internationaux est donc devenue une réalité et vous pouvez, à juste titre, éprouver quelque fierté de l'avoir inspirée à un moment où tout semblait rendre sa réalisation impossible.

Veuillez agréer, Cher Monsieur WEINBERG, l'expression de nos sentiments les meilleurs.

P. M.M. GRIDAINE & MAU,
L'un d'eux :

BUREAUX OUVERTS LE MATIN
MARDI ET VENDREDI MATIN

La lettre des architectes du premier palais des festivals de Cannes à Bernard Weinberg.

Premier palais des festivals à Cannes, vue aérienne.
Il sera détruit en 1988 pour être remplacé par un nouveau palais plus grand et plus luxueux.

vementée. À un mois du Festival de 1947, rien n'est prêt. Les ouvriers du chantier mettent un point d'honneur à livrer le Palais à temps en travaillant jour et nuit. Le soir de l'inauguration, ils seront les premières vedettes à défiler sur scène, en bleu de travail, sous les ovations. » La construction de ce palais avait en fait été parsemée d'une succession de problèmes. Le Festival put néanmoins avoir lieu et fut un plein succès. Seule la toiture du bâtiment n'avait pas été terminée et elle s'envolera lors d'un violent orage en fin de Festival. C'est le Casino municipal qui servira de relais pour le bal de clôture et la remise des prix. Quinze jours à peine après le jour de clôture, le Palais, mal construit, s'effondrait. Après sa réparation, le journal Le Patriote, dans sa livraison du 10 décembre 1948, annonçait : « Le conseil Municipal ayant approuvé la convention passée entre la Ville et la Société Antin-Joubert, Cannes devient propriétaire du Palais des Festivals. » Et ce fut le début de la longue et prestigieuse aventure cannoise que l'on sait. L'impulsion déterminante que lui a communiquée Bernard Weinberg en offrant à ce festival son premier palais digne de lui n'y est sans doute pas pour peu.

Bernard Weinberg n'était pas de nature à beaucoup se battre pour faire reconnaître la priorité de ses initiatives, de sorte que les autorités du festival ne se sont pas bousculées pour lui rendre hommage. Les faits que je viens de relater sont néanmoins bien connus des historiens du cinéma et du Festival de Cannes. Ce que l'on sait peut-être moins, c'est que Bernard Weinberg fut aussi, à cette époque de l'immédiat avant et après guerre, réalisateur de quelques petits films documentaires au format de 16 millimètres, produits par sa Société Cinépresse, dont celui du premier défilé du 14 juillet sur les Champs-Élysées après la Libération, ainsi que quelques autres, dont je conserve les bobines :

- 11 novembre 1938, XXe anniversaire de l'Armistice ;
- Premier défilé du 14 juillet sur les Champs-Élysées après la Libération ;

- Corso carnavalesque, Nice 1947. Réalisation Raymond Bricon. Avec la collaboration de Radio Monte-Carlo ;
- Automne (sans date ni réalisateur) ;
- Inauguration du monument d'Albert 1er, Roi des Belges, à Paris (cette statue ayant été érigée pour rendre hommage à la Belgique pour son aide durant la guerre de 14-18).

Bernard Weinberg avait également réalisé avant guerre, d'après ce qu'il m'a dit, un documentaire hostile à Hitler, dont je n'ai pas retrouvé trace, mais qui lui avait valu d'être particulièrement recherché par les Allemands sous l'Occupation.

Autre corde à son arc, à l'occasion du 5eme Anniversaire de l'État d'Israël en 1952, Bernard Weinberg fit aussi office de journaliste, comme l'atteste cette recommandation signée de Pierre Lazareff, Directeur général de France-soir :

« À TOUS CEUX QUE CELA CONCERNE

« Monsieur Bernard Weinberg doit rapporter à 'FRANCE-SOIR', à l'issu de son séjour dans l'État d'Israël, un reportage.

« Nous vous serions très reconnaissants de bien vouloir faciliter sa mission au maximum.

« FAIT à PARIS, le 28 mars 1952. »

Voilà donc une vie professionnelle bien remplie, pour celui qui n'eut pas la chance de faire des études supérieures, et que la folie antisémite a poursuivi jusqu'en zone libre de sa seconde patrie, la France tellement chérie et admirée. Reste à évoquer des activités extra-professionnelles de militant sioniste et d'auteur compositeur, dont je ne jurerais pas qu'elles n'aient pas supplanté l'amour du cinéma dans le cœur de cet artiste né, amateur s'il en fut de musique et de belles lettres.

Un militant sioniste et un grand ami d'Israël

Mon grand père me disait, si mes souvenirs sont exacts, avoir été secrétaire de la section sioniste de Bucarest, ce que confirme le titre de son portrait par Rubin dans une revue poétique roumaine, que j'ai reproduit en couverture (voir aussi plus loin). Militant sioniste très tôt enrôlé, je sais qu'il le fut, mais je ne peux guère donner d'autres précisions à ce sujet. Ce que je sais par expérience, par ses déclarations, ses fréquentations et ses réalisations, c'est son attachement indéfectible à la cause d'Israël, en particulier manifesté par les œuvres symphoniques qu'il lui a consacrées, et que j'évoquerai plus loin. Cet attachement n'était pas sans provoquer chez lui une grande pitié sans cesse renouvelée à l'égard des victimes, tant israéliennes que palestiniennes, des conflits incessants entre ces deux ethnies.

Je dois réserver une place particulière à l'amitié exceptionnelle qu'il avait contractée à Bucarest avec Reuven Rubin, qui allait devenir le peintre israélien célèbre que l'on sait. Était-il, en fait, un ami d'enfance de mon grand père, ou se sont-ils connus dans le cadre de leur activité sioniste, je ne saurais le préciser. Bernard Weinberg n'en a pas parlé dans la première notice autobiographique que j'ai précédemment retranscrite, sur son enfance à Bucarest et sa venue à Paris. Toujours est-il que leurs deux cœurs penchaient nettement pour la création de l'État d'Israël, que Rubin a fini par rejoindre et où Bernard Weinberg ne fit que de rares visites. Dans les années 1948-1950, Rubin représenta même le nouvel État d'Israël en qualité de premier envoyé diplomatique en Roumanie, au rang de ministre plénipotentiaire. Parmi les photos de Rubin que mon grand père conservait pieusement, il y en a une (ici reproduite en haut de page) où l'on peut voir Rubin (à gauche) et sa femme Esther (à droite) devisant avec David Ben Gourion (au centre), à qui il offrait l'un de ses livres d'Art.

Dans son livre *Art In Zion: The Genesis Of Modern National Art In Jewish Palestine*, Dalia Manor cite une lettre de Rubin à Bernard Weinberg à Paris, datée du 22 mai 1922. Dans cette lettre, Rubin mentionne son travail sur le thème d'Élie et les faux prophètes, et il y discute de son tableau *Jésus et le dernier Apôtre*, actuellement au Musée d'Art de Tel-Aviv. Dalia Manor indique encore que les lettres de Rubin à mon grand père, en roumain puis en français, ont couvert une période de cinquante ans. C'est-à-dire jusqu'à la mort de Rubin, survenue en 1974 et qui fut pour Bernard Weinberg une véritable tragédie.

J'ai moi-même eu le privilège et la joie de connaître Reuven Rubin à Paris, lorsqu'avec sa femme Esther, il rendait visite à son ami Bernard Weinberg, dans son appartement de l'avenue Foch, où j'étais moi-même hébergé par mes grands parents, au début de mes études supérieures à la Sorbonne. Étant à cette époque peintre amateur, je me souviens très précisément d'avoir montré à Rubin mon tableau inspiré des ailes de papillon. Voulant le lui reprendre des mains, j'ai eu le plaisir et le surprise de le lui voir retenir, et de recevoir ses encouragements. Mais ils n'ont pas été suivi d'effets, et j'ai poursuivi mes études de physique nucléaire, qui m'ont conduit à entrer au CNRS comme chercheur en physique des particules élémentaires, puis en neurosciences, immédiatement après la soutenance de ma Thèse de Doctorat ès Sciences physiques. Lorsque j'étais moi-même encore physicien au CERN (Centre européen de recherche nucléaire), j'eus à plusieurs reprises le plaisir des visites de mon grand père, lorsqu'il venait retrouver Rubin, de passage à Genève. Ainsi m'a-t-il écrit, dans une lettre datée du 7 août 1970 : « Sauf imprévu, j'arriverai mardi matin, le 11 août, par avion à Genève, où Rubin se trouvera pour 48 heures (…) J'ai déjà retenu ma chambre à l'Hôtel du Rhône (où Rubin descend naturellement) pour mon fulgurant séjour à Genève. » Outre ses visites à Rubin, il est en fait venu plusieurs autres fois à Genève pour diverses affaires, dont des rencontres avec la Directrice d'alors du Musée de l'Athénée, avec qui il collaborait. C'est ainsi que je le voyais déjà à Genève, où je n'étais moi-même que depuis le 3

janvier 1964, lors qu'un voyage éclair qu'il y faisait pour la journée du 22 janvier. De retour à Cannes en avion, après un autre court séjour chez moi à Genève, il me décrivait avec sa verve habituelle, dans sa lettre du 22 mars 1968, les émotions de son voyage : « Mon voyage aérien a été calme, à peine avec 2-3 secousses insignifiantes, et sans conséquence. D'autant plus, qu'une charmante hôtesse de *Swissair* m'a offert un comprimé de [illisible] 30 minutes avant le vol.

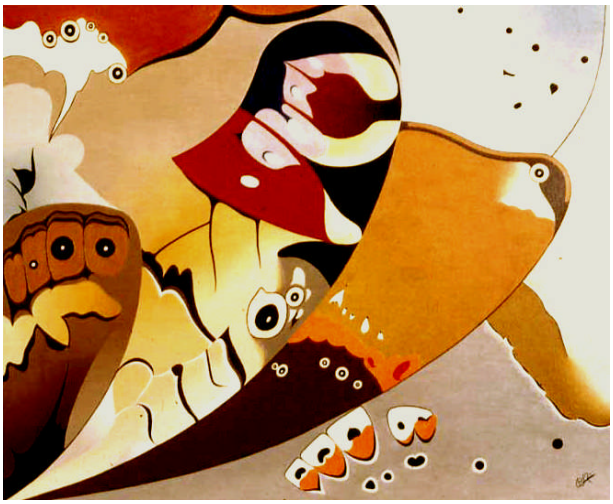
« Par contre, le paysage céleste traversé était super-dantesque si je puis m'exprimer ainsi. De ma vie je n'ai vu quelque chose d'aussi grandiose et terrifiant en même temps. À certains moments, j'avais l'impression que l'avion s'est immobilisé au-dessus de l'enfer, et qu'il n'arrivera jamais à traverser l'océan d'encre et à atterrir sur une aire invisible. *E pur si muove* ! Il a traversé, il a atterri et je suis arrivé à la maison frais comme une rose. Tu parles d'une rose !! »

Et pour en revenir à Rubin, dans une lettre du 1er avril 1968 (mais ce n'était pas un canular…), il m'écrivait : « Je te fais expédier, en même temps que la présente, dans un rouleau, comme imprimé recommandé, 4 planches (au lieu de 2 promises). Tu vas y trouver « Le coq » de Rubin, les « Anémones » de Duffy et deux paysages parisiens crayonnés rapidement par d'Anty dans mon bureau, lors de son exposition à la galerie Monte-Carlo. » Le Rubin et le Duffy en question étaient deux des lithographies qu'il vendait dans sa galerie du passage des Champs-Élysées, jouxtant le cinéma Monte-Carlo. Il avait d'abord exposé des lithographies dans son bureau au-dessus du cinéma Monte-Carlo, tant pour les montrer que pour étudier l'effet produit sur ses visiteurs. Puis il avait ouvert la galerie d'art avec l'intention d'y vendre des lithographies, en particulier celles de son ami Rubin, alors que ses amis et collègues essayaient de le dissuader de se lancer dans cette entreprise risquée. Ce commerce, en effet, n'existait pratiquement pas à l'époque, et mon grand père eut l'intuition d'en comprendre l'importance à venir. Il me donna également une autre lithographie de Rubin, extraite du même livre d'art que la première citée dans sa lettre, et représentant des chameaux. Le livre en question s'intitule *Visages d'Israël*, et a été édité à Paris par Jacomet. Weinberg avait vendu séparément les lithos d'un exemplaire de ce livre. Je garde précieusement ces deux lithographies de Rubin, qu'il m'a offertes. Il avait lui-même une jolie collection de tableaux de Rubin de la première période, qu'il a conservée toute sa vie auprès de lui, et qu'il a léguée au Musée de Tel-Aviv. Mais je n'ai pas eu moi-même l'occasion de vérifier si ces tableaux s'y trouvent effectivement avec le nom de leur donateur mentionné. Conseillé par mon grand père, mon père avait lui-même acquis un tableau de Rubin de la première manière, que j'ai toujours vu dans ma famille. Ce tableau, que je reproduis ici, a fait, après le décès de mes parents, l'objet d'une vente à la salle des ventes de Nevers le 16 novembre 2003, où il fut acheté pour la somme de 85.000 euros, par un amateur anglais dont j'ignore le nom.

S'agissant plus généralement de la politique française ou mondiale, mon grand père en parlait peu, bien que je l'aie toujours vu se mettre quotidiennement au courant par la lecture de ses journaux, en particulier ceux ayant trait aux affaires juives. Il suivait aussi régulièrement le journal télévisé, en particulier sur le premier poste de télévision en couleur qu'il avait acquis et qu'il m'ait été donné de voir. Au cours de nos discussions politiques, néanmoins, et pour modérer ma confiance juvénile dans les hommes dits de gauche, il m'avait raconté que François Mitterrand avait, dans l'immédiat après-guerre, tenté de réquisitionner à son profit l'appartement qu'il habitait déjà avenue Foch. Il faut croire qu'alors, mon grand père avait bien défendu ses droits. Mais il est vrai que cette tentative d'abus de position politique avait quelque peu refroidi mes illusions, et peut-être les siennes. Mais à vrai dire, Bernard Weinberg aura toujours été plus un homme d'affaires doublé d'un artiste qu'un militant politique. Ses convictions n'en ont pas moins alimenté, comme nous allons le voir, deux de ses plus importantes œuvres symphoniques, le *Poème hébraïque* et *Six Jours*.

En haut : Rubin (à gauche) et sa femme Esther (à droite) en compagnie de Ben Gourion (au centre), à qui Rubin offre un livre d'art illustré par lui. En bas : Rubin dans son studio en 1946. Photo Zoltan Kluger.

Un tableau de la première manière de Rubin, que l'auteur a toujours connu dans sa famille.



Bernard Amblard, *Sur des ailes de papillons*, huile sur toile, 1956.
Un tableau de jeunesse que Rubin a tenu en main et, semble-t-il, apprécié lors d'une de ses visites avenue Foch avec sa femme Esther.

Un compositeur autodidacte et un poète sensible

Aussi loin que je m'en souvienne, j'ai connu mon grand père passionné de musique, en écoutant sans cesse, et m'invitant au concert avec lui à maintes reprises. Il connaissait particulièrement l'Opéra, et savait par cœur, dans leur langue originale, bien des airs fameux du répertoire. C'était particulièrement le cas avec les airs d'opéras italiens. J'étais moi-même très épris de musique, et nous avions de fréquentes discussions sur le sujet. Il a largement contribué à me faire apprécier des œuvres classiques que j'avais auparavant négligées. Je pense en particulier aux Opéras de Mozart, que je n'estimais pas à leur juste valeur et qu'il m'a fait mieux connaître et apprécier, à tel point que je les considère maintenant comme des sommets absolus. C'est avec lui que j'ai eu la chance d'assister au premier concert parisien de Georgi Cziffra au Théâtre du Châtelet à Paris. Je me souviens également avec émotion d'une représentation des *Pêcheurs de perles* de Georges Bizet, avec un ténor français de ses connaissances, Carlo Baroni, qui avait tenu la partie chantée à la création du tango *Monte-Carlo Monte-Carlo*, dont je reparlerai plus bas.

Bernard Weinberg était toujours avide de contacts avec les musiciens de son temps, susceptibles ou non de l'aider dans ses propres projets de compositeur. Je me souviens par exemple de l'avoir accompagné lors d'une visite à Marguerite Long, alors déjà très âgée, et qu'il voyait de temps à autre. J'ai toujours gardé de cette grande pianiste son livre dédicacé sur Gabriel Fauré. Dans une lettre du 15 février 1966, mon grand père m'écrivait : « Comme tu peux t'imaginer la mort de Marguerite Long a été pour moi un choc terrible. Je lui avais téléphoné il y a deux semaines et elle m'a dit qu'elle attendait mon retour avec impatience… » Il avait gardé, par ailleurs, un carton d'invitation « Pour rencontrer Monsieur et Madame Darius Milhaud », ainsi rédigée :

« Le Ministre de France et Madame Édouard-Félix Guyon prient Monsieur et Madame Weinberg de leur faire l'honneur de venir prendre une coupe de champagne chez eux le samedi, 19 avril à 18 heures. » (Sans indication de l'année).

Il connut également, et reçut avenue Foch le jeune violoniste de talent Devy Erlhi, qui devait devenir bien plus tard Professeur au Conservatoire de Paris, ainsi que le jeune pianiste Désiré N'Kaoua. J'eus moi-même la chance de retrouver Devy Erlih, à l'occasion des concerts au CNRS de Marseille, plus exactement au Groupe des Laboratoires de Marseille (GLM), où j'avais moi-même atterri après ma Thèse de physique. J'y organisais alors ces concerts avec le concours du Professeur d'immunologie Michel Fougereau, et qui étaient donnés dans le cadre des activités culturelles proposées par le Comité d'entreprise local. Ils recevaient principalement un orchestre d'amateurs, dont Michel Fougereau au violon, dirigé par le père du chef d'Orchestre Serge Baudot. Devy Erlih, qui était alors marseillais et le gendre du compositeur André Jolivet, fut ainsi invité par moi-même à participer à l'un de ces concerts, me donnant l'occasion de faire par hasard sa connaissance quelques années après mon grand père.

Ce fut dans son jardin de Beausoleil durant l'Occupation, d'après ses propres dires, que vint à Bernard Weinberg l'inspiration de musiques légères ou symphoniques, qui allaient faire de lui un compositeur autodidacte passionné et en son temps reconnu. C'était, en effet, alors qu'il était réfugié dans la *Villa Yvonne*, appartenant à son beau-père et dans laquelle ce dernier devait finir sa vie, que les spectacles merveilleux de la nature de la Côte d'Azur et les rêveries de son inactivité imposée suscitèrent en lui une envie irrépressible de composer. N'ayant malheureusement aucune formation à cet égard, il se mit en quête de quelques leçons, ainsi qu'il le rappelle dans une courte interview qu'il a donnée à Lola Robert pour Radio

À gauche : Bernard Weinberg jardine à Beausoleil en hiver 1941. À droite : avec Yvonne dans ce même jardin.

L'auteur photographié par Bernard Weinberg dans son jardin de Beausoleil en 1957.
On voit au fond la villa Yvonne.

Monte-Carlo, à l'occasion de la création mondiale de sa suite *Ballet bleu*, donnée le 28 janvier 1955 sur les ondes de cette station, sous la direction d'orchestre de Georges Tzipine et la direction artistique de Florent Fels. Je retranscris cette interview pour l'essentiel (voir la suite plus loin) :

« - Lola Robert : Le dieu de la musique se manifeste parfois d'une façon bien curieuse, et il n'inspire pas forcément ses disciples, qui, depuis leur enfance, ont essayé de pénétrer par l'étude les arcanes de cet art difficile entre tous. Monsieur Bernard Weinberg, homme d'affaires important mais ignorant même le solfège, dut à un séjour qu'il fit sur la côte d'azur pendant la dernière guerre d'entendre chanter en lui des mélodies inconnues. Comme il était incapable de les transcrire sur une portée, il les dicta, comme il avait auparavant dicté son courrier à sa secrétaire. Et ce fut la naissance de *Monte-Carlo*, un tango chanté et joué dans le monde entier. La partition portait le nom de Bernard Fanyl, qui n'est autre que le pseudonyme de Monsieur Weinberg. Mais je suppose, cher Monsieur, que pour les symphonies que vous avez composées ensuite, vous avez, tout de même, dû faire quelques études.

- Bernard Weinberg : C'est à l'âge de cinquante ans que je me suis mis à apprendre le solfège. À cinquante-cinq ans, j'ai passé mon examen d'auteur mélodiste à la Société des Auteurs. Et trois années après, j'en ai passé un deuxième, d'harmonie, à la SACEM.

- L. R. : Et quelles sont les œuvres qui en découlèrent ?

- B. W. : Et bien, il y a d'abord *La mer*, *Impressions monégasques* et *Beausoleil valse*.

- L. R. : Et il y a trois ans, vous avez confié à Monte-Carlo le soin de créer et diffuser sur les ondes votre magnifique *Poème hébraïque*, qui obtint un très grand succès. »

Mon ami Henry Docher m'a rappelé que pendant son séjour à Clermont-Ferrand durant l'occupation, Bernard Weinberg avait pris des leçons de piano avec Madame Grenier, qui habitait Cours Sablons, dans la même maison que la famille Docher[16]. C'est avec cette même Madame Grenier que mon grand-père me fit aussi donner des leçons de piano, ce à quoi il finit par renoncer en voyant mon peu d'assiduité. Ma paresse seule était en cause, car j'ai toujours aimé et senti la musique, qui a fait l'objet de tant de mes conversations passionnées avec mon grand-père.

Avant de revenir plus en détail sur les œuvres symphoniques de Bernard Weinberg, notons que n'ayant en fait pas les compétences suffisantes pour mener à bien lui-même l'orchestration des idées mélodiques qui affluaient dans son esprit, pour n'avoir pas poussée très loin ses études musicales tardives, notre compositeur autodidacte s'était donc mis en quête de musiciens professionnels susceptibles de le faire à sa place, avec des indications très précises de sa part en ce qui concernait les effets musicaux qu'il voulait obtenir et les instruments pour y parvenir. C'est ainsi que pour le *Poème hébraïque*, Bernard Weinberg avait confié l'orchestration à Pasquale La Rotella ; pour la Suite symphonique *Six Jours*, à Shabtay Petrushka ; et pour la Suite symphonique *Azur Ballet* (initialement *Ballet bleu*) à Adolphe Vergé, chef de chant à l'Opéra de Monte-Carlo. De même pour des œuvres plus modestes ont été requis les services de divers musiciens professionnels : c'est ainsi qu'on peut citer les *Moments musicaux*, enregistrés (et transcrits ?) au piano par H. Jaton ; *Trompette et accordéon*, dont les interprètes ne sont pas mentionnés sur le disque 33 tours en ma possession, de même que pour le disque 45 tours de *Pluie* et le disque 33 tours des *Impressions monégasques*.

Il a fait réaliser à ses frais un enregistrement microsillon de la Suite Symphonique *Six jours*, *4 Méditations Symphoniques* par le studio J.B.P. de Lyon en 1972 (il avait alors 80 ans !), avec l'Orchestre symphonique de Jérusalem, sous la direction de Mendi Rodan. La diffusion mondiale de ce disque a été assurée par la firme américaine R.C.A.[17]. Sur la pochette, on peut voir au recto la reproduction d'un tableau de Rubin, *Holy Jerusalem*, et au

[16] Mes parents étaient depuis longtemps les meilleurs amis d'Yvonne et Fernand Docher à Clermont-Ferrand. Je possède encore la copie numérisée d'une photo de mon père à la sortie de l'église, à leur mariage en 1930, 5 ans avant que lui-même ne fasse la connaissance de ma mère.

[17] L.B. J.B.P. n° 328 000 Exclusivité R.C.A.

verso le texte explicatif suivant, qui, en particulier, caractérise mieux l'état d'esprit du compositeur que je ne saurais le faire moi-même :

« 1ere méditation : Veillée d'Armes (Angoisse et Détermination)
« 2me méditation : La Bataille
« 3me méditation : El Mole Rahamim (Prière des Morts)
« 4me méditation : Ode aux Combattants

« Les quatre Méditations de la Suite symphonique 'Six Jours' ont été inspirées à son auteur, M. Bernard Weinberg, par la guerre éclair de 1967. Cette suite comprend les quatre tableaux suivants : (…) [voir plus haut]

« Monsieur Bernard Weinberg a toujours été et il est aujourd'hui plus que jamais, un pacifiste irréductible, haïssant les guerres et glorifiant la liberté des individus et des peuples.

« Échappé par miracle aux griffes nazies – après avoir été emprisonné avec son épouse dans une geôle abjecte de Clermont-Ferrand, - Bernard Weinberg a composé, après la libération, sa première grande œuvre symphonique intitulée 'Poème Hébraïque'. Ce poème se divise en trois mouvements développés sur l'argument suivant :

« - Les forces du mal triomphent (La victoire nazie dans la première phase de la guerre mondiale)
« - Israël pleure ses martyrs
« - La liberté prend sa revanche

« Ce troisième mouvement du 'Poème hébraïque' comprend un 'hymne à la liberté' dont la dernière strophe clame :

''Liberté sainte flamme
Dans leurs tombeaux nos Morts t'acclament
Liberté, Liberté
Soleil sacré des cœurs et des âmes.''

« Le 'Poème hébraïque' créé en 1951 par l'Orchestre et les Chœurs de l'Opéra de Monte-Carlo et diffusé en première mondiale par le grand poste monégasque, a été également joué au Palais de Chaillot de Paris en 1952[18] à l'occasion du 5eme Anniversaire de l'État d'Israël, et en Israël même, le 1er mai 1962 à l'occasion de la 'Journée des Martyrs et des Héros'.

« Partout le 'Poème hébraïque' et particulièrement l' 'Hymne à la liberté' ont produit une profonde impression.

« La Suite symphonique 'Six Jours' n'est donc ni un cri de haine à l'égard des Arabes, ni un cri d'allégresse pour la victoire israélienne. Elle est tout simplement l'expression musicale des angoisses ressenties par le compositeur avant et pendant la guerre éclair ainsi que de son profond soulagement lorsque, par le résultat acquis, les dangers qui menaçaient l'existence même de l'État d'Israël ont été écartés.

« Par la tragique incompréhension de leurs voisins arabes, la liberté ainsi que la vie même des Israéliens étaient menacées de destruction.

« Il fallait donc se défendre, d'abord pour ne pas être rejeté à la mer, et ensuite pour pouvoir s'accrocher - avec toute la force d'un rêve millénaire – à la terre des ancêtres, récupérée après 2000 ans de dispersion, de souffrance et d'humiliation.

« Le cœur du compositeur éprouve la même compassion pour tous les combattants et pour toutes les victimes de la guerre des Six Jours. Il nourrit également l'ardent espoir de voir que les voisins arabes d'Israël, éclairés par les terribles torches de l'holocauste, finiront par tendre à leurs frères sémites le rameau de la paix, de la paix qui permettra aux habitants de la

[18] Sous la direction de Garry Bertim.

Terre Sainte – sacrée pour toute l'humanité – de vivre enfin dignes et libres selon la vision des prophètes de la Bible. »

Henry Dumoulin, dans le journal Le Progrès du 7 juillet 1972, précise la signification des quatre méditations de la Suite symphonique 'Six Jours' :

« Dans 'la Veillée d'armes', sur la base d'un sombre chromatisme se développe aux cordes graves un log thème très émouvant, c'est l' 'Angoisse' qui fait place à la 'Détermination' en un motif énergiquement marqué, puis à nouveau l'attente d'un inéluctable destin. Ce destin se réalise avec la 'Bataille', une fresque dramatique évoquant le 'piétinement sourd des légions en marche', la progression des troupes et le choc des armes, et tout cela parcouru à l'orchestre par un vent d'orage sinistre. Dans ce combat presque hiératique, il y a déjà l'esquisse d'une marche funèbre. Quelques fanfares clament la victoire, puis le silence se fait à la nuit tombée où se détache le cri de quelque hyène hurlant à la mort.

« Sur la seconde face du disque, la 'Prière des morts' s'élève en une plainte poignante par la voix du violoncelle solo, c'est l'adagio de cette symphonie. Il se développe comme une mélopée religieuse : à la voix de l'instrument soliste, l'officiant, se mêlent toutes les voix de l'orchestre, les fidèles. Hymne pour toutes les victimes, hymne de confiance dans la vie et la liberté. À cette prière s'enchaîne, comme l'allegro final, l' 'Ode aux combattants', marche solennelle et héroïque scandée par les cuivres sur laquelle on peut entendre, à la péroraison, un message de paix et de fraternité. »

Le *Journal d'Israël* du 3 novembre 1978 commente comme suit la première audition mondiale de cette suite symphonique Six Jours, qui a été donnée à Haiffa, par l'Orchestre symphonique de Haiffa, sous la direction de Dan Vogel : « Pour la nombreuse assistance réunie à l'Auditorium au Concert dédié à l' 'Héroïsme', la symphonie 'Les Six Jours' de Bernard Weinberg restera un événement musical impressionnant et inoubliable. » Il est clair que l'esprit de ces œuvres est celui d'un véritable humaniste, qui n'a cessé d'espérer une solution équitable pour tous du lancinant problème palestinien. Bernard Weinberg n'aura malheureusement pas eu la joie de connaître un heureux épilogue, que nous attendons encore tous.

Revenons maintenant à la suite de l'Interview de Radio Monte-Carlo précédemment citée, et concernant la diffusion sur les ondes de la Radio de Monte-Carlo de *Ballet bleu* :

« - L.R. : Mais si je m'en rapporte au titre du *Ballet bleu*, que nous allons à nouveau donner ce soir en première mondiale, cette œuvre est d'une inspiration très différente.

- B. W. : Évidemment. Le *Ballet bleu*, à l'opposé du *Poème hébraïque*, qui était une œuvre intensément dramatique, née de la tragédie de la dernière guerre mondiale, le *Ballet bleu* est une œuvre aimable, évoquant le soleil, les fleurs, les clairs de lune et les mille autres formes et couleurs, qui font de la Côte d'Azur un véritable paradis terrestre.

- L. R. : Mais ce *Ballet bleu*, dont vous avez écrit l'argument et composé la musique avec Adolphe Verger, nos auditeurs pourront en apprécier ce soir la haute tenue musicale. Mais sera-t-il monté bientôt par une compagnie chorégraphique ?

- B.W. : Je l'espère, chère Madame. C'est l'espoir de tout compositeur, de tout auteur de ballet de voir son œuvre montée, tôt ou tard, par une compagnie chorégraphique[19].

- L. R. : Et bien, nous souhaitons que cette œuvre soit montée le plus tôt possible. Mais puisque Monsieur Georges Tzipine, l'éminent chef d'orchestre qui dirigera votre œuvre ce soir, a eu la gentillesse de vous accompagner, c'est à lui que je vais demander plus particulièrement les qualités musicales du *Ballet bleu*.

[19] À ma connaissance, ce ne fut cependant jamais le cas jusqu'à aujourd'hui. Bernard Weinberg avait à cet effet contacté Lean Aster, de l'Opéra de Lyon, qui lui fit part du refus de son chorégraphe Vittorio Biagi dans une lettre datée du 6 décembre 1973.

- Georges Tzipine : Et bien, bien sût, de tout temps, que ce soit en littérature, peinture ou musique, les autodidactes ont été nombreux, et à leur sujet, de longues controverses ont été engagées, et l'on a bien été obligé de reconnaître que malgré leur maladresse, ils sont en général sincères et inspirés. Ceci est le cas de notre ami Bernard Weinberg, qui un jour, sans que rien ne l'y prédispose, a senti le besoin irrésistible d'écrire de la musique. Bernard Weinberg est courageux, car non content de jeter sur le papier des mélodies qui seraient simplistes, il a voulu apprendre les principes d'un art vers lequel il se sentait attiré si totalement. Et désormais, il peut goûter les joies du créateur. Entre autres œuvres, il a donné le Ballet bleu, que vous entendrez ce soir. L'idée de ces images lui est venue en cultivant ses orangers. C'est sans doute pourquoi la musique est si colorée et si méditerranéenne. On sent chez Bernard Weinberg un besoin d'extériorisation, et sa musique est expansive et pleine de couleurs, ainsi que ses titres l'indiquent : *Orangers en fleurs, Mattinata, Lucioles, Clair de lune sur la mer, Carnaval lunaire*. Les thèmes sont naturellement bienvenus. Je pense pouvoir dire ici que Bernard Weinberg est un musicien plein de fraîcheur et un grand amoureux de son art.

- L. R. : Oui, somme toute, ce *Ballet bleu* reflétera bien les charmes de la Côte d'Azur, et les différents motifs musicaux qui le composent se retiendront agréablement. C'est votre avis ?

- G. T. : C'est absolument mon avis.

- L. R. : Mais estimez-vous que la musique de Monsieur Bernard Weinberg emprunte aux audaces des compositeurs, mettons d'avant-garde ou s'apparenterait plutôt à celles des musiciens aimables et spécialistes des ballets comme Messager ?

- G. T. : C'est une musique très aimable, pleine de fraîcheur et de charmes, et il n'emprunte à personne. C'est une musique pleine de fraîcheur et de vie. »

À gauche : Bernard Weinberg (à droite) et son ami Robert Schick (à gauche), Directeur général de Radio Monte-Carlo, au cours d'un cocktail au bar de la radio, à l'occasion de la création mondiale du Ballet bleu. À droite, Bernard Weinberg discute le même jour avec Georges Tzipine, chef d'orchestre.

La présentation du *Ballet bleu* sur les ondes Radio de Monte-Carlo a été faite par Monsieur Émile Emery, à qui l'ont doit, bien évidemment sur les indications de l'auteur, les explications suivantes sur les différents tableaux de l'œuvre, chacune étant donnée avant l'exécution du tableau correspondant :

« Voici le premier tableau : *Orangers en fleurs* qui apportera à tous ceux qui connaissent la Côte d'Azur ou qui rêvent de la connaître une bouffée de l'air parfumé de notre pays (…)

« [Le deuxième tableau] évoque la fin de la nuit. Les premières lueurs de l'aube, le réveil des oiseaux, les oriflammes colorées qui précèdent la naissance du jour et, enfin, l'apparition mystérieuse du soleil flamboyant.

« Le troisième tableau du Ballet est dédié aux lucioles, sorte de vers luisants et volants qui peuplent les nuits de mai de la Côte d'Azur de leurs millions de minuscules lampions dansants.

« Quand les splendides mois de mai
« Couvrent la terre de leurs dais
« Ivres d'espace et d'allégresse
« Les lucioles apparaissent
« Et c'est alors le Grand Ballet
« Des millions de feux follets
« Dont l'étrange fulgurance
« Brode l'air d'étincelles qui dansent.
« Vole, vole
« Suis la ronde folle
« Vole, vole
« Vole, luciole
« Fais danser
« Tes clous d'or
« Dans la nuit
« Vite, plus vite
« Le jour te poursuit.

« Vous allez entendre, à présent, *Clair de lune sur la Mer*, le quatrième tableau du Ballet bleu.

« Le titre de ce tableau est assez suggestif pour que nous n'ayons pas besoin d'insister sur les images qu'il évoque.

« Et voici maintenant *Carnaval lunaire*, le cinquième et dernier tableau du *Ballet bleu*. Pour mieux comprendre et goûter ce tableau, nous croyons nécessaire de reprendre la fin du petit poème qui sert au Ballet bleu, en guise d'argument [voir ci-dessous]. »

Dans une note concernant le *Ballet bleu*, rédigée par l'auteur à l'occasion de cette création mondiale avec l'orchestre seul, on peut lire entre autres le poème évoqué plus haut :

« Le ballet bleu a été composé par Bernard Weinberg avec la collaboration d'Adolphe Vergé, en hommage à la Côte d'Azur, où il avait trouvé refuge pendant l'époque terrible des persécutions hitlériennes et où il avait entendu, pour la première fois, à l'âge de 50 ans, l'appel de la musique.

« Ciel bleu, mer bleue, ballet bleu : ce sont ces trois notions qui se sont emparées de l'esprit de l'auteur-compositeur et ont donné naissance à l'œuvre qui sera créée ce soir (…)

« Le ballet bleu offre par ses thèmes mélodiques et rythmiques des possibilités chorégraphiques de premier ordre (…)

« Voici le petit poème écrit par Bernard Weinberg en guise d'argument du *Ballet bleu* :

« Azur, Côte d'Azur, dans mes nuits sans sommeil
« Je pense avec amour à ton roi le soleil,
« Je revois tes jardins inondés de lumière,
« Où les oiseaux joyeux gazouillent leurs prières.
« Je me sens enivré par la grisante odeur
« Des mandariniers, des orangers en fleurs.
« Et, fasciné, je suis des yeux les lucioles
« Qui, dans les soirs de mai, dansent leurs rondes folles.
« Azur, Côte d'Azur, quel merveilleux tableau
« Que le couchant qui plonge ses feux au fond de l'eau.
« Et quelle féerie s'empare de la dune,
« Lorsque la mer déroule ses vagues au clair de lune !
« Ondines, Elfes, Nymphes, Sirènes et Tritons
« Folâtrent sur les sables saupoudrés de rayons
« Tandis que les zéphyrs, amants des roses frêles,
« Apportent des parfums enivrants sur leurs ailes.
« Jusqu'au petit matin, les claviers de la nuit
« Jouent valses et nocturnes, c'est Chopin qui conduit.
« Ils accourent, ils dansent, les lutins, les mystères,
« Les rêves, les amours évadés de Cythère,
« Les désirs chauds, brûlants, gloutons, inapaisés,
« Pierrots et Pierrettes, en quête de baisers.
« Et, du haut de son ciel, le Seigneur débonnaire
« Bénit, Côte d'Azur, ton carnaval lunaire. »

Suite à la diffusion sur les ondes de cette oeuvre symphonique à vocation chorégraphique, on pouvait lire, sous la plume de B. Flamel, dans le numéro du 3 février 1955 du journal *Le Patriote* de Nice : « Les développements mélodiques se singularisent par une originale conception du rythme qui en font une musique parfaitement dansante. » Mais il faut plus que le commentaire élogieux d'un critique pour convaincre un chorégraphe de se lancer dans l'aventure.

Il est par ailleurs amusant de relever que la Suite *Ballet Bleu* devait ultérieurement être rebaptisée *Azur Ballet*. On a fait remarquer à son auteur, en effet, le risque d'un rapprochement de son titre initial avec l'affaire des *ballets roses*, qui avaient scandaleusement défrayé la chronique en 1959 (quatre ans après la création mondiale du *Ballet bleu* ; Bernard Weinberg n'était tout de même pas un devin). *Azur ballet* sera donné en public (les deux premiers mouvements seulement) sous ce nouveau titre au Palais des Festivals de Cannes le 15 avril 1873, par l'Orchestre de Cannes sous la direction d'André Nada, pianiste et chef d'orchestre. D'après Geneviève Vial-Mazel, dans le numéro de Nice Matin du 18 avril 1973, à la fin de l'exécution de son œuvre ce 15 avril, « M. Weinberg, très ému, fut appelé en scène par le chef d'orchestre sous les bravos et les applaudissements prolongés du public. »

Somme toute, le compositeur autodidacte Bernard Weinberg n'aura pas été tellement moins joué en public que bon nombre de compositeurs professionnels vivants, qui n'ont pas la chance de rencontrer la faveur d'un large public ou de bénéficier de la connivence des médias.

Plus modestement, et à côté de ses premières grandes œuvres symphoniques, Bernard Weinberg fut aussi, sous le pseudonyme de Bernard Fanyl, l'auteur de quelques œuvres plus courtes et sans prétention. Je citerai en particulier les chansonnettes *Fliquét et Flico à la chasse*, dont la partition fut illustrée par un dessin d'Alain Saint Ogan, et *La Chanson de Mickey*, illustrée par Walt Disney et publiée aux Éditions musicales Walt Disney (voir figures) (Mickey était le surnom donné dans la famille à son petit neveu Michel Lazare). Il y eut aussi ces œuvres *légères*, enregistrées sur disques 78 tours, et qui ont bercé mon enfance à Clermont-Ferrand, lorsque je les écoutais sur notre vieux gramophone à aiguilles d'acier. Quelques-unes ont été reprises sur microsillon, et d'autres ont été écrites plus tard. Ainsi faut-il noter :

- Un Tango, *Monte-Carlo – Monte-Carlo*, de Bernard Fanyl et José Sentis, sur disque Cinépresse 78 tours (CPT 6123), chanté par Carlo Baroni de l'Opéra de Monte-Carlo avec un orchestre dirigé par Pierre Pagliano. Il existe de ce Tango un deuxième enregistrement par l'Orchestre de Tango de Quintin Verdu (disque 78 tours Decca P 1461), et une troisième édition par l'orchestre de Quintin Verdu (disque Decca 45 tours FS 70.523) ;
- Sur l'autre face du disque Cinépresse précédent, on trouve également *Contraste*, de Bernard Fanyl et José Sentis, avec le même orchestre ;
- *Jalousie*, par l'Orchestre de Tango de Quintin Verdu, disque 33 tours Decca MF 36069.
- *La Samba du cinéma* (Fanyl – Portal – Fanyl) par Étienne Lorin et son ensemble Musette, le refrain étant chanté par Eddy Rasini (disque Pathé 78 tours PA 2640) ;
- Sur le même disque que La Samba du cinéma figure un autre titre, *Si vous voulez être Vedette* (Fanyl – Portal – Fanyl), par les mêmes interprètes ;
- *Mazel Tow*, de Bernard Weinberg, arrangement José Sentis, par le Mandolin'Club de Paris (disque 45 tours Festival FX 45 – 1587).
- *Le Tango du Maquis*, signé Charles Bernard (nom de Bernard Weinberg pendant l'occupation) et chanté par Camille Mauranne, avec Chœurs et orchestre de la Radio Diffusion française, Direction Armand Bernard, exécuté au Gala Cinépresse de Clichy en 1945. Disque 33 tours 30 cm Gevaphone.
- *Nous sommes les FFI*, Marche. Chanté par Camille Mauranne, avec Chœurs et orchestre de la Radio Diffusion française, Direction Armand Bernard, exécuté au Gala Cinépresse de Clichy en 1945. Disque 33 tours 30 cm Gevaphone.
- *La Mer. Impressions monégasques*. Disque 33 tours 30 cm 'Les programmes de France', sans indication d'interprète.
- Un disque 33 tours 30 cm, malheureusement endommagé, et comprenant les œuvres suivantes : *Josette*, *Tu m'as brisé le cœur*, *Rumba serpentine*, et *Sérénade Tzigane*.
- *Pluie*, disque Pyral 25 cm 45 tours sans indication d'interprète.
- *Trompette et accordéon*, disque Pyral 25 cm 45 tours sans indication d'interprète.
- *Moments musicaux*, par H. Jaton, disque Pyral 25 cm 45 tours.
- *Miké Kéké*, écrit pour son petit fils Michel Lazare, disque Pyral 25 cm 45 tours sans indication d'interprète.

Deux chansonnettes illustrées de Bernard Weinberg alias Bernard Fanyl.

Première page de la partition du Tango Monte-Carlo de Bernard Weinberg,
Alias Bernard Fanyl, orchestré par son ami José Sentis.

Quelques enregistrements de la musique légère de Bernard Weinberg, alias Bernard Fanyl.

Disque des Six jours; offert à l'auteur, avec la dédicace (en haut à gauche)
« À Boulou et Fernande, très affectueusement, Papy »

Mazel Tow, une des œuvres enregistrées sur ce disque,
est de Bernard Weinberg et José Sentis

WEINBERG BERNARD, 76, avenue Foch, Paris-XVIe.

(*Pseudonyme : Bernard Fanyl*).

Auteur-Compositeur, Membre de la SACEM. et de la Songweiters Guild of Great Britain.

Œ. : Symphoniques (jouées mais pas encore éditées.

« Poèmes Hébraïques », « Ballet Bleu », « La Mer » (valse), « Pluie-Eclaircie » (valse), « Impressions Monégasgues », « Souvenir-Souvenir » (valse), « Caprice » (valse), « Tel Aviv », « Jérusalem », « Kibboutz » (trois des huit tableaux formant la suite symphonique « Terre d'Israël ».

Œuvres légères : « Monte-Carlo » (tango édité par Fanyl) ; « Le Ruisseau » (mélodie éditée par Fanyl) ; « Chanson d'Automne » (mélodie éditée par Fanyl) ; « Le Sentier » (mélodie éditée par Fanyl) ; « Un Jour d'Eté » (mélodie éditée par Fanyl) ; « La Chanson de Mickey (éditée par les Editions Walt Disney).

WEINBERG Bernard, 76, avenue Foch, Paris XVIe.

Genre littéraire : Classique.

Membre de la S.A.C.E.M. depuis 1948 (Auteur - Compositeur)

Membre de la « Songwriters, Guild of Great Britain ».

Parmi les œuvres éditées, les paroles d'une vingtaine de Mélodies déposées à la S.A.C.E.M.

Notices dans l'Annuaire national des Lettres (en haut) et dans l'Annuaire des Poètes (en bas).

J'ai également en ma possession le texte d'une valse de Bernard Fanyl intitulée *Le printemps*, sur une musique de Bernard Fanyl et Schalrey, et dont je n'ai pas retrouvé d'autres traces :

L'hiver, traqué par le printemps,
Se cache dans les trous des champs.
La nuit, il sort pour ravager
Les fleurs naissantes des vergers.
Encore un peu de froid, de gel
Et puis, soudain, c'est le dégel.
L'hiver se meurt, l'hiver est mort.

Il est content, car la saison
Lui donne à chaque instant raison.
Le premier arbre qui verdoie
Remet dans notre cœur la joie.
Le ciel fier de son azur,
Un papillon dans l'air si pur
La branche de lilas rosé
Tout est prétexte à nos baisers.

L'hiver se meurt, l'hiver est mort.
L'amour sourit câlin et fort.
Il est content, il a raison,
Car le printemps est sa saison.

Outre par l'inspiration musicale, Bernard Weinberg avait était aussi visité, et cela depuis beaucoup plus longtemps, par le démon de la poésie. Je peux citer deux de ses poèmes, publiés à l'époque de sa jeunesse roumaine dans des revues locales : le premier, intitulé '*Jale'*, dans le numéro d'octobre 1918 de la revue *Spicul*, et le second dans le numéro de juin 1919 de la revue *Lumea Evree*, intitulé *Vapaia* et illustré d'un portrait de lui par son ami le peintre israélien Reuven Rubin, que je reproduis ici. Je laisse le soin aux spécialistes d'en proposer une traduction française. Je ne saurais dire s'il y eu beaucoup d'autres publications littéraires de sa part en Roumanie, et si oui lesquelles. Je conserve de lui deux petits cahiers manuscrits de ses poèmes en langue roumaine, dont je ne pense pas qu'ils aient été encore publiés. Toujours est-il que dans un article de 1985, Hubert Padiou[20] signale que dans les livres sur les écrivains roumains qui allaient émigrer, publiés en roumain à Jérusalem par « Cenaclul Literar Menora », sous la direction d'Israël Bar-Avi, le nom de Bernard Weinberg est parmi ceux qui reviennent le plus souvent. Mais peut-être s'agit-il d'un homonyme.

[20] Hubert Padiou (1985) Cenaclul Literar Menora : une importante contribution à la mémoire juive de Roumanie. In : *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, Volume 2, numéro 2, pp. 29 à 31.

Caricature de Bernard Weinberg, « Secretarul sionist »,
par Reuven Rubin.

Je ne sais pas ce que sont devenus, s'ils existent encore, les manuscrits de ses nombreux poèmes en français, que j'ai eu l'occasion de voir et qu'il m'a même souvent lu. Il les avait confiés à une amie, alors qu'il vivait ses dernières années à Cannes. Je ne suis pas certain que publiés, ils eussent été considérés comme de la grande poésie. Mais j'aurais pu au moins en citer quelques exemples, pour donner une idée de son inspiration poétique, pour laquelle il n'avait pas besoin du soutien d'un professionnel, comme pour ses productions musicales. Quelques années après sa mort, je fus moi-même visité par une modeste inspiration poétique. Et ce fut le souvenir du dernier séjour de Bernard Weinberg à l'Hôpital de Cannes, où je lui rendis visite et où il s'éteignit le 8 mars 1981, qui m'inspira le poème *Troisième âge et demi*, que je lui dédiais et qui figure dans la plaquette *Un chat un chat*, que j'ai fait paraître en 1996 :

Troisième âge et demi. Hospitalisation.
Procession de lits blancs. Mouroir javellisé.
Toilettage accompli. Visite autorisée.
Entrée de la famille. Masques de compassion.

A l'une des stations d'un calvaire obligé,
Anonyme et fripée, femelle apparemment,
Le temps d'une surprise, un visage éclairé.
Eh ! Que vous êtes belle ! Bonsoir, grand-maman !

Mon Dieu ! Tous ceux que j'aime ! Mes enfants, mes petits.
Et ce joli bouquet ! Que vous êtes gentils !
Pas dormi, cette nuit, et ce que j'ai eu froid !
Je désespère un jour de retourner chez moi.

Dédié à Bernard Weinberg

Ce fut là un modeste hommage à celui qui avait autrefois écrit un tango pour son petit-fils, que je ne résiste pas au plaisir d'évoquer, quoique sans la musique : *Bernard chéri, tu es un diable*…, qu'il m'a envoyé de Solignat pour mon sixième anniversaire (le 6 août 1944). En voici le texte :

I

Bernard chéri, tu n'es pas sage
Souvent tu me mets hors de moi.
Tu cries ti cours comme un sauvage,
Tu mets toute la maisonnette en émoi.

Tu prends le chien de Maryvonne
Malgré ses cris, malgré ses pleurs
Et tu la frappe, la mignonne
Petit méchant plein de fureurs.

Tu manges à table comme un singe
Avec les doigts et le menton.
Tu fais goûter jusqu'à ton linge
Le bon ragout de bœuf, de veau ou de mouton.

Et tu veux boire, toujours boire
Du vin nature ou du lolo
Et puis la nuit, Dieu, quel déboire !
Et l'on doit bien souvent refaire ton dodo.

II

Bernard chéri, tu es un cancre,
Tu n'aimes pas ton A.B.C.
Tu suces tes crayons à encre
Et tes cahiers et tes bouquins sont délaissés.

Tu suces trop souvent ton pouce,
Parfois tu coupes tes frisons.
Et puis tremblant, tremblant de frousse
Tu viens nous demander pardon.

Tu joues au loup, tu crains le tigre,
Tu pulvérise tes joujoux.
Mais tu fais du dessin et, bigre,
Ce n'est pas mal pour un gamin, oui mon bijou.

Hélas, ta courte patience
Se lasse vite du crayon.
Alors, bourreau, tu recommences
Des tintamarres à nous donner des oreillons.

III

Bernard chéri, tu es un diable…
Un diable blond aux yeux d'azur.
Je vais te mettre à l'étable
Avec les vaches, avec les bœufs, aux muscles durs.

Tu y seras sans nourriture
Et sans la moindre goutte d'eau.
Pour ton lit, une couverture. Pour ton copain, le petit veau.

Mais… connaissant ton caractère
Si auvergnat, donc si têtu
Je crains ce que tu pourrais faire
Pour énerver, pour embêter ces bons cornus.

Alors pour éviter le pire
Je vais te prendre dans mes bras.
Viens donc, monstre, ô vampire.
Mon doux agneau, mon grand trésor, mon petit rat.

Solignat, février-mars 44

J'entends encore mon grand père me chanter cette chansonnette avec son bel accent roumain, qui ne l'a jamais quitté. Il avait également écrit une chanson pour ma sœur Maryvonne, dont je n'ai hélas, pas gardé trace, ainsi qu'une autre pour mon cousin Michel Lazare (dit Mickey) fils de mon oncle maternel Cyril Lazare, chansonnette qu'il avait intitulée *Mické ké-ké*, et dont j'ai seulement conservé un enregistrement sans paroles sur disque vinyle.

Voilà donc pour l'inspiration musicale et poétique d'un autodidacte passionné et déterminé à s'exprimer. Curieusement, cette énumération des œuvres du compositeur autodidacte Bernard Weinberg et la longévité de son inspiration ne sont pas sans rappeler celles que j'ai eu l'occasion de rappeler ici à propos de Raoul Gunsbourg, le beau-père admiré. Je ne dirai pas là qu'il y a eu imitation – l'inspiration musicale ne se force pas – mais heureuse conjonction de goûts et de talents chez ces deux hommes, qui se sont toujours admirablement compris et entendus, malgré leur différence d'âge. L'ancêtre était professionnellement plus proche de la musique que son cadet, et plus à même, compte tenu de son rôle éminent comme Directeur de l'Opéra de Monte-Carlo, de faire jouer sa propre musique. Bernard Weinberg aura dû faire preuve de plus d'initiatives et d'entre gens pour faire jouer la sienne. Mais l'un dans l'autre, ces deux compositeurs n'auront jusqu'à présent pas vraiment réussi à forcer les portes de la renommée, et c'est peut-être dommage.

Bernard Weinberg aura ainsi suivi les traces d'un beau-père qu'il admirait beaucoup, et qui était tout aussi infirme que lui en ce qui concerne l'orchestration de leurs œuvres musicales respectives. Sortiront-ils un jour de l'oubli, je ne saurais le dire. Mais pour ce qui est de mon grand père, son inspiration m'a paru autrement plus mélodieuse et charmante que les musiques modernes de son époque, qu'il n'a jamais plus appréciées que moi-même. D'ailleurs, pourrait-on connaître, dans ce genre de la musique moderne postschoenbergienne, des amateurs capables de nous ravir de leur inspiration cérébrale ? J'en doute fort. La musique classique d'aujourd'hui n'est plus faite pour les amateurs, et encore moins accessible aux autodidactes. Il y aurait là de bonnes raisons pour effectuer un retour en arrière, et pour redécouvrir des œuvres de ce siècle passé un peu plus humaines.

Quelques courriers et critiques relatifs aux exécutions symphoniques des œuvres jouées et enregistrées de Bernard Weinberg

Je reproduis ici quelques-uns des documents les plus marquants, parmi les rares témoignages que j'ai pu retrouver dans les archives de mon grand père. Il les conservait minutieusement dans des albums à pochettes plastiques transparentes. Certains de ces albums, que je n'ai pas retrouvés, contenaient également les photographies des événements artistiques auxquels il avait participé ou qu'il avait organisés lui-même. Par exemple, l'une de ces photographies, prises lors d'un cocktail organisé par lui, probablement aux Champs-Élysées, le représentait aux côtés de Walt Disney. Je regrette fort de ne pas avoir retrouvé cette photographie pour la présenter ici comme témoignage exemplaire de ses contacts dans le monde du cinéma. De même y avait-il d'autres photographies le représentant avec son ami Reuven Rubin, le peintre israélien, et dont je n'ai malheureusement aucun exemplaire. Voici donc quelques témoignages des réactions suscitées par les œuvres symphoniques de Bernard Weinberg.

Carte postale datée du 29 janvier 1955 et envoyée d'Aix en Provence, par la chanteuse lyrique Lily Pons, qui avait été régulièrement engagée à l'Opéra de Monte-Carlo, du temps de la direction de Raoul Gunsbourg, et qui a donné son nom à une ville américaine. Elle était restée depuis son passage à Monaco une amie de mes grands parents :

Mes chers bons Amis,

C'est de mon lit que j'ai écouté hier soir votre ballet bleu ! Vous êtes, mon cher Bernard un enjôleur par votre musique qui séduit. Je me croyais sous vos orangers, au clair de lune. Combien je regrette de n'avoir pu me rendre près de vous pour vous en féliciter de vive voix ! Je vous souhaite bon voyage en Italie et vous embrasse très affectueusement tous les deux.

Lily

**

Lettre de Pierre Paraf, Directeur du MRAP (Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples), datée de Paris, le 30 janvier 1955 :

Cher ami,

J'ai vainement téléphoné avenue Foch hier soir et ce matin. Je voulais vous dire, dès la dernière mesure du Ballet bleu, notre ravissement. Tout était grâce à vous harmonie et joie, Lucioles, clair de lune et toute cette symphonie méditerranéenne dont nous nous sommes enchantés ce dernier été à Capri.

Le poème qui préludait ne nous a pas moins charmés.

A bientôt, j'espère, le plaisir de pouvoir vous dire à Paris tout cela.

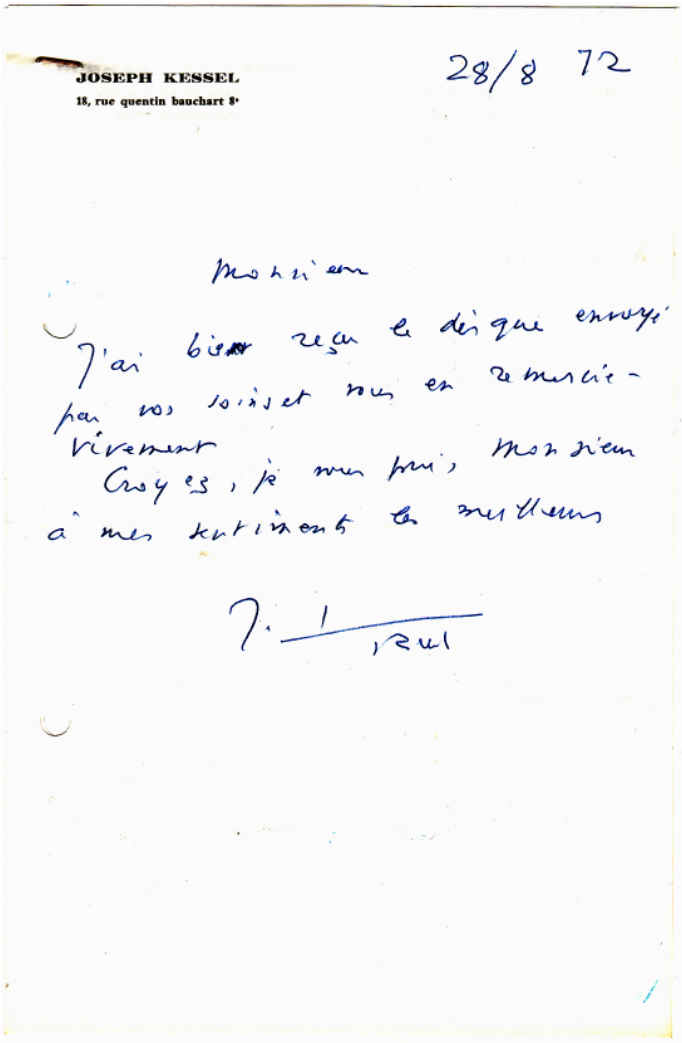
Mes hommages fidèles à Madame Bernard Weinberg.

A vous deux nos pensées chaleureusement admiratives et amicales.

Pierre Paraf

**

Lettre de José Sentis, compositeur et orchestrateur de certaines œuvres de Bernard Weinberg, datée de Paris, le 4 février 1955 :



JOSEPH KESSEL
18, rue quentin bauchart 8e

28/8 72

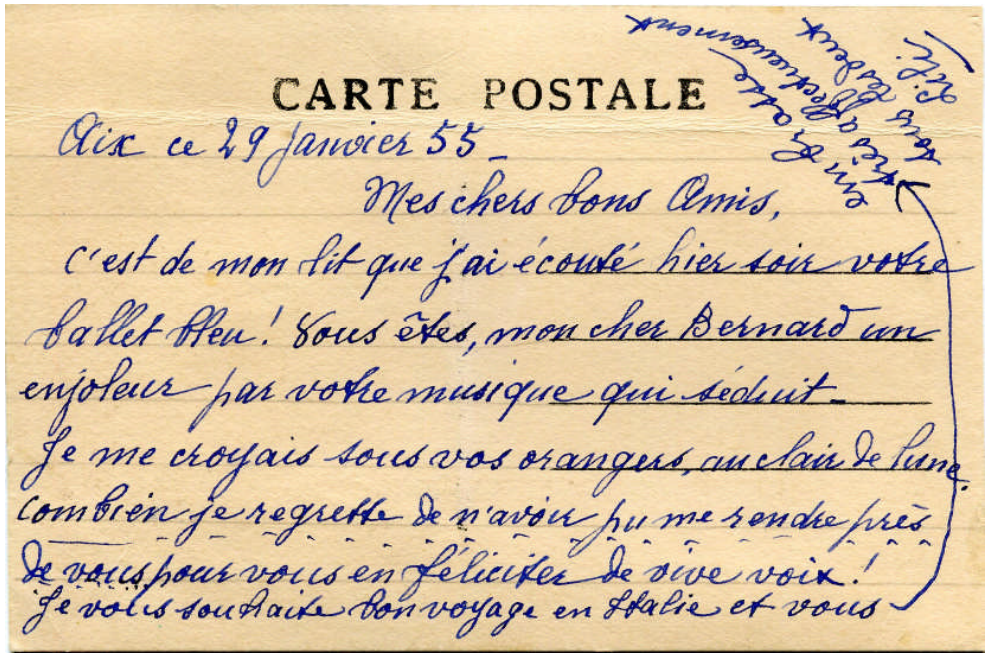
Monsieur

J'ai bien reçu le disque envoyé par vous soirs et vous en remercie vivement

Croyez, je vous prie, Monsieur à mes sentiments les meilleurs

J. Kessel

Lettre de Joseph Kessel, à la réception du disque des Six jours



CARTE POSTALE

Aix ce 29 janvier 55 –

Mes chers bons Amis,

C'est de mon lit que j'ai écouté hier soir votre Ballet Bleu ! Vous êtes, mon cher Bernard un enjoleur par votre musique qui séduit –

Je me croyais sous vos orangers, au clair de lune. Combien je regrette de n'avoir pu me rendre près de vous pour vous en féliciter de vive voix !

Je vous souhaite bon voyage en Italie et vous

Carte postale de Lili Pons évoquant son écoute du *Ballet bleu* à la radio.

Mon cher ami et « collègue »…

J'ai entendu avec plaisir votre musique Bleue qui contient des passages vraiment charmants. Je pense qu'on doit vous avoir beaucoup complimenté, car l'œuvre, l'orchestration et la direction m'ont semblé remarquables… Hélas ! L'audition à Paris, avec mon appareil, a été plus que médiocre, car par moments on entendait à peine… Mais je pense que vous présenterez cette œuvre à Paris bientôt, ou que vous devez avoir fait un enregistrement pour vous et pour que l'on puisse l'entendre dans de meilleures conditions. En tout cas, j'espère avoir bientôt ce plaisir.

En vous souhaitant un agréable séjour dans ce pays de rêve, avec mes hommages à Madame Weinberg, toutes mes félicitations et mes salutations les plus cordiales.

José Sentis

**

Lettre du chef d'Orchestre Georges Tzipine, datée de Paris, le 6 février 1955 :

Cher ami,

En hâte quelques mots avant de quitter Paris pour Marseille.

J'ai vu l'autre jour notre grande amie, Marguerite LONG qui a écouté votre émission[21] et s'est déclarée enchantée de l'audition de votre Ballet. Elle me charge de vous dire : Bravo ! Ce que je fais avec plaisir.

Veuillez présenter mon meilleur souvenir autour de vous et en attendant de vous soir à mon retour d'Angleterre, vers la fin mai, je vous prie de croire cher ami, à mes sentiments très sympathiques.

Georges Tzipine

(Rajouté à la main :) Mes hommages à Madame Weinberg je vous prie.

**

Lettre de René Demai, avocat à Clermont-Ferrand qui serait intervenu pour obtenir la libération de mes grands parents de la prison de la ville dix ans auparavant, datée du 13 janvier 1965 :

Mon cher Ami,

Je ne sais comment vous remercier pour l'envoi du « Ballet Bleu ». pour nous, qui avons la nostalgie de la Côte d'Azur, cette musique si fidèlement évocatrice de ce magnifique pays nous procure un très agréable plaisir.

On assiste au lever du jour avec le chant des oiseaux…

Comme tout cela est reposant et réconfortant à côté des laideurs des productions actuelles.

Ma femme se joint à moi pour vous exprimer à tous les deux nos affectueuses pensées.

René Demai

**

[21] Création mondiale du Ballet Bleu sur les ondes de Radio Monte-Carlo le 28 janvier.

Dimanche 1969

Tomasi

Cher ami

Nous venons d'écouter votre enregistrement. C'est très émouvant et remarquablement orchestré. Félicitations. A propos du "Chiffon", j'aurais aimé l'entendre plus souvent...! Cette sonorité me rappelle le "Cornu marinu" que les maquisards Corses utilisaient pour combattre les troupes françaises contre l'occupation du pays. C'était un énorme coquillage marin.

J'ai vu que vous avez bien servi Israel, en conservant des Hébraïsmes

Bravo

Affectueusement à vous les deux

Henri Tomasi

Lettre autographe du compositeur Henri Tomasi à Bernard Weinberg en 1969.

Lettre autographe du compositeur Henri Tomasi, en 1969 :

Dimanche

Chers amis,

Nous venons d'écouter votre enregistrement[22]. C'est très émouvant et remarquablement orchestré. Félicitations. À propos du *Choffar*, j'aurais aimé l'entendre plus souvent… ! Cette sonorité me rappelle le *Cornu marinu* que les maquisards corses utilisaient pour combattre les troupes françaises contre l'occupation du pays. C'était un énorme coquillage marin.

Je crois que vous avez bien servi Israël, en composant ces méditations.

Bravo.

Affectueusement à tous les deux.

Henri Tomasi

**

Lettre du Grand Rabin de France, datée de Paris, le 30 mai 1972 :

Cher Monsieur Weinberg,

Je ne veux pas tarder à vous remercier de l'aimable envoi de votre disque *Six Jours* que nous venons de recevoir.

Vos symphonies, si harmonieuses, sont toujours émouvantes. Les sujets traités dans vos quatre Méditations nous touchent particulièrement. Nous nous réjouissons de les écouter tout prochainement. Nous revivrons avec vous Israël dans le danger et nous célébrerons avec vous Israël sauvé.

Madame Kaplan se joint à moi pour vous dire, cher Monsieur Weinberg, nos amicales pensées.

Jacob KAPLAN

**

Lettre du compositeur Henri Sauguet, datée de Coutras, le 26 mars 1972 :

Cher ami,

Je viens d'écouter votre disque, que j'ai amené ici avec moi pour l'écouter dans les meilleures conditions de tranquillité et de qualité (mon appareil est meilleur que celui de Paris). Cette fresque musicale, inspirée par la guerre des 6 jours, est imagée et d'un ton noble et plein de cœur : celui qui bat dans votre poitrine et au rythme duquel elle a été conçue et mise en œuvre. C'est la méditation simple et sans rhétorique d'un homme de sentiment devant un événement qui l'a particulièrement ému et bouleversé. Un homme qui aime la musique et lui a demandé de l'exprimer – avec ses moyens -, sans tricher, sans artifice et il convient de vous écouter de même. L'orchestration est fort bien faite : j'ai félicité l'auteur qui vous a suivi et bien servi, brillante et forte, avec des détails pleins de goût et de grâce. L4enregistrement me paraît excellent et le pressage de bonne facture. Tel qu'il se présente, ce disque peut être mis en circulation et peut connaître la faveur de tous ceux qui chercheront à y trouver l'écho de leurs sentiments et de leur émotion devant le drame héroïque et bouleversant que vous avez commenté à votre façon – simple et éloquente.

[22] Il s'agit de celui du *Poème hébraïque*.

Cher ami – voilà ce que vous m'avez demandé : de vous dire ce que je pensais de votre œuvre et de sa réalisation. Je vous adresse, à Madame Weinberg et à vous-même, mes bons vœux de Pâques en vous assurant de nos sentiments d'amitié fidèle.

Henri Sauguet

Je suis ici pour une quinzaine de jours, enfin au calme et prêt au travail.

**

Lettre d'Henri Sauguet, datée de Paris, le 21 juin 1972 :

Merci, cher ami, pour l'envoi du disque que je suis heureux de posséder. Sa présentation est excellente : on ne pouvait mieux faire et je vous en félicite.

Ravi aussi d'apprendre le succès auprès de la R.C.A. qui est une des plus grandes firmes phonographiques internationales. J'étais sûr qu'une œuvre aussi sincère qu'émouvante ne pouvait que toucher – Bravo !

Je vais partir à la fin de la semaine dans ma 'maison des chats'… pour y passer l'été, enfin (mais où sera l'été, jusqu'ici invisible !) Je dois cependant revenir pour quelques jours à Paris du 3 au 8 juillet. J'irai à la fin de juillet à Aix-en-Provence, pour y voir le spectacle de *Pélléas et Mélisande* réalisé par Jacques Dupont[23] (qui vient d'avoir de grands succès à l'Opéra avec ses spectacles de *Benvenuto Cellini* et *Turandot* qui sont grandioses).

Chers amis, bon été, je serai heureux d'avoir de vos bonnes nouvelles à tous deux.

Avec mes fidèles pensées d'amitié.

Henri Sauguet

**

Lettre du compositeur José Sentis, datée de Paris, 26 juin 1972 :

Cher grand ami,

J'ai eu grand plaisir à écouter votre disque 'Six Jours'. Il contient de beaux élans et il s'en dégage une impression presque religieuse dans quelques passages choisis.

Certains thèmes auraient peut-être gagné à être plus développés, mais l'ambiance générale est celle d'une belle création. L'orchestration est très soignée et met en relief de façon remarquable la *Bataille* et l'*Ode aux Combattants*.

Et tout cela me fait regretter un peu, je vous le dis encore une fois, que vous n'ayez cultivé techniquement ces dons que le ciel vous a donnés.

Je vous félicite pour cette belle réalisation que je ferai entendre prochainement à des amis attentifs.

Et pour vous et Madame Weinberg,

Mon affection sincère.

José Sentis

**

Lettre du chef d'orchestre Igor Markevitch, datée de Saint-Cézaire, 10 décembre 1972 :

[23] En 1972, *Pélléas et Mélisande* a été dirigé à Aix-en-Provence par Serge Baudo.

Cher Monsieur Weinberg,

De passage chez moi, je trouve votre lettre et votre disque dont je vous remercie. Je me promets d'écouter le disque lors de mon prochain séjour où j'aurai un peu plus de calme.

Dès que je le pourrai, je me permettrai de vous faire signe pour que nous écoutions ensemble l'enregistrement des déclarations de Gunsbourg[24] au sujet de la Damnation de Faust : cela m'intéressera d'autant plus que je la joue jeudi prochain.

Recevez, cher Monsieur Weinberg, mes très cordiales salutations.

Igor Markevitch

**

Lettre de l'écrivain Joseph Kessel, datée de Paris, 28 août 1972 :

Monsieur,

J'ai bien reçu le disque envoyé par vos soins et vous en remercie vivement.

Croyez, je vous prie, Monsieur, à mes sentiments les meilleurs.

Joseph Kessel

**

Lettre de l'écrivain Michel Georges-Michel, alors Vice-président de la Presse Artistique, datée de Paris, 15 juillet 1972 :

Merci, cher grand ami, pour l'envoi de ce beau disque que j'ai reçu ce matin et que je suis certain d'écouter avec la même profonde émotion que pour votre œuvre précédente, si haute d'inspiration, si précise d'exécution technique, et aussitôt que j'aurai un tourne-disque à ma disposition.

Je suis très touché de votre attention et je vous envoie à tous deux mes affectueuses et très fidèles pensées.

Michel Georges-Michel

Et je ne cesse d'évoquer votre souriante et aimable figure chaque fois – souvent – que je passe – et entre – devant le cinéma Monte-Carlo.

**

Lettre du Père Riquet, datée de Paris, 12 janvier 1973 :

Cher Monsieur,

Le disque qui accompagnait vos vœux de 1973 m'est bien parvenu. Après l'avoir écouté, je suis heureux de vous dire combien j'en admire la profonde inspiration et les poignantes harmonies. C'est une belle œuvre dont je vous félicite très cordialement en vous remerciant d'avoir eu la gentillesse de me procurer, en l'entendant, un très réel plaisir et surtout une volonté renouvelée de soutenir Israël dans son combat pour l'existence et la liberté.

À ces remerciements, permettez-moi de joindre mes vœux affectueux et fervents pour que cette nouvelle année vous inspire d'autres chefs-d'œuvre ?

---

[24] Dans cet interview radiophonique, Raoul Gunsbourg y déclare comment il eut l'idée que Berlioz avait d'abord pensé faire de son Oratorio de *La damnation de Faust* un véritable Opéra, qui est désormais joué comme tel, avec le succès mondial que l'on sait, depuis qu'il en a donné lui-même une première représentation à l'Opéra de Monte-Carlo.

Croyez, cher Monsieur, à ma bien sincère amitié.

M. Riquet sj.

**

Télégramme d'Esther Rubin, de Tel-Aviv, arrivé à Cannes le 8 mai 1973, un an avant la mort de son mari, le peintre et ami de Bernard Weinberg, Reuven Rubin :

Your composition impressive and even more beautiful on important broadcast fitting Israël anniversary. Love.

**

Carte postale du chef d'orchestre Georges Sebastian, datée de Genève, 3 mars 1973 :

Revenant d'un long voyage, j'ai écouté avec le plus grand intérêt le disque *Six Jours*. Je vous remercie de me l'avoir envoyé. C'est un document poignant et intense, et je vous félicite de cette belle réalisation/exécution. (Illisible) Espère à très bientôt. Mes souvenirs cordiaux amicaux à vous deux. Votre

Georges Sebastian

**

Lettre de L. J. Alpern, médecin cannois de Bernard Weinberg, datée du 18 août 1973 :

Cher Monsieur et Ami,

Ce matin, l'un des deux hommes qui composent votre personnalité, le gourmand, le 'gastéropode', rêvait tout haut devant moi de quelque festin à base d'aubergines, de tomates, etc., etc., et j'ai perçu nettement sa satisfaction et son soulagement lorsque je lui ai donné le feu vert[25]. Mais… ce vil matérialiste s'est bien gardé de me mettre au courant de la poésie, du rêve enchanteur que son homonyme avait offert au public du Palais des Festivals[26] et que celui-ci avait reçu avec une grande émotion, toutes choses que j'ignorais au 'temps des aubergines' et que je n'ai apprises qu'en fin de matinée, au moment où j'ai parcouru 'Nice Matin'. Vous êtes un grand cachottier, cher Maître, et pour vous en punir, je vous préviens que, désormais, toutes demandes qui ne seront pas formulées en musique resteront sans réponse…

Je quitte le style badin pour vous dire, très sérieusement et très sincèrement, l'immense plaisir que j'ai éprouvé en apprenant le triomphe que vous avez eu et pour vous exprimer mes très vives, très chaleureuses et très affectueuses félicitations que, bien entendu, vous voudrez bien partager avec Madame Weinberg car qui pourrait douter qu'elle a toujours joué un grand rôle dans toute votre œuvre. Allez, mangez-les vos aubergines, vous les avez bien méritées, mais soyez raisonnable.

Pour Madame Weinberg et pour vous-même, cher Monsieur et Ami, l'assurance de mes sentiments entièrement et affectueusement dévoués.

**

[25] J'ai toujours connu mon grand père s'astreignant à un régime alimentaire sévère, en particulier en raison de son faible diabète.

[26] Lors de l'exécution publique d'Azur Ballet au Palais des Festivals de Cannes, le 15 avril 1873.

Lettre de Pierre Paraf, datée de Paris, le 7 septembre 1973 :

Bien cher Ami,

C'est un ravissement que de lire le poète autant que d'écouter le compositeur Bernard Weinberg.

Nice Matin me confirme que les nombreux spectateurs du Palais des Festivals[27] ont partagé mon sentiment.

Merci de m'avoir fait, de loin, participer un peu à cet enchantement par ce poème lunaire où Watteau, Chopin, viennent à travers vous rendre visite à 'notre' Méditerranée.

Mathilde et moi embrassons affectueusement Yvonne et Bernard.

Pierre Paraf

**

Lettre de Michel Poniatowski, alors Ministre de la Santé Publique et de la Sécurité Sociale, datée de Paris, 10 janvier 1974 :

Cher Monsieur,

Permettez-moi de vous dire combien j'ai été sensible à l'expression de vos vœux et à votre si amicale attention.

Je vous en remercie bien vivement et vous adresse aussi tous les souhaits sincères que je formule pour vous-même à l'occasion de la nouvelle année.

Veuillez croire, cher Monsieur, à l'assurance de mes sentiments les meilleurs et bien amicaux.

Michel Poniatowski

**

Lettre de l'écrivain Armand Lunel, datée de Monaco, 11 février 1977 :

Cher Monsieur,

Je vous prie de bien vouloir m'excuser si je viens vous remercier si tard de vos aimables félicitations ainsi que de l'envoi du disque de votre Suite sur la Guerre de 6 jours. Mais j'ai eu des ennuis de santé pour lesquels j'ai dû entrer en clinique d'où je ne suis sorti que récemment, si bien que je n'ai pu que ces jours-ci mettre sur le tourne-disque votre œuvre magnifique dont j'ai pu ainsi apprécier la prestigieuse et fervente actualité. La gloire d'Israël y vibre d'un bout à l'autre en profondeur et je vous en exprime mes chaleureuses félicitations.

Je n'ai pas oublié la belle diffusion de votre suite symphonique 'Terre d'Israël' ni notre rencontre là-bas quand j'y fus avec Milhaud pour la préparation de notre 'David'.

Agréez, je vous prie, cher Monsieur, l'assurance de ma bien cordiale sympathie.

Armand Lunel

**

[27] *Ibid*.

La retraite à Cannes

Bernard Weinberg a *liquidé* son affaire Cinépresse en février 1965 et, si j'en crois les dates de ses lettres, lui et Yvonne ont déménagé à Cannes dans la seconde moitié de l'année 1966. Toujours prudent en affaire, Bernard Weinberg me disait souvent que la règle d'or était de ne jamais avoir de problème de trésorerie. Dans sa vie personnelle, il aimait vivre dans des conditions de confort frisant le luxe, mais à la limite raisonnable de ses moyens. C'est ainsi qu'à l'époque où il prit sa retraite, il préféra abandonner son logement de l'avenue Foch à Paris, jugé trop coûteux, pour aller s'installes à Cannes, dans une très belle villa entourée d'un ravissant jardin, et dont il disait que c'était un petit paradis : La villa *Les Palmiers*, dans le Parc Fiorentina, au 67 bis de l'avenue de Vallauris, qu'il a acquise en mai 1965. Je suppose que c'est vers cette époque qu'il a vendu la villa Yvonne de Beausoleil, dont il n'avait plus l'usage, pour la remplacer par celle de Cannes.

Dans sa villa *Les palmiers*, il fut le voisin et ami du peintre Emmanuel Bellini, qui avait acquis la chapelle du Parc Fiorentina pour y installer son atelier. À la disparition de l'artiste en 1989, son unique fille, Lucette, a hérité de cet oratoire, qu'elle s'est engagée par testament à léguer à la ville de Cannes. Il s'agit, en effet, d'un élégant petit édifice de style roman, qu'a fait ériger, sur le flanc de la Californie, à la fin du XIXe siècle, le comte Vitali. Elle fut la propriété de la princesse Karageorgewich, avant que le peintre Bellini ne l'acquière pour en faire son atelier. J'ai eu moi-même le plaisir de faire sa connaissance et de visiter sa chapelle-atelier, lorsque mon grand père lui rendait visite en voisin. C'était un homme truculent, qui m'offrit spontanément un livre de ses œuvres, qu'il agrémenta d'une dédicace avec le presque sempiternel dessin d'une voiture à cheval symbolisant la vie cannoise de la Belle Époque, et que j'ai eu l'occasion de retrouver dans nombre de ses envois de vœux.

Mon grand père a toujours considéré que sa villa dans le parc Fiorentina était, en effet, un petit paradis, étant située au milieu d'un superbe jardin au fond duquel il pouvait se retirer dans son 'studio', un local dont le toit était classé monument historique, pour sa pente incurvée très particulière et peut-être aussi ses anciens et prestigieux propriétaires princiers. Bernard Weinberg adorait faire entretenir et améliorer son jardin, un plaisir qui lui venait probablement de l'époque où, dans celui de la *Villa Yvonne* à Beausoleil, lui étaient venues ses premières inspirations musicales, pendant son éloignement forcé de Paris sous l'occupation.

Dans les premiers temps de sa retraite à Cannes, il avait projeté que le l'accompagne à Bucarest, pour un voyage qu'il aurait fait pour la première fois depuis qu'il avait émigré en France en 1922, et afin de retourner sur la tombe de ses parents. Mais son état de santé ne le lui permit pas, à sa grande déception ainsi qu'à la mienne. Ce voyage aurait été aussi pour lui l'occasion de reprendre contact avec la fille de son frère, restée en Roumanie, et qu'il s'était toujours efforcé d'aider financièrement à distance.

Bernard Weinberg est décédé à Cannes dans sa quatre-vingt-neuvième année, le 8 mars 1981. Il a été inhumé le 12 mars au cimetière Montmartre de Paris, secteur des Israélites, Allée Halévy. Après sa disparition, la dernière et indélicate (pour ne pas dire franchement voleuse) femme de chambre de ma grand-mère, que mon grand père avait jusqu'au bout souhaité congédier sans réussir à convaincre sa femme, fit disparaître la quasi-totalité des mobiliers précieux et des œuvres d'art de sa Villa Les Palmiers, avec la complicité d'antiquaires locaux non moins indélicats. Et la plupart des souvenirs familiaux ont disparu

par la même occasion, ce qui explique en partie la pauvreté de mes propres sources. Quant à la justice, elle ne fut pas plus ferme que mon grand père, c'est le moins que l'on puisse dire, pour protéger ma grand-mère de la voleuse. Le juge des tutelles, auprès de laquelle j'avais tenté la mise sous tutelle de ma grand-mère pour la protéger, ne se contenta pas de refuser : elle me menaça de m'attaquer pour injure à magistrat si je continuais à ma plaindre de la frilosité de sa justice. De sorte qu'à Cannes, il semble plus facile et moins risqué de dépouiller les riches retraités que d'obtenir justice et protection. Et c'est ainsi que mon grand père fut remercié, dans cette ville dont il avait contribué à accroître la célébrité mondiale.

En hébergeant ma grand-mère *chez elle* à Vallauris, après le décès de Bernard, avec ses plus beaux meubles récupérés dans la villa de Cannes, et qu'elle n'a évidemment jamais restitués à la famille, la voleuse a ainsi continué jusqu'au bout son ouvre de dépouillement, un méfait tempéré par le fait, je dois le reconnaître, qu'elle s'est toujours bien occupée d'Yvonne jusqu'à sa mort à 102 ans. Sous le coup d'une colère rentrée vis-à-vis d'une institution judiciaire trop frileuse et ne faisant rien pour mettre fin à ces dépouillements de personnes âgées et fortunées par des éléments corrompus de la société, j'écrivais alors le poème vengeur suivant, dans ma plaquette *Un chat un chat* :

Prenant prenant !

Grand'maman solitaire, entourée par excès
De graines de rapine et plantes carnivores ;
Grand'maman millionnaire, par le menu taxée,
Aveugle ne voit plus fondre son cocon d'or.

Un petit personnel a, préoccupé d'elle,
Sous l'œil indifférent du juge des tutelles,
De main de maître embobiné la centenaire,
Et s'est employé à la mettre à découvert.

Nettoyage accompli, ces vers nécrophages
Sont à leur tour entrés en vieillesse dorée,
Attendant des suivants les ultimes hommages
D'un élan spontané vers cet âge adoré.

Ils ont vidé l'aïeule, et le crime a payé,
Jusqu'à ce que voleur à son tour volé
Renouvelle sans fin un décor sauvage,
Où l'ouragan d'amour ne fait guère de ravages.

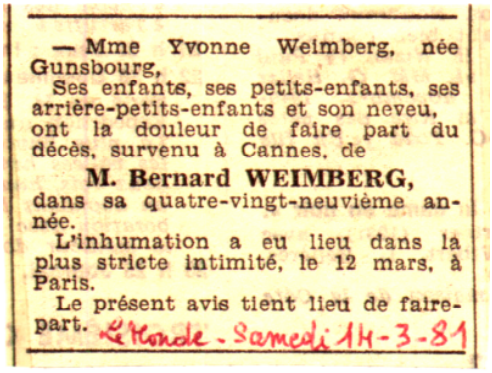
Ainsi prenant-prenant va la gent parasite,
Misère aérobie au grand jour vautrée.
Pourquoi voudriez-vous qu'un prédateur hésite,
Quand la proie se défend à petits pas feutrés ?

En haut, la villa Les Palmiers dans le parc Fiorentina à Cannes, exceptionnellement sous la neige en hiver 1968, où l'on voit l'auteur de retour de son voyage de noce en Algérie.
En bas, le toit du corps de bâtiment au fond du jardin, dans lequel Bernard Weinberg avait son bureau (son *studio*) (la maison à gauche et les arbres sont chez le voisin).

Janvier 1979. Bernard Weinberg dans sa villa de Cannes, deux ans avant sa disparition.

Novembre 1966. Yvonne Weinberg dans le salon de sa villa de Cannes.

Yvonne et Bernard Weinberg dans le salon de leur villa de Cannes en 1978, trois ans avant le décès de Bernard.
Au fond : ma femme Fernande ; en bas : mes enfants Aline et Yves.
La chienne Sica est couchée aux pieds d'Yvonne. Nous sommes tous devant la télévision.



— Mme Yvonne Weimberg, née Gunsbourg,

Ses enfants, ses petits-enfants, ses arrière-petits-enfants et son neveu, ont la douleur de faire part du décès, survenu à Cannes, de

M. Bernard WEIMBERG,

dans sa quatre-vingt-neuvième année.

L'inhumation a eu lieu dans la plus stricte intimité, le 12 mars, à Paris.

Le présent avis tient lieu de faire-part. Le Monde - Samedi 14-3-81

Faire-part de décès dans le journal Le Monde du 14 mars 1981.

ANNEXES I

Je reproduis ici quelques textes en français de Bernard Weinberg poète, qui permettront à mes lecteurs de se faire une idée de ce que furent son inspiration et son talent, dans une langue qui n'était pas sa langue maternelle, et qu'il a pourtant toujours parlé à la perfection avec un savoureux accent roumain. Je n'ai pas fait traduire les poèmes de sa jeunesse écrits en roumain, dont je reproduis ici l'un d'eux sur la figure suivante, qui montre en particulier la distance qu'il y a entre sa calligraphie d'alors et celle d'une lettre qu'il m'a envoyée cinquante ans environ plus tard, et que j'ai reproduite précédemment.

Voici d'abord quelques courts poèmes.

(Sans titre ni date)

Ce matin le sous-bois est inondé de liesse…
On dirait qu'il sourit aux doux rayons d'argent
Qui descendus du ciel sur les rayons du vent
Sont venus l'enivrer de leurs tendres caresses.

Enivrer de chaleur les arbres frémissants
Entonnant langoureux, à l'amour, à la vie,
Une émouvante, longue et grave symphonie
Montant comme un encens vers le soleil levant.

Assis sur une pierre à côté du ruisseau
Je me sens envahi d'une paix de berceau
Dans laquelle s'estompent mon cœur, mon esprit.

Et comme dans un songe, j'entends le doux (mot illisible)
Me dire doucement, de sa divine voix
Oublie, oublie tes peines et rêve mon petit…

Laissez-moi vous bercer…

Laissez-moi vous bercer tendrement, ma sauvage,
Et vous dire tout bas le mot de tous les âges,
Le mot miraculeux, le divin créateur
Des rêves frémissants, des larmes de bonheur.

Laissez-moi vous parer de baisers ma faconde (!)
De baisers enflammés dans vos cheveux, sur la bouche
Dans votre cou nacré, velouté, virginal
Devant lesquels je suis un malheureux Tantale.

Aujourd'hui je le peux, je le sens, je suis votre (mot illisible).
Demain ? Demain est loin, disaient les vieux apôtres.
Et entre aujourd'hui et demain l'univers
Pourrait changer de face… ou moi changer de vers.

Încearcă pământul: de rece, plutește,
Dar trunda din aripi cumpănit îl ridică
Mai jos, și mai jos să se lase.
Și-acuma vânătorul din nou îl aleargă,
Și iar îl lovește și iar vrea să-l stearpă
Din lumea cu lanuri frumoase.
Cuprins de durere nebună, de frică,
Alearga d'acum în zig-zag, se ridică,
Și iarăși se lasă spre tină.
La floare-i-e gândul: o dat s'o mai vadă,
Și-n urmă, de ceris-ă din cerur să cadă
Primește cu inima lină.

Zadarnică prere. Cu ochii d'odată
Naprasnica armă cu fumuri ridicată
Îl prinde și-l culcă în țărână.
Și vesel de prada-i târziu, frumoasă,
Semeț, vânătorul se ridică apoi casă
Ținând o închisă în o mână.
În noaptea aceea, departe în pădure
Jelită de arbori, de păsări, de mure,
De plânset de stinse o floare.
De stinse și fluturul prins într'un chipet...
Ce când vânătorul în chiot și-n tipet
Sfundând își făcea sărbătoare.

5/II/918

Publicată în „Literatorul" Nr. 8 din 17/VIII 918

Poème en roumain, daté du 5 février 1918.

Laissez-moi donc vous dire aujourd'hui, ma sauvage,
Le mot miraculeux (mot illisible) de tous les âges
Et vous brûler les cheveux, le cou, les yeux, la bouche,
Le cœur et votre âme de mes baisers farouches.

13/V/1919

Tourment…

Les accords d'une belle musique joyeuse
En berçant les étages en train de s'endormir
Accusent que tout bas, la fête en délire
Se déroule à présent ardente et langoureuse.

Et tandis que l'orgie s'accroît furieuse
Embrasée par l'enfer des valses et des rires,
Tout seul, dans ma chambre, je me perds à relire
Les poèmes jaillis des âmes somptueuses.

Bien trop tard, dans la nuit, abandonnant les rimes
Et fouillant dans les plis de mes pensées intimes,
Je me demande glacé si je ne tue ma vie.

Si pour punir en moi le crime d'un ancêtre
Un Dieu courroucé n'a planté dans mon être
L'amour de la tristesse et de la poésie.

Lodz. 29/I/1922

Désir !...

De l'amour glorifié par les chanteurs sensibles
Je ne connais pas plus, malheureux ignorant,
Que les soupirs en vers, poussés par les amants
Connaisseurs des cieux et des enfers terribles.

Jamais le petit dieu ne me choisit pour cible.
Et dédaignant le goût d'un passionné tourment
Ma jeunesse affligée se regarde passant
Auprès du paradis comme un vainqueur risible.

Serai-je plus fort que toi, enfant (naisseur) de monde ?
Si tu veux que ta gloire en miracles féconde
Ne souffre pas le deuil d'un douloureux naufrage,

Fais rassembler tes anges et de ton vieux carquois
Choisissant vite un dard, le plus fin et narquois,
Transperce, enfin, mon cœur qui te rendra hommage.

Lodz. 29/I/1922

Rêverie !...

Le hasard d'une annonce imprimée au hasard (!)
M'apporte votre lettre fringante et candide
Qui semblable au sphinx gardien des pyramides
Ne me dit pas un mot, un seul, à votre égard.

Qui êtes-vous ? Une blague au visage blafard ?
Une infante gâtée de plaisanterie avide ?
Ou bien la déesse inconnue et splendide
Destinée de percer mon âme par son dard ?

Si vous êtes la reine adorée de mes rêves
Cherchée avec ardeur, sans fatigue, sans trêve,
Partout par où mon sort fit promener mes jours,

Comme un dévot perdu dans son essor mystique
J'adorerai Venus et ses fées rustiques
Qui m'auront fait sentir le frisson de l'amour.

Lodz. 29/I/1922

(Titre perdu)

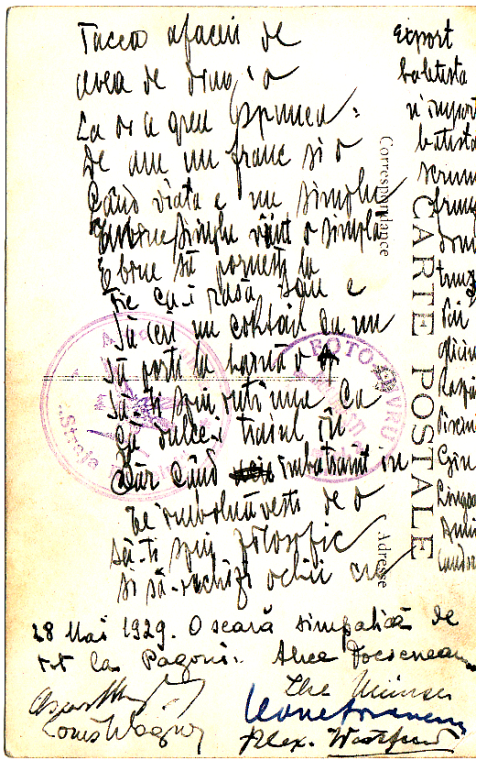
Je vais parti, adieu les minutes rapides
Où je pouvais vous voir, vous causer, vous sentir,
Admirer votre corps élancé de sylphide,
Vos cheveux, vos yeux, vos bras qui me faisaient frémir.
De ces minutes rares, immenses bien que brèves,
J'emporte un souvenir amer et délicieux.
Dont souvent ma pensée au milieu de ses rêves
Fera le point d'arrêt, l'oasis merveilleux. (!)

Et puis un jour viendra, peut-être, où nos pas
Mystérieusement guidés par l'éternel mystère
Nous mettrons de nouveau face-à-face, là-bas
Où nous n'échapperons plus aux attraits de Cythère.

Ce jour-là, jour béni, je frémis quand j'y pense
Le soleil s'arrêtera sur sa courbe azurée
Pour sourire à l'oiseau qui, heureux dans ses transes,
Montrera dans les cieux des bonheurs ignorés.

Galatzi. 25/II/22

Il y a peut-être un rapport entre ce poème du départ et cette photo ancienne, trouvée dans un carnet de poèmes roumains manuscrits de Bernard Weinberg après son décès, avec au dos un texte en roumain, semble-t-il contresigné par plusieurs amis. Cette photo est datée du 28 mai 1929, et lui a vraisemblablement été envoyée à Paris :



Curieusement, je trouve une réelle ressemblance entre cette jeune personne roumaine et celle qui sera ultérieurement sa femme à Paris.

Nouveaux poèmes sans titres :

I

Fini. Tu pars ! Le cœur broyé, douloureusement
Tu quittes notre nid, ses charmes, ses souffrances
Pour retrouver ailleurs la paix, la délivrance
Des maux que je te fis, moi, singulier amant.

Tremblante au seuil muet du sombre inconnu
Tu te demandes bas, sans cesse, avec effroi
Que vas-tu rencontrer sur ta nouvelle voir…
Sera-ce un ciel clément ou un Dieu bourru ?

Vas, vas sans peur, o douce inoubliable amie
Vers le rivage clair où te conduit la vie…
Désormais tu n’as plus à craindre ton destin.

Car tu auras, pour bien veiller sur ton bonheur
Pour ôter les cailloux et fleurir ton chemin

Deux anges gardiens … mes prières … mes pleurs…

Paris, le 15/VII/1927

II

Je te laisse partir sans regrets et sans larmes
La lueur de bonheur parue enfin pour toi
Emplit mon triste cœur d'une indicible joie
Bien qu'avec toi je perds un univers de charmes.

Tu espères trouver sur ton nouveau chemin
Un amour plus tranquille, plus profond, moins cruel
Que mon amour, étrange amalgame de ciel
De douleurs, de délices, de larmes de divin.

Tu crois donc tes souffrances finies ... Peut-être !
Mais je crains que parfois venimeux comme un traître
Le souvenir d'antan glissera dans ton lit…

Tu sentiras alors pénétrer dans ta chaire
Le feu de mes étreintes folles, meurtrières…
Que fut ta peine auprès de cet enfer maudit ?!...

Paris le 16/VII/1927

Voici enfin un texte à peine plus long et lui aussi en deux épisodes, écrit sur un papier à lettres à en-tête de 'Val Mont, Glion s. /Montreux, Suisse' :

Épître à Jeanne

Me voici, ma chère Jeanne, libéré enfin des maux
Qui pendant une quinzaine m'ont frappé de leur marteau.
Alité, souffrant et morne, sous le chaud des cataplasmes
Je sentais que si ça dure (!) je perdrai mon protoplasme.
Et pour me donner 'du ventre', pour briser le sort coquin,
Je lisais, sans trêve aucune, votre si poignant bouquin
Sur Marie-Antoinette, pauvre femme et pauvre Reine
Qui connut – comme aucune autre – tant de chances et de déveines.
« Que sont donc mes cataplasmes, mes douleurs et mes diètes,
« Me disais-je – quand on regarde le destin d'Antoinette !
« Une averse passagère, une neige de printemps.
« Souffrons donc sans trop nous plaindre, ça passera avec le temps…
Ces propos philosophiques et le bon docteur Turin
Dont les soins font des miracles m'ont aidé à vaincre enfin
Ces douleurs insupportables et surtout le noir cafard
Qui régnait déjà en maître sur mon visage blafard.
Je ne sais si la victoire est ou non définitive,

Mais en attendant la triste et possible récidive,
Équipé tout comme Yvonne en skieur de grand ‘chichi’
Je m’en fus dans la montagne, ce dimanche après-midi.
J’espérais que pour la peine, je verrais, comme un déluge,
Déferler du haut des cimes des skieurs, des bobs, des luges.
Mais malheur ! Pour toute foule il y avait sur les hauteurs
Nicky, Bernard, (mot illisible) et autres dix ou vingt piteux flâneurs !
Offensé par ce spectacle dans ma dignité sportive
J’ai goûté, en plein, par contre la splendeur décorative
Qui se déroulait paisible des blancheurs du col Jaman
Jusqu’aux chaînes de montagne du Jura et d’Évian.
Sous un ciel couleur de cendres l’horizon teinté de bleu
Se triait de temps à autre de petits rubans de feu
Et la nappe scintillante du Léman en plein sommeil
Était noire – en deuil peut-être de son cher absent soleil.
Au lointain un son de cloche répandait son doux mystère
Sur les cimes, sur les arbres, sur les eaux et sur la terre…
J’ai compris alors le Maître M. Barrès quand il disait
Que devant ces panoramas tout son être se taisait
Et que ses pensées intimes s’envolaient vers l’Éternel.
Il sentait son âme fondre dans l’immense Universel…
Tard, les yeux pleins de merveilles et le cœur battant plus fort
Nous goûtâmes à Caux, au Palace, et revînmes à notre port
Pour vous dire, en vers et prose, combien on vous sait grès
De Valmont et tous les autres beaux endroits recommandés.
… Et maintenant, ma chère Jeanne, après tout ce bavardage
Je dépose à vos bottines de skieuse mes hommages.
Mille excuses pour les fautes de ces rimes longues et folles
Et un bon shake-hand à votre brave et charmante Nicole.

Le 31 janvier

2e Épître à Jeanne

Trop tôt, ma chère Jeanne, j’ai cru fini le mal
Qui fouille mes entrailles comme un hideux chacal.
Mardi vers dix-neuf heures, après un bref dîné
Une nouvelle crise de foie m’a terrassé.
Et malgré cataplasmes et tout le bataclan
La nuit me fut atroce, le lendemain navrant…
Pourtant, depuis dimanche, n’ayant plus de douleur,
J’obtins la tolérance de notre bon docteur
De faire après sieste, à titre d’avatar,
Le grand et beau voyage du si fameux Villars.
Roulant à trente à l’heure nous admirions heureux
La propreté des routes, les sites merveilleux,
Quand, tout à coup, la brume, un peu après Aiglon[28]
Couvrit le panorama de son méchant coton.

[28] Peut-être s’agit-il plutôt de la petite ville d’Aigle, dans le canton de Vaud.

Yvonne, peu tranquille dans ce brouillard opaque
À tous les coins de route criait comme un macaque.
Mais le chauffeur, un maître, un vieux renard des pics,
Toucha bon port sans peine et mérita son 'fric'.
Villars plein de rombières, d'enfants et de sportifs
Faisait triste figure sous le brouillard rétif.
Et ne pouvant - pour cause - continuer leurs jeux
Les hivernants moroses rentraient mouillés, piteux,
Les skis sur les épaules, les luges à la main.
Foulant avec colère le sol boueux, malsain
Perdant toute espérance de voir enfin du ski
Après un tour – histoire de soulager Whisky[29] -
Crotteuse et très inquiète du (malencontreux) brouillard
Yvonne la sportive, de son plus beau regard,
Me fit comprendre vite que son plus cher désir
Son plus grand (vœu) au monde serait … de déguerpir.
Nous prîmes donc – bredouilles – la route du retour.
Et après vingt minutes de sinueux détours,
Hors de la brume épaisse, nous pûmes contempler
Un Phoebus magnifique en train de se coucher.
Tandis que sur (mot illisible) plaine le jour mourait tout doux
Sur les hauteurs neigeuses flottait un halo roux.
Et dans le ciel de pourpre, de rose clair, de bleu,
Filaient des gros nuages bordés d'un cuivre feu.
Sous ces couleurs de rêve les ondes du Léman
Formaient une palette de mauve et gris argent…
Oh Dieu ! Pourquoi fallut-il que de retour chez nous
Je paye ce beau spectacle de maux si durs, si fous ?
Parce que la loi du rythme me veut probablement constant !
Ni d'un soleil sans tâche ni d'un bonheur constant…
Voilà, ma chère Jeanne, le filandreux récit
D'un rimailleur malade qui de son triste lit
Vous dit ses révérences, vous baise les deux mains
Et reste pour Nicole un grand ami badin.

6/II/1937

[29] Le petit chien de mes grands parents à cette époque. Ma grand-mère en a toujours eu, et lorsque j'habitais chez elle avenue Foch, j'avais la corvée de les conduire, ou plutôt de les suivre dans leur promenade hygiénique.

ANNEXE II

Texte de l'interview radiophonique accordée en 1949 à Radio Monte-Carlo par Raoul Gunsbourg, expliquant dans quelles conditions il porta à la scène *La Damnation de Faust* de Berlioz[30]

C'est en 1891 que j'ai pris connaissance de la partition de la Damnation de Faust, après l'avoir entendue deux ou trois fois aux concerts Colonne. J'ai été frappé par les indications théâtrales dans cette partition. Des indications qui n'avaient aucun rapport avec l'exécution musicale. Ainsi, il est écrit dans la partition : « Marguerite prend en scène (avec) une lanterne allumée. » Une lanterne allumée ! Quoi dans la musique indique une lanterne, et encore plus, allumée ? J'ai été frappé. Ensuite, je continuais, et je vois que Marguerite dit « que l'air est étouffant. » Que l'air est étouffant ! Et dans la musique, c'est possible que l'air y soit ; il est même possible qu'étouffant il soit. Mais il n'est pas du tout écrit que Marguerite enlève sa coiffe, qu'elle enlève sa mantille, et ça, ce sont des indications théâtrales. Entre autres, il est dit, pendant la ritournelle du roi de Thulé : « Elle tresse ses cheveux en nattes. » Elle tresse ses cheveux en nattes ! Quoi, dans la musique, (peut dire) qu'elle tresse ses cheveux, et encore plus, en nattes ? Ce sont des indications scéniques. Et puis nous avons : « Faust entre par la porte du jardin. » On ne dira pas que ça ait un rapport avec (une interprétation) quelconque ! Et d'autre part, il est écrit : « Méphistophélès sort dans la rue. » Dans la rue ! Quoi, dans la partition, (indique qu'il va) dans la rue ? Non, non, tout ça, c'était vraiment troublant.

Je suis allé trouver Monsieur Richeux, l'éditeur de la musique, et je lui ai demandé si vraiment Berlioz n'a pas écrit cette œuvre pour le théâtre, et uniquement pour le théâtre. Monsieur Richeux m'a dit : « Vous êtes tellement dans le vrai que je vais vous donner connaissance d'une lettre autographe de Berlioz à Monsieur Richeux, mon père. Et, dans cette lettre, j'ai lu simplement cette phrase, comme excuse de la donner en concert : « Mon cher Richeux, si je me décide à faire entendre mon opéra », je lis bien mon opéra, « la Damnation de Faust, en concert, c'est (au cas où on) me permettrait de la monter à la scène. » Ah, je tenais le bon bout ! Je demandais à Richeux de bien vouloir me confier cette lettre. Je l'ai portée au Prince Albert 1er de Monaco. Le Prince Albert était un grand érudit, d'une vaste érudition. Et le Prince de Monaco, qui avait une grande, grande admiration pour Berlioz, m'a mis immédiatement dans la mesure de pouvoir monter cette œuvre telle que Berlioz l'a pensée, dans toute sa (rigidité) théâtrale. Et c'est lui-même, le Prince de Monaco, qui de ses deniers a payé les décors de la Damnation de Faust.

Ainsi, la Damnation de Faust, qui a été donnée en concert en 1846 et jusqu'en 1892, jour de la première de la Damnation de Faust au théâtre, a eu en tout et pour tout 47 exécutions. Tandis que depuis 1892 jusqu'à nos jours, cette Damnation de Faust donnée à l'opéra sur une scène théâtrale a obtenu 11.370 représentations. Vous avouerez que s'il n'avait pas écrit cette œuvre pour le théâtre, les gens ne se seraient pas empressés comme ça, en disant tous, que toutes, toutes les œuvres disparaissent devant la réalité de ce grand homme. Et je le dis, parce que le monde entier et le peuple le pensent aussi, que la France devrait respecter, se réjouir, admirer, honorer au-delà de tout d'avoir donné le jour (*sic*) au plus grand compositeur du monde. Voilà ce qu'est la Damnation de Faust, et voilà pourquoi je l'ai montée en scène.

[30] Sont ici mis entre parenthèses les fragments dont je n'ai pas été sûr à l'audition du seul mauvais 33 tours/mn que je possède.

Un rescapé en 1979.